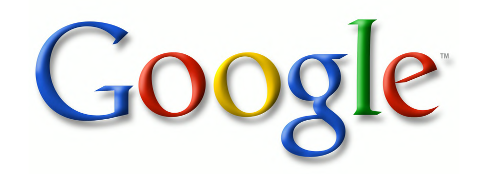





Digitized by Google



il Appartiens a moi
Charles Badaud

Fables

FABLES NOUVELLES.

DEDIE'ES AU ROY.

[Antoine] (Houdar)

Par M. DE LA MOTTE, de l'Academie Françoise.

AVEC UN DISCOURS SUR LA FABLE.

TROISIE'ME EDITION.

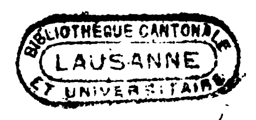


A PARIS,

Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë saint Jacques, à la Fontaine d'or.

MDCCXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



AU ROY.

LA BELLE ET LE MIROIR.

FABLE.



RINCE, l'amour du Peuple & sa chere espérance,
Soleil, qui commences ton cours;
Dont l'Aurore déja fait goûter à la France
Le présage des plus beaux jours:
Je te vouë (& mon zele en ta bonté se fie)
Ces recits ingenus qu'Apollon m'a dictez,
Fables en apparence, en effet véritez:
De ton âge innocent, c'est la Philosophie.
La Morale au front sérieux,
Au geste grave, au ton severe,
T'ennuiroit; il est bon qu'elle rie à tes yeux,
Qu'elle badine pour te plaire.
Je l'égaye en mon Livre; un autre peut mieux faire,

Prince ; mais en attendant mieux,
Reçoi de mes essais cette offrande sincere ;
S'ils sont de quelque fruit, que j'en loüerai les
Dieux !
Sous plus d'une riante image,
Les Devoirs des Rois sont tracez :
J'ose en dire beaucoup ; Si ce n'en est assez,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.
D'ailleurs, ne vas pas négliger
D'autres points que j'adresse à tous tant que
nous sommes ;
Rien d'humain ne t'est étranger ;
Les grands Rois se font des grands Hommes.
Travaille donc à l'Homme ; & quand il sera
fait,
Le Roi viendra bien aisément s'y joindre :
Faire l'Homme est le grand objet ;
Et faire le Roi c'est le moindre.
Quels Hommes choisis vont t'aider
A consommer en toi cet important Ouvrage !
Le Vrai va t'être offert ; songe à le regarder,
Songe à l'aimer, & sur son témoignage
Fonde en ton cœur de solides vertus ;

Car, lorsque des Leçons aura disparu l'âge,
Peut-être que ce Vrai ne se montrera plus.
Ce mot est effrayant. Qu'y faire! c'est l'usage:
Tous les Rois sont flattez. Prince, pour l'Avenir
Contre les accidents songe à te bien munir.

On dit qu'un jour certaine Belle,
(Car je choisis tout exprès la Beauté,
Qui va de pair avec la Royauté:)
On dit qu'un jour la Demoiselle
Etoit à sa toilette, où son Miroir fidelle
Lui disoit en ami plus d'une vérité.
Vous êtes belle, il faut rendre justice,
Lui disoit-il; à quelque chose près,
Avec Venus vous entreriez en lice,
S'il falloit disputer d'attraits.
A quelque chose près, vous dis-je;
Il faut qu'un peu de soin corrige
Certains défauts que je vous voi:
Défauts legers, ce sont des bagatelles,
D'accord; mais tout importe aux Belles.
Que sert ce vermillon? demandez moi pourquoi

Vous altérez ainsi vos graces naturelles ?
Adoucissez un peu ces yeux ;
Ce souris moins marqué seroit plus gracieux :
Tous avis que la Belle approuve & songe à suivre,
Quand un grand monde la vient voir :
Elle se leve, & quitte le Miroir.
Le Cercle séducteur de Loüanges l'enyvre.
On loüa le faux teint, le regard, le souris ;
Rien n'y manquoit ; tout étoit grace ;
Tant fut dit, que la Belle oublia les avis
Qu'elle devoit à sa fidelle glace.

PRince, vous voyez bien que la Belle, c'est vous ;
Que le Miroir, c'est plus d'un Sage
Qui par d'heureux conseils veille à former pour nous
Un Roi parfait. Dieu benisse l'ouvrage.
Quand les Flateurs viendront, faites-vous un devoir
De rappeller toûjours les avis du Miroir.

DISCOURS

SUR LA FABLE.

IL me semble que pour les Ouvrages d'esprit le Public n'entend guères ses interêts. Quand un Auteur réüssit à certain point dans quelque genre, ce Public le comble d'éloges, & en cela il a raison ; l'Auteur qui réüssit n'est bien payé que par cet accuëil : mais on ne s'en tient pas aux simples applaudissemens ; & sur tout après la mort de l'Auteur (car les grandes réputations sont presque toûjours posthumes) on ne se contente plus de l'élever au dessus de ceux qui l'ont précédé ; on exclud d'avance des honneurs qu'on lui décerne les Ecrivains qui pourroient les mériter après lui. On déclare hautement que personne ne sçauroit désormais attein-

dre à sa perfection : ceux qui l'entreprendroient sont déja qualifiez de téméraires ; & on ne réserve que du mépris pour une émulation qui pourroit quelquefois être heureuse.

Cette disposition du Public n'est que trop propre à effrayer d'heureux génies appellez par la Nature au même genre ; mais qui, découragez par cette exclusion imprudente, se détournent d'une carriere où ils ne voyent plus de lauriers pour eux. Ils sont contraints de s'ouvrir de nouvelles routes, où ils ne marcheront pas si heureusement ; & c'est le Public qui en les intimidant, s'est privé lui-même de ce qu'ils auroient fait de meilleur.

Si cependant quelque Auteur ose céder à son goût, & qu'il ait le courage de se présenter dans un genre où quelqu'autre a déja enlevé l'approbation générale, le Public, qui ne devroit être que son Juge, devient en quelque façon sa Partie : il se croit interressé à ne point démentir cet applaudissement exclusif qu'il a donné au premier Ecri-

vain ; & en prononçant qu'il étoit inimitable, on a conclu d'avance que le dernier ne l'a pas atteint.

On compare avec rigueur le nouvel Ouvrage à celui qu'on a déclaré le modele ; & de deux choses l'une : ou l'on n'y trouve que les mêmes graces ; & en ce cas l'Ouvrage ne va paroître qu'une timide imitation : ou l'on y trouve des beautez differentes ; mais en ce cas on ne conviendra pas qu'elles soient également propres au genre ; elles vont passer pour étrangeres, & dès-là pour des défauts. On ne songe pas qu'il y a plusieurs graces, qui sans se ressembler, peuvent se remplacer les unes les autres, & faire un plaisir égal, quoiqu'il ne soit pas le même.

Qu'on n'aille pas croire que cette réflexion soit tout-à-fait dictée par la vanité ; elle pourroit bien y avoir sa part sans mon aveu ; je ne me vante pas d'être à couvert de ses surprises : mais je n'ai consideré la réflexion qu'en elle-même, je ne m'en ferai l'application qu'en partie.

La Fontaine a recueïlli les plus belles Fables de l'antiquité, & il les a écrites avec une naïveté si élegante, qu'il a d'abord emporté tous les suffrages, & qu'il aura toûjours autant de partisans zêlez que de lecteurs. Je me flatte d'en être aussi touché que personne; & son mérite au point que je le sens, a dû m'effrayer encore plus que sa réputation. Aussi ne me serois-je pas hazardé à écrire des Fables, si j'avois crû qu'il fallût être absolument aussi bon que lui, pour être souffert après lui: mais j'ai pensé qu'il y avoit des places honorables au dessous de la sienne; & je serois trop heureux d'obtenir cette approbation moderée; qui en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que La Fontaine, feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureusement original.

N'y auroit-il pas même quelque justice à me compter en compensation des beautez qui me manquent, le mérite de l'invention que mon Prédécesseur ne s'est pas proposé? Il a donné aux

Fables anciennes des agrèmens tout nouveaux, & si précieux, qu'on ne sçait le plus souvent auquel on doit le plus, de l'Inventeur ou de l'Imitateur. Les embèllissemens l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être : mais enfin ce fonds n'est pas à lui : son esprit n'avoit, pour ainsi dire, qu'une affaire ; & débarassé du soin de l'invention principale, il s'épuisoit tout entier sur les ornemens qui ne sont que les inventions accessoires. Pour moi (ceci doit m'attirer quelque indulgence) je me suis proposé des véritez nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions, ou par l'usage morale que j'en fais, il a fallu inventer les Fables pour exprimer mes véritez ; il a fallu enfin être tout à la fois & l'Esope & le La Fontaine. C'en étoit sans doute trop pour moi ; il ne seroit pas juste d'éxiger que j'égalasse ni l'un ni l'autre ; & le Public doit être assez content, ce me semble, s'il ne me trouve pas trop loin des deux.

Comme dans le cours de ce travail j'ai fait nécessairement plusieurs réflexions sur la Fable, & que les Auteurs qui ont le plus réüssi dans ce genre, ont cependant négligé d'en écrire, je crois qu'on me sçaura quelque gré de communiquer là-dessus mes idées, qui peuvent bien n'être ni assez exactes, ni assez approfondies; mais qui seront du moins pour les Lecteurs une occasion d'y penser; & il y a des gens pour qui l'attention seule est un assez bon Maître.

Je dirai donc quelque chose de la Fable, tant par rapport à l'invention des faits & des images, que par rapport à l'éxecution du dessein, & aux ornemens qui y peuvent entrer. J'ajoûterai quelques jugemens sur les Auteurs les plus célèbres dans ce genre: c'est une liberté qui m'a déja réüssi en parlant de l'Ode: le succès m'autorise à la même sincérité; mérite dont on devroit se piquer un peu plus dans la Republique des Lettres, où sur des choses même indifferentes, on a souvent la foiblesse de n'oser dire ce qu'on pense.

La Fable est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action. C'est un petit Poëme Epique qui ne le céde au Grand que par l'étenduë, & qui moins contraint dans le choix de ses personnages, peut choisir à son gré dans la Nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour son dessein; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, c'est-à-dire, personifier tout ce qu'elle imagine. De la nature de la Fable.

Selon cette idée d'instruction déguisée sous l'allégorie d'une action, la Fable a dû plaire en tout tems & en tout païs: elle a plu en effet; & j'en vois deux raisons bien naturelles: l'Amour propre est ménagé dans l'instruction; (cette raison regarde du moins les Fables adressées aux particuliers:) & l'esprit est éxercé par l'allégorie; cette raison est absolument générale. Un Ouvrage ne sçauroit être mieux recommandé auprès des hommes que par ces deux titres. Ils n'aiment point les préceptes directs, Trop superbes pour s'accommoder

de ces Philosophes qui semblent commander ce qu'ils enseignent, ils veulent qu'on les instruise humblement ; & ils ne se corrigeroient pas, s'ils croyoient que se corriger fût obéir. D'ailleurs l'esprit a une certaine activité qu'il faut satisfaire. Il aime à voir plusieurs choses à la fois, & à en distinguer les rapports; il se complait dans cette pénétration adroite, qui sçait découvrir plus qu'on ne lui montre ; & en appercevant ce qui étoit couvert de quelque voile, il croit en quelque sorte créer ce qu'on lui cachoit.

La vie que nous avons d'Esope passe pour fabuleuse ; mais en tout cas, c'est une bonne Fable & qui prouve à merveille ce que je viens d'établir.

Il seroit toûjours heureusement imaginé d'avoir fait de l'Inventeur de l'Apologue un Esclave, & de son Maître un Philosophe. L'Esclave avoit à ménager l'orgueïl du Maître ; il ne devoit lui dire certaines véritez qu'avec précaution ; & le bon Esope concilioit les égards & la sincérité par l'Apologue.

D'un autre côté le Maître ne devoit pas être homme à s'en tenir à l'écorce ; il devoit tirer des fictions de l'Esclave, les instructions qu'il y renfermoit ; il devoit se plaire à l'artifice respectueux d'Esope, & lui pardonner la leçon en faveur de l'adresse & du génie. Voilà ce que nous sommes nous autres Fabulistes * & nos Lecteurs, à l'égard les uns des autres. Nous sommes des Esclaves, qui voulons les instruire sans les fâcher ; ils sont des Maîtres Intelligens qui nous sçavent gré de nos ménagemens, & qui reçoivent volontiers la vérité, parce que nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie.

Il faut donc se proposer d'abord quelque vérité à faire entendre ; & c'est l'avantage particulier de la Fable d'y forcer, pour ainsi dire, son Auteur. En beaucoup d'autres Ouvrages on peut se déterminer par ce que les faits ont d'a- *De la vérité que la Fable doit renfermer.*

* Ce mot paroît encore nouveau ; mais il est établi par la Fontaine, à qui il appartenoit bien de donner les noms en cette matiere.

gréable ou de touchant, & les traiter ſeulement pour les traiter, ſans aucune vûë d'y renfermer quelque inſtruction. Mais ce ſeroit une choſe monſtrueuſe d'imaginer une Fable ſans deſſein d'inſtruire. Son eſſence eſt d'être Symbole, & de ſignifier par conſequent quelqu'autre choſe que ce qu'elle dit à la lettre.

La Vérité doit être le plus ſouvent morale, c'eſt-à-dire, utile à la conduite des hommes. La Fable eſt une Philoſophie déguiſée, qui ne badine que pour inſtruire, & qui inſtruit toûjours d'autant mieux qu'elle amuſe. Une ſuite de fictions conçuës & compoſées dans cette vûë, formeroit un Traité de Morale, préférable peut-être à un Traité plus méthodique & plus direct. La définition des vertus & des vices n'eſt qu'une ſimple ſpéculation qui ne paſſionne point. On apprend ſéchement que la liberalité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice; & l'on croit fiérement être Philoſophe, parce qu'on définit le bien & le mal. La Fable ne s'embarraſſe pas de tout cet attirail dogmatique; mais

en

en peignant le Vice & la Vertu de leurs vraies couleurs, elle donne de l'éloignement pour l'un & du penchant pour l'autre, & elle fait sentir les Devoirs, ce qui est toûjours la meilleure maniere de les connoître. Socrate avoit dessein de donner ainsi un cours de Morale, animé d'exemples riants, qui fussent autant de préceptes dont l'agrèment appuyât, pour ainsi dire, la solidité; & ce dessein étoit bien digne d'un Philosophe, qu'on appelloit la *Sagefemme* des pensées des autres: car je donnerois volontiers le même nom à la Fable. C'est la *Sagefemme* de nos sentimens & de nos réflexions, puisque par les images ingénieuses qu'elle nous présente, elle développe en nous ce germe de droiture & de justice que la Nature y a mis, & qui n'est que trop souvent étouffé par nos passions.

Un Fabuliste doit dédaigner ces véritez triviales, qui n'échappent pas au plus stupides. Ce seroit un dessein ridicule d'imaginer une Fable pour prouver que nous sommes tous mortels: mais

c'en eſt un fort ſenſé, de nous dire que la Mort eſt preſque toûjours imprévûë à quelque âge qu'elle vienne; & le Centenaire qui trouve mauvais que la Mort le prenne au pied levé, nous fait ſentir à propos combien nous ſommes imprudens d'agir toûjours comme ſi nous ne devions pas mourir.

Je mettrois preſque encore au nombre des véritez triviales, celles qui ont déja été maniées par la Fable, ſi ce n'eſt qu'elles ne l'euſſent pas été ſous une image aſſez heureuſe; ce qui ſeroit une raiſon de les reprendre, pour les mettre dans leur véritable jour. Ce qui eſt manqué ne mérite pas l'égard qu'on auroit de n'y plus toucher.

Mais il n'y a point de milieu pour un Auteur, il faut inventer ou perfectionner: car à quoi bon, ſous prétexte de quelques vaines differences, redire ce que les autres ont déja dit? Ces amas d'écrits qui ne multiplient que les mots & non pas les choſes, font l'opprobre de la Litterature, & le Public payera toûjours d'un juſte mépris ces Auteurs

vuides qui lui surprennent son temps sous l'appas d'une fausse nouveauté.

La Vérité une fois choisie, il faut la cacher sous l'Allégorie, & à la rigueur ; on ne devroit l'exprimer ni à la fin ni au commencement de la Fable. C'est à la Fable même à faire naître la vérité dans l'esprit de ceux à qui on la raconte, autrement le précepte est direct & à découvert, contre l'intention de l'Allégorie qui se propose de le voiler. Par exemple, quand Esope dit au Peuple qui se réjouissoit aux nôces d'un Tyran, la Fable des Grenoüilles, qui s'allarmoient de ce que le Soleil alloit se marier ; si un seul Soleil nous brûle, dirent-elles, qu'allons-nous devenir sous dix ou douze Soleils qu'il va nous faire ? C'étoit au Peuple à adopter sans autre avis le jugement sensé des Grenoüilles, & à corriger sa joye ridicule, sur un évenement qui devoit l'allarmer : mais pour nous, qui proposons nos Fables à tous les hommes, il nous convient d'en user autrement. Comme nous avons af-

De la Moralité.

faire à toutes sortes de Lecteurs ; que nous sommes trop fins pour les uns, tandis que nous sommes trop simples pour les autres ; & qu'il n'est pas possible de se proportionner tout à la fois à tous ; nous faisons bien d'indiquer le fruit de la Fable, & d'en mettre assez pour les moins éclairez, au péril d'en mettre trop pour l'habile ; qui par cela même qu'il est habile, nous pardonne cette superfluité, qui ne l'est que pour lui.

D'ailleurs comme nos Lecteurs ne sont pas le plus souvent dans les circonstances de la Fable qu'ils lisent, leur interêt n'éveille pas assez leur attention ; ils ne sont pas assez déterminez à s'appliquer l'Image, & il est bon de suppléer par une réflexion distincte à ce que leur indifférence laisseroit échapper.

Tout cela prouve, ce me semble, que la Morale est bien mieux placée à la fin qu'au commencement de la Fable. Si vous la mettez à la tête, vous émoussez le plaisir de l'Allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de sa justesse, mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le sens ; & je

ſuis fâché que vous ne m'en ayez pas cru capable. Si au contraire vous la renvoyez à la fin, mon eſprit fait dans le cours de la Fable tout l'exercice qu'il peut faire, & je ſuis bien aiſe en finiſſant, de me rencontrer avec vous, où je vous ſuis obligé de m'apprendre mieux que je ne penſois.

La Fontaine commence la Fable de l'Alloüette & de ſes Petits avec le Maître du Champ, par ce Proverbe : *Ne t'attends qu'a toi ſeul :* c'eſt la maxime qu'Eſope avoit deſſein de prouver par la Fable même : or après cette préparation, quand les Petits diſent à leur Mere que le Maître du Champ a donné ordre à ſon Fils d'aſſembler ſes Amis ou ſes Parens pour couper le bled le lendemain, je préviens ſans mérite la réponſe de l'Alloüette à ſes Petits ; & la maxime préliminaire m'a déja averti que ni les Amis ni les Parens ne viendront ; au lieu que ſi on l'avoit reculée juſqu'au dénouëment, j'aurois eu juſques-là le plaiſir amuſant de la ſuſpenſion, ou, ce qui eſt plus flateur, le mérite

de *prévoir* ce qui devoit arriver. L'esprit *est* jaloux de toutes les preuves qu'il peut se donner à lui-même de sa pénétration, & il ne sçauroit voir sans quelque dépit qu'on lui enleve les occasions de se faire honneur. Le grand Art est de lui en ménager le plus qu'il est possible; & nous pouvons compter alors sur sa reconnoissance; il nous trouvera fins & ingénieux selon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des Images.

Le choix de l'Image sous laquelle on veut cacher la vérité, éxige plusieurs conditions. Elle doit être juste, c'est-à-dire, signifier sans équivoque ce qu'on a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on sente que tout le reste n'est que l'accessoire. Elle doit être naturelle, c'est-à-dire, fondée sur la Nature, ou du moins sur l'Opinion. Ces conditions sont prises de la nature même de nôtre esprit, qui ne sçauroit souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe;

car je ne puis m'empêcher, au péril d'une digreſſion, de faire ici une réflexion générale. C'eſt dans la nature de nôtre eſprit qu'il faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard; on les a fondées d'abord ſur l'expérience de ce qui a plu, en attendant qu'on découvrît pourquoi les choſes qui plaiſoient devoient plaire: découverte qui affermit les regles bien plus ſûrement que l'expérience; car l'expérience eſt fautive; & comme on n'y démêle pas aſſez les circonſtances particulieres qui influent ſur l'effet principal, on n'eſt que trop ſujet à ſe tromper ſur les cauſes; ſoit en ne les embraſſant pas toutes: ſoit en ne les appréciant pas ce qu'elles valent; ſoit en prenant ſouvent l'une pour l'autre: au lieu que la raiſon générale de l'agrément des choſes priſe du rapport qu'elles ont avec nôtre intelligence, eſt un principe auſſi invariable que la nature même de nôtre eſprit & qui nous met en état d'uſer toûjours habilement des circonſtances particulieres, au profit

du dessein que nous nous proposons.

L'Image péche contre la Justesse, quand elle ne présente pas assez distinctement une vérité. Esope dit qu'un Lion déchiroit un Bœuf : un Voleur vint lui en demander sa part ; il la lui refusa. Un Voyageur, au contraire, n'osoit l'approcher, & le Lion lui donna la moitié du Bœuf. Qui devineroit que c'est là l'Image de la Modération & de la récompense qu'elle mérite ? Cette idée se marie-t-elle bien avec l'effroi du Voyageur ? Je crois que ceux qui ont cousu la Morale à cette Fable n'ont été contents ni d'eux ni de l'Inventeur qui les a embarassez à chercher son sens, & qui les a réduits, faute de mieux, à en donner un si mal figuré par l'Image.

L'Image péche contre l'Unité, quand tous les traits ne s'en reünissent pas à un certain point de vuë. Deux Pigeons s'aimoient en freres: L'un veut voyager contre l'avis de l'autre ; il voyage en effet ; il essuie mille dangers dans sa course ; le Pigeon sédentaire souffre tous les dangers qu'il craint pour son ami ; le

Voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort ; & voilà desormais nos Pigeons heureux. Je ne sçai ce qui domine dans cette Image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après une longue absence ; & je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne sçaurois réduire en une. Si au contraire le Pigeon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, & qu'il eût été rappellé près de lui par le seul besoin de le revoir ; tout m'auroit ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux de tous les plaisirs.

Une Image péche contre la Nature, quand elle n'est pas conforme aux idées qu'on a des choses. Le Lion fait société avec la Génisse, la Chévre & la Brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un Cerf que le Lion partage en quatre, & dont il prend trois parts sur differents droits qu'il allégue, en menaçant qui osera toucher à la qua-

triéme. Cette société n'est pas naturelle. Le Lion choisit fort mal ses Chasseurs. Les trois Associez ne peuvent lui servir de rien, & ils sont d'ailleurs trop timides pour se lier avec un Chasseur, dont ils sont eux-mêmes le Gibier.

Veut-on encore une Image plus vicieuse ? Un Lion devient amoureux d'une Fille ; il la demande en mariage, & il se laisse couper à ce prix les griffes & les dents ; imprudence qui lui coûte la vie. La supposition de cet amour est d'autant plus ridicule, que l'Inventeur la hazarde sans besoin ; car le besoin en pourroit justifier la témérité : mais loin d'en être réduit à feindre un prodige si absurde pour marquer l'imprudence des Amans ; il avoit à choisir entre mille autres Simboles, qui l'auroient également representée sans contredire la Nature. Elle fournira toûjours assez de justes Allégories pour les differens besoins de la Morale, sans qu'on soit obligé pour cela de lui faire aucune violence ; & l'Art consiste à y mesurer ingénieusement ses fictions.

Voici au contraire une Image qui satisfait pleinement aux trois conditions que je crois néceſſaires. Un Souriceau s'éloigne de ſa Mere pour voir le monde. Il ne va pas loin, que la frayeur l'oblige de revenir au logis. Il raconte à ſa Mere qu'il a rencontré un Animal dont l'air menaçant l'a épouvanté, & l'a empêché de faire connoiſſance avec un autre, qui lui paroiſſoit fort ſimpatiſant avec les Souris. Sur la peinture qu'il fait du Coq & du Chat, ſa Mere le deſabuſe, & lui apprend que l'Animal qui lui a fait peur, ne veut aucun mal aux Souris; au lieu que l'Animal qui lui plaiſoit tant en eſt l'ennemi irréconciliable. Cette Image eſt juſte; car que peut-elle ſignifier autre choſe, ſinon qu'il ne faut pas juger des gens ſur la mine? Elle eſt une; toutes les circonſtances en ſont ſubordonnées au faux jugement du Souriceau. Elle eſt naturelle; les caractéres des Animaux y ſont exactement rendus. C'eſt en tout ſens le modele d'une bonne Fable; & ſa ſimplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il suffisoit que l'Image fût fondée sur l'opinion ; & j'ajoûte, sur une opinion même dont on est revenu. Le Fabuleux a dans cette matiere tous les droits de la Vérité. Le chant mélodieux du Cigne mourant, ne peut être reproché à un Fabuliste, qui en sçait faire un bon usage. On ne croit plus le fait, mais on sçait qu'il a été cru ; & c'est une autre espece de fait qui plaît aux Sçavans ; tandis que pour eux-mêmes & pour les autres la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, & lui acquiert tous les privileges d'une vérité de simbole & de pure comparaison.

Des Acteurs de la Fable.

A l'égard des Acteurs de la Fable, les Animaux se présentent d'abord : ils en paroissent même à quelques gens les Personnages essentiels, ou du moins privilégiez, & le seul mot de Fable réveille en eux l'idée des Animaux parlants.

Il est vrai que des Animaux sont de fort bons Acteurs de cette sorte d'Al-

légorie. C'est une espece si voisine de la nôtre, qu'on n'a presque eu besoin que de leur prêter la parole pour en faire nos semblables. Tout ce qu'ils font a un si grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tout tems qu'ils agissoient avec connoissance. Il n'y a que l'intrépide Cartesianisme qui a pu le leur disputer; mais c'est peut-être une débauche du raisonnement, d'en avoir osé faire des machines.

Esope a donc bien fait de saisir la ressemblance, & de faire joüer les mœurs par des Acteurs qui y sont si propres. Nous avons beaucoup de disposition de nôtre part à nous prêter là-dessus à la fiction. Quand les actions des Animaux sont bien vraïes, les sentimens & les discours qu'on leur prête, nous le paroissent aussi. Il nous semble presque qu'on n'a fait que traduire leur Langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Qu'il me soit permis de prévenir là-dessus une chicane qu'on m'a faite, & dont on ne s'est peut-être avisé

que pour moi. Quand Esope débitoit sa Fable de l'Ecrevisse, qui réprimande sa fille de n'aller pas droit, & à qui sa fille répond : *Allez droit vous-même, & je vous imiterai* : on ne lui disoit pas que la Fable étoit mal choisie pour avertir une Mere de donner un bon exemple à sa Fille, & que la comparaison n'étoit pas juste, en ce que la mere de nôtre espéce pouvoit changer de conduite, au lieu que la mere Ecrevisse ne pouvoit pas aller droit. On ne pressoit point ainsi la comparaison, & l'on se contentoit du premier aspect de ressemblance qui se trouve entre les deux meres. On m'a fait cependant des objections aussi frivoles ; mais on doit sçavoir que nous donnons les propriétez des Animaux, quoique nécessaires & invariables, pour l'image de nos penchants les plus libres ; & qu'on n'a pas droit de nous reprocher la comparaison, pourvû que nous ne la donnions que du côté qui ressemble.

Quoique les Animaux soient des Acteurs si convenables, ce ne sont pas les

ſeuls qui ont droit à la Fable. Uſons ſans ſcrupule des priviléges qu'Eſope nous a tranſmis. Introduiſons à nôtre choix les Dieux, les Genies & les Hommes; Faiſons parler les Animaux & les Plantes; Perſonifions les Vertus & les Vices; Animons ſelon nos beſoins tous les Etres. Que, s'il le faut, la Source ſe plaigne encore du Ruiſſeau; Que la Lime ſe mocque du Serpent; & que le Pot de terre & le Pot de fer raiſonnent encore, & voyagent enſemble.

Les Acteurs les moins uſitez & les plus bizarres deviennent naturels, & méritent même la préférence ſur d'autres, dès qu'ils ſont les plus propres, ſoit par l'agrément, ſoit par la juſteſſe, à repreſenter la vérité dont il s'agit. D'ailleurs cette diverſité nous donne lieu de varier nos images, & de promener l'imagination d'objets en objets, tandis que l'eſprit marche de véritez en véritez.

Quand l'Auteur a une fois imaginé ſa Fable, qu'il a ſa Vérité, ſes Images Du ſtile de la Fable.

& ses Acteurs, il ne lui reste plus qu'à lui donner dans l'exécution toutes les graces dont elle est susceptible, & à l'enrichir des détails & des sentimens que le fonds comporte : car il n'y a pas de fonds si heureux qui ne puisse périr entre des mains qui ne sçavent pas le manier, ou qui négligent de lui donner sa meilleure forme. La même justesse qui a dû présider à l'invention principale, doit veiller encore avec une attention délicate à l'arrangement de chaque partie, qui devient elle-même un nouveau tout, à mesure qu'il faut la rendre. Ce n'est pas assez que chaque partie soit à sa place ; elle y doit être avec la proportion & les graces qui lui conviennent, par rapport au tout ; & ce n'est que ce soin continu des détails qui peut donner aux Ouvrages un mérite constant, & pour ainsi dire, une beauté de ressource. La pensée dominante emprunte presque toûjours son effet des pensées accessoires qui l'accompagnent, & qui forment avec elles ces assortimens qu'on appelle Force, Grace, Elegance ou Finesse, &

qui par le mauvais choix, sont aussi la source des défauts contraires.

Le Familier est le ton général de la Fable. Comme les Animaux en ont été les premiers Acteurs, on a cru les élever assez, en leur prêtant nôtre langage le plus ordinaire; & l'on s'en est tenu à les faire parler aussi simplement qu'ils agissent. Quand les autres Personnages y sont survenus, le ton étoit déja pris: on a voulu le soutenir, & les Dieux mêmes, malgré leur majesté, ont subi là-dessus la loi générale.

On a eu raison de maintenir la Fable dans cet usage. Le stile familier est bien plus propre, à l'insinuation, que le stile soutenu: celui-ci est le langage de la méditation & de l'étude: celui-là est le langage du sentiment. On est en garde contre l'un; on ne songe pas à se défendre de l'autre; & l'instruction exercera toûjours ses droits sur nous d'autant plus sûrement, qu'elle en paroîtra moins jalouse: l'appareil & l'air composé nuisent plus à son regne qu'ils n'y servent.

Mais ce Familier que demande la Fable, ne laisse pas d'avoir son élégance; & malgré l'air aisé qui le caractérise, ses beautez sont peut-être plus difficiles à trouver que celles du stile soutenu: celui-ci à beaucoup près n'a pas tant de nuances que l'autre. On sent bien mieux si l'on est loin du langage vulgaire, qu'on ne sent, en parlant ce langage, si l'on en a fait le choix le plus heureux pour l'occasion dont il s'agit; & c'est cependant de ce choix heureux que dépend tout le charme du Familier. L'expression soutenuë impose & séduit encore, quoique ce ne soit pas la mieux choisie, au lieu que la familiere ne peut s'attirer de respect que par la justesse & le bonheur de l'application.

Que l'Auteur de Fables soit donc attentif au choix de ses expressions & de ses tours; que sous prétexte de familiarité, il ne se permette jamais rien de négligé ni d'insipide; qu'il se propose par tout une finesse naïve, & qu'il travaille d'autant plus, que ce qu'il dit doit paroître ne lui avoir rien coûté.

Ainſi le Familier de la Fable a différens degrez, ſelon les ſujets qu'elle traite & les perſonnages qu'elle employe. Il peut arriver même que la matiere y réſiſte abſolument ; & en ce cas il faut être magnifique, ſans ſcrupule ; car c'eſt aux convenances à décider de tout, & l'Art les reconnoît pour les Arbitres des regles.

Avec ce choix conſtant d'un Familier ingénieux, ſongeons encore à animer nos récits de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouvons l'art d'attacher l'eſprit aux plus petits objets, non par des ornemens ambitieux, mais ſeulement par des peintures enjoüées & amuſantes.

Une ſource du Riant dans la Fable, c'eſt de tranſporter aux Animaux des dénominations humaines, *Maître Corbeau*, *Compere Renard*, *ſa Majeſté Lionne*. Ce badinage dirigé par de fines convenances, a d'ailleurs ſon étenduë & ſa fécondité : comme je donne aux Animaux des dénominations humaines, j'en donne de même à tout ce qui leur appar-

tient. Leur espéce est une République ; l'assemblée de plusieurs, une Diéte, un Senat ; leurs instincts différens seront des Reglemens & des Loix ; Mascarade ingénieuse qui ne va pas à les faire méconnoître, mais seulement à nous mieux representer en eux, & qui offre tout à la fois à l'imagination, & l'Animal, & l'Homme joué sous son nom.

Une autre source du Riant c'est d'appliquer quelquefois de grandes comparaisons aux plus petites choses. Outre l'espéce de travestissement sous lequel on offre alors le prétendu Sublime, il y a encore une gaieté philosophique à raprocher ainsi ce que nous admirons le plus de ce qui nous paroît le plus méprisable, & à nous faire sentir tout à coup une Analogie très étroite entre le Petit & le Grand.

Deux Coqs vivoient en paix ; une
Poule survint ;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye ?

L'Auteur ſemble regarder les deux évé-nemens du même œil ; je ſens avec lui la parité eſſentielle des deux faits ; & je me moque de la fauſſe grandeur, que j'attachois auparavant à l'un des deux.

Il s'offre aſſez d'occaſions du Gracieux ; & les deſcriptions, ſur tout, en ſont le ſiége ordinaire. Il ne faut pas manquer d'en répandre dans les Fables, autant que le ſujet en peut ſouffrir, ſans pourtant ſe laiſſer entraîner au plaiſir de décrire, de façon que la deſcription devienne un écart. Ce qu'il y a de plus heureux en ce genre, eſt que la deſcription ſoit le fait même. Telle eſt la Fable du Roſeau & du Chêne, auſſi-bien que celle de Borée & du Soleil.

Mais ce n'eſt pas aſſez de s'en tenir à ces deſcriptions dominantes que les moins habiles ne manqueroient pas : le génie doit avoir d'autres reſſources pour en ſemer par tout ; il peut peindre, chemin faiſant, tout ce qui s'offre, & ſouvent une épithete bien choiſie, eſt une courte deſcription dont les graces ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont

moins attenduës ; & que sans nous retarder en rien, elles nous tiennent, pour ainsi dire, compagnie dans l'action que nous voulons suivre.

Si je n'ai pas confondu le Riant & le Gracieux, qu'on prend souvent l'un pour l'autre, c'est qu'il me semble qu'on en doit faire quelque différence. Le Riant est caractérisé par son opposition au Triste & au Sérieux, au lieu que le Gracieux s'oppose seulement au Désagréable & Rebutant.

Les Réflexions sont encore un des ornemens de la Fable ; mais elles en doivent prendre le ton dominant, & être aussi naturelles dans leurs expressions qu'amenées naturellement par le su[jet]. La Fontaine dit :

Certaine Fille, un peu trop fi[ere]
Prétendoit avoir un Mari
Jeune, bienfait & beau, d'agréab[le ma-]
niere,
Point froid & point jaloux :
deux points-ci.

Cette Réflexion, car c'en eſt une, quoiqu'elle ne ſoit pas déployée, & que l'Auteur ne la faſſe qu'en avertiſſant de la faire; cette Réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parce que loin d'être recherchée, toute ingénieuſe qu'elle eſt, elle naît preſque néceſſairement du fait; & que ces deux conditions que la Fille exige, préſentent d'elles-mêmes à l'eſprit l'oppoſition qu'elles ont l'une à l'autre.

Ajoûtez que cette Réflexion rapide, ſemblable, ſi j'oſe parler poëtiquement, à ces Nymphes qui couroient ſur les épics ſans les faire plier, n'apporte aucune gêne à la narration; & l'on diroit qu'au lieu d'en être interrompuë, elle en devient plus vive & plus legere; ces ſortes de traits jettent du ſens & de la ſolidité dans la Fable; & ſans nuire à la vérité totale & eſſentielle, ils y répandent d'autres véritez ſurnumeraires, que le Lecteur eſt bien aiſe de recuëillir en paſſant; acquiſition d'autant plus flateuſe, qu'il avoit moins lieu d'y compter.

Je ne souhaiterois plus rien à l'Auteur de Fables, si ce n'est d'être fidele au Sentiment, & de le peindre toûjours avec la naïveté qui le caractérise ; car j'ose encore distinguer le Naturel & le Naïf. Le Naturel renferme une idée plus vague, & il est opposé en général au Recherché, au Forcé ; au lieu que le Naïf l'est particulierement au Reflechi, & n'appartient qu'au Sentiment.

Le Sublime, selon cette idée, peut être naïf. La réponse du vieil Horace à la question qu'on lui fait sur la conduite de son Fils ; Que vouliez-vous qu'il fist contre trois ? *Qu'il mourût.* Cette réponse est naïve, parce que c'est l'expression toute nuë du sentiment de ce Romain qui préfere la mort de son Fils à sa honte. Il ne répond pas précisément à ce qu'on lui demande ; il dit seulement ce qu'il sent. Ce n'est que dans le Vers suivant que la Réflexion succéde à Naïveté.

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Il

Il raisonne dans ce Vers, il n'a fait, que sentir dans le premier.

Les occasions du Naïf sont peut-être plus fréquentes dans la Fable, & l'éloge de La Fontaine est de n'en avoir guères manquées. Dans la Fable du pot au lait, le discours qu'il prête à sa Laitiere est un chef-d'œuvre de naïveté, d'autant plus singulier, que sous l'apparence du raisonnement le plus suivi, le sentiment se montre dans toute sa force, ou pour mieux dire, dans toute son yvresse.

Au reste, ce n'est pas par l'imitation servile d'aucun Ecrivain, qu'on peut parvenir à rassembler toutes ces beautez. Il ne faut songer qu'à imiter la Nature; imitation qui fait seule les Originaux, mais bien différente de celle que la plûpart des Auteurs s'imposent. Quand un Auteur veut écrire dans un genre, il étudie les Maîtres en ce genre-là; & malheureusement ce qu'il appelle les étudier, c'est remarquer de mémoire leurs phrases, leurs expressions & leurs tours; c'est faire au stile une attention pure- De l'Imitation.

ment Grammaticale, sans songer que ce stile n'est qu'un certain choix & un certain ordre d'idées, suite nécessaire de la maniere dont l'Ecrivain apperçoit & sent les choses ; & qu'il faudroit beaucoup plus penser au caractère d'esprit, qui produit ce choix & cet arrangement de mots, qu'au choix & à l'arrangement même qui s'offriroit en pareille occasion, à quiconque sentiroit comme l'Ecrivain qui les employe.

Le bon goût ne s'acquiert point par ces Remarques serviles & de pures minuties, il doit se former par la lecture des meilleurs Ecrivains ; comme la politesse s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propose pas d'imiter précisément les manieres de personne ; ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale : mais à force de voir avec plaisir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres, on parvient à cette politesse générale, qui n'est qu'un sentiment prompt des bienséances, & que chacun assai-

ſonne différemment, ſelon ſon humeur & ſon caractère perſonnel.

Rien n'eſt plus dangereux que de vouloir être ce qu'eſt un autre; il en arrive ſouvent qu'on n'eſt ni lui ni ſoi-même. On ſe dépoüille de ſon propre caractère, qui ménagé judicieuſement, auroit peut-être eu ſes graces; & l'on ne ſçauroit revêtir ce caractère étranger qu'on a en vûë, & qui n'eſt pas fait pour nous.

Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut ſe faire une idée juſte des différentes beautez qu'il exige, s'habituer à les ſentir & à les reconnoître, exercer la ſoupleſſe de ſon eſprit de ce côté-là, & puis, ſans aucune vûë d'imitation particuliere, ſe laiſſer entraîner à ſon ſujet; en un mot, travailler d'abondance, de goût & de ſentiment, ſans captiver ſon génie ſous aucun autre.

Voilà en général ce que j'avois à dire de la Fable. J'aurois pû deſcendre dans un plus grand détail; mais il eſt bon de laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur;

& c'est à ses réfléxions à rendre le Traité complet.

Il ne me reste qu'à parler des Fabulistes les plus célébres, & je commence par l'Inventeur.

Esope. Esope est en possession de ce titre; & sans discuter s'il y en a eu d'autres avant lui, il suffit qu'il ait fait de cet Art un usage assez ingénieux pour mériter qu'on perdît le souvenir de ses Prédécesseurs, & même qu'on réünît sous son nom, tout ce qui s'étoit fait de mieux dans ce genre.

Ceux qui nous ont laissé sa Vie se plaisent à exagérer la difformité de son corps. On a pris l'esprit de la Fable dans ce qu'on a écrit de lui; & peut-être ne lui donne-t-on un corps si monstrueux que pour faire un plus grand contraste avec la beauté de son esprit & la droiture de son cœur.

A suivre l'idée que donnent ses Ouvrages, il composoit ses Fables selon les occasions. C'étoit un Censeur allégorique, qui présentant à chacun l'image de

sa situation, lui donnoit lieu de penser ce que lui-même ne disoit pas expressément. Content de renfermer la Leçon dans l'Image, il laissoit à l'Auditeur le plaisir de l'en tirer.

Il étudioit apparemment dans les Animaux ce qu'ils ont chacun de singulier, pour en faire autant de Simboles qu'il employoit ensuite selon les circonstances. Il est si vrai & si fidele à la Nature dans la plûpart de ses Fables, que je n'ose lui imputer celles qui me paroissent bizarres & forcées. Ce sont peut-être de mauvais présens qu'on lui a faits dans l'envie de lui faire honneur. On n'a pas songé qu'on l'appauvrissoit en voulant lui tout donner.

Il est par tout d'une précision excessive, négligeant toûjours les occasions de décrire, courant au fait plûtôt qu'il n'y marche, & ne connoissant pas de milieu entre le nécessaire & l'inutile. En un mot je vois dans Esope un Philosophe qui s'abaisse pour être à la portée des plus simples; & en prenant les choses du bon côté, j'y vois encore un

Génie modeste, qui ne prise pas assez ses inventions pour les orner.

Phœdre. Phœdre étoit Esclave aussi-bien qu'Esope. Il fut affranchi comme lui ; mais il eut sur Esope l'avantage de l'éducation. On prit grand soin de sa jeunesse ; au lieu que l'autre n'eut apparemment de Maître que son bon esprit. Dans celui-ci le goût de la Fable fut un don de la Nature ; dans celui-là ce fut le fruit d'une émulation de gloire. Phœdre voulut être l'Esope des Latins, comme Virgile en voulut être l'Homere, Terence le Ménandre, & Horace le Pindare.

Esope semble moins s'être proposé sa propre réputation que l'utilité des autres ; il ne dit pas un mot de lui-même ; les suffrages de la Postérité ne lui sont de rien, & ses Fables ne sont devenuës un corps d'ouvrages, que par le soin qu'on a pris de les recueïllir après lui.

Phœdre, au contraire, a voulu faire un Livre. On sent dans sa composition un soin continu d'élégance ; & quoi-

qu'il soit simple & facile, il n'en est ni moins poli ni moins mesuré. Esope, comme je l'ai dit, est un Philosophe, & Phœdre est un Auteur.

Inquiet sur l'accuëil qu'on fait à ses Ouvrages, il se plaint des injustices de l'Envie, & il indique lui-même la mesure de réputation qui lui est duë. Quelques-uns prétendoient l'avilir, en disant qu'il ne faisoit que copier Esope; il assure qu'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris: d'autres l'accusoient d'avoir gâté son Original; il se vante de l'avoir perfectionné; & si la Critique maligne fait quelque tems obstacle à sa réputation, il se munit d'une constance Stoïque, pour attendre le retour des suffrages dont il semble ne pas douter.

Le Préjugé pour les Anciens est fort ancien lui-même. On s'en est plaint de bonne heure; & Phœdre nous témoigne qu'il regnoit fort de son tems. Les Sculpteurs mettoient à leurs Statuës les noms de Praxitele & de Phidias, pour faire valoir leurs ouvrages, qui n'au-

roient pas été si bons, si on ne les avoit crus de ces grands Maîtres.

Il s'est servi, dit-il, du même stratagême pour mettre la jalousie contemporaine en défaut; & il appuye du nom d'Esope bien des choses qu'il n'a pas prises de lui, afin de leur attirer ce respect, dont les Noms anciens étoient déja en possession : mais il est bien honteux pour nous que nous soyons gens à donner dans ces piéges, & que nos jugemens tiennent à si peu de chose.

Phœdre ne donne guères d'étenduë à ses Fables; mais à tout prendre, il est encore prolixe auprès d'Esope. Sa briéveté est toûjours fleurie. Il peint par des épithétes convenables; & ses descriptions renfermées souvent en un seul mot, ne laissent pas de semer dans son Ouvrage des graces inconnuës à l'Inventeur; graces cependant nécessaires à la Fable, dont le but est d'instruire. On lit une Allégorie séche & dénuée d'ornemens; mais on n'y revient plus; & l'instruction échape bien-tôt: au lieu que les graces du détail rappel-

lent ſouvent le Lecteur, & l'impreſſion du fonds ſe renouvelle toutes les fois qu'elles le font relire.

Phœdre n'a pas craint de mêler dans ſes Allégories une Hiſtoire de ſon tems. Il a bien connu que la Fable ne conſiſtoit pas abſolument dans la Fiction, mais dans un amas de circonſtances, qui concourent enſemble à faire entendre une même vérité. L'Hiſtoire même devient alors Allégorie ; on ne la donne plus comme un fait réel, mais ſeulement comme une Image, & comme l'occaſion d'une réfléxion importante.

Je reprocherois ſeulement à Phœdre d'avoir mis ſouvent ſa Morale à la tête de ſes Fables, & d'en mettre quelque fois de trop vagues, & qui ne naiſſent pas aſſez diſtinctement de l'Allégorie.

Rendons-lui toute la juſtice qu'il mérite. Il a orné avec beaucoup d'art la ſimplicité d'Eſope. Il attache par une élégance douce, & qu'il contient toûjours dans les bornes de ſa matiere. Mais ſelon les idées que j'ai données des choſes, je lui trouve plus de Poli-

tesse que de Génie, moins de Riant que de Gracieux, & plus de Naturel que de Naïveté.

Pilpai.

Pilpai doit trouver ici sa place, si ce n'est par le mérite de ses Fables, du moins par leur célébrité ; & comme il est inventeur, il ne faut pas, pour lui accorder quelque estime, y regarder de si près qu'à ceux qui sont guidez par des modèles : le mérite de l'invention compensera toûjours bien des défauts.

Il goùverna long tems l'Indostan sous un puissant Empereur ; il n'en étoit pas moins Esclave ; car les premiers Ministres de ces Souverains le sont encore plus que leurs moindres Sujets ; & voilà toûjours l'Esclavage confirmé dans l'honneur d'avoir enfanté la Fable.

Pilpai renferma toute sa Politique dans les siennes ; c'étoit le livre d'Etat, & la Discipline de l'Indostan. Un Roi de Perse prévenu de la beauté de ses Maximes, envoya recueïllir ce trésor sur les lieux, & fit traduire Pilpai par son Medecin. Les Arabes lui ont aussi décerné

l'honneur de la Traduction ; & li est demeuré en possession de tous les suffrages du Levant.

Cependant, à quelque génie près, je le citerois plûtôt comme un exemple des défauts, que pour un modèle des beautez. Ses Fables n'ont souvent ni justesse, ni unité, ni naturel ; il les contredit les unes par les autres, & quelquefois elles se contredisent toutes seules. Il fait dire aux Animaux des choses si sérieuses, si étenduës & si raisonnées, qu'on les perd de vûë dans leurs discours ; & quelquefois c'est encore pis dans leurs actions, qui ne sont pas le simbole des nôtres, mais les nôtres mêmes.

D'ailleurs ses Fables ne sont pas détachées ; il les embarasse les unes dans les autres ; les Acteurs d'une Fable en content de nouvelles, qui sont encore interrompuës par d'autres ; & le Recuëil de ces Fictions est un Roman bizarre d'Animaux, d'Hommes, & de Génies, composé dans son espèce, comme Cyrus & les Exilez, où les avantures se croi-

sent à tout moment ; ce qui m'a paru toûjours un Art assez importun.

Enfin à l'exception de quelques endroits où Pilpai me paroît ingénieux & solide, je le trouve tout à la fois dans le reste puérile & sérieux, diffus & sec, inutile à l'instruction, quoique prodigue de Morale ; parce que, outre les contradictions qui la détruisent, il ne l'appuye pas d'ordinaire d'Allégories assez justes.

La Fontaine. La Fontaine nous tient lieu d'Esope, de Phœdre & de Pilpai. Il a choisi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les trois ; & s'enrichissant encore de ce qu'il a pû recueïllir de pareilles Allégories éparses de côté & d'autre, il nous a donné cet ample Recueïl de Fables, qui fait tant d'honneur à la Poësie Françoise ; car quoiqu'il en dise, ce qu'il nous a laissé à glaner n'en vaut presque pas la peine ; & il a réduit les Auteurs qui voudroient le suivre dans son genre, à la nécessité d'inventer ou de traiter les mêmes sujets que lui. Traiter les mêmes sujets, pour ne pas mieux faire ! Eh !

qui espereroit de mieux faire ? c'est du tems perdu. L'entreprenne qui voudra; pour moi j'ai encore mieux aimé prendre le parti d'inventer, tout effrayant qu'il m'a paru d'abord, mais que je n'ose plus croire si difficile, depuis que j'en suis venu à bout.

La Fontaine s'étoit éxercé long-tems à la narration dans ses Contes, qui, quant à la maniere, ont autant de rapport aux Fables, qu'ils y ont d'opposition, quant au fonds & à la Morale; & il semble que par ses Fables, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ses Contes.

Il étoit homme de sentiment, d'une naïveté douce & intéressante, plûtôt simple que modeste; car la modestie suppose quelque réflexion; & il n'agissoit, il ne parloit, il n'écrivoit que d'abondance de cœur.

Tout Original qu'il est dans les manieres, il étoit Admirateur des Anciens jusqu'à la prévention, comme s'ils eussent été ses modeles. *La briéveté*, dit-il, *est l'âme de la Fable, & il est in-*

utile d'en apporter des raisons ; c'est assez que Quintilien l'ait dit.

Par une suite de cette admiration ingenuë, il se croyoit fort au dessous de Phœdre ; mais un des grands * Hommes de nôtre siécle a dit que cela ne tiroit pas à consequence ; & que La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phœdre que par bêtise : mot plaisant, mais solide, & qui exprime finement le caractére d'un Génie superieur, qui se méconnoît faute de se regarder avec assez d'attention.

Le Public plus juste en sa faveur que lui-même, s'obstine à lui donner la préference. Il rassemble en effet toutes les beautez dans son stile. On y sent à chaque ligne ce que le Riant a de plus gai, ce que le Gracieux a de plus attirant. Il rend le Familier élegant & nouveau, par l'usage ingénieux qu'il en sçait faire ; & il joint à toute la liberté du Naturel tout le piquant de la Naïveté.

Je ne lui reprocherois que de n'avoir

* M. Fontenelle.

pas toûjours sçu finir où il falloit; & par exemple, dans la Fable du Pot au lait; qui devoit finir au lait renversé, d'avoir ajoûté les circonstances froides de la Laitiere battuë par son Mari, & de l'avanture racontée & nommée *le Pot au lait.*

Je n'ai pas le courage de trouver à redire aux négligences de sa Versification, qui me paroissent assez rachetées par une infinité de graces; mais que je n'ai pourtant pas voulu me permettre, parce que je n'ai pas dû compter sur les mêmes dédommagemens.

Il me resteroit à prévenir le Public sur mon propre Ouvrage: mais ce n'est pas à moi à lui apprendre ce qu'il doit penser de mes Fables; c'est au contraire son jugement qui m'apprendra ce que j'en dois penser moi-même. Je ne le préviendrai que sur deux choses.

J'ai orné, ou du moins j'ai prétendu orner de Prologues une grande partie de mes Fables. J'ai cru qu'en interrompant ainsi la continuité des narrations, je jetterois dans l'Ouvrage une variété

plus amusante ; & qu'on passeroit avec plaisir des simples récits à des réflexions un peu étenduës, & quelquefois un peu profondes, selon ma portée.

J'ai songé pourtant dans ces Prologues mêmes à égaïer ce que je dis de plus sérieux ; & si je tâche à m'élever, c'est seulement par le sens, & sans préjudice des tours familiers, que j'y ménage toûjours pour conserver à tout l'ouvrage, le même air & le même ton.

Il y a plusieurs réflexions sur l'art même de la Fable, & j'y touche bien des choses que je viens de traiter dans ce Discours : mais ces mêmes choses y sont dites différemment, & en renferment d'autres. D'ailleurs après avoir pris une idée de tout l'art dans ce Discours, il sera peut-être utile d'en retrouver des préceptes épars dans le Livre, à l'occasion de quelques Fables, qui seront l'exemple du précepte ; sans compter que le nombre & la cadence des Vers invitent & aident à retenir ce que la Prose ne fait que montrer.

Je parle quelquefois d'Homere avec

un peu de liberté ; ce n'eſt pas aſſurément que je cherche à diſputer encore, & à réveiller des quérelles éteintes. Ce deſſein me paroîtroit ridicule, puiſque la matiere eſt épuiſée ; & odieux, puiſque mes Adverſaires me font aujourd'hui l'honneur d'être de mes Amis : mais je crois auſſi que ſans troubler la paix, il faut toûjours dire naïvement ce qu'on penſe, & déguiſer d'autant moins ſon ſentiment ; qu'on eſt plus éloigné de le donner pour régle. Je ne doute pas que mes illuſtres Critiques ne ſoient les premiers à me paſſer mes gaïetez ſur Homére. Ils ſçavent bien que la diverſité de ſentiment eſt l'ame de la vie, & l'aſſaiſonnement même de l'amitié, comme je l'indique par une de mes Fables. En un mot, je ne ſouhaite pas du Public une plus grande indulgence pour mes fautes, que celle que j'oſe eſpérer d'eux.

Je m'attends bien cependant à des Critiques de toute eſpèce. Les tours familiers que j'employe fréquemment, ne fourniront que trop d'occaſions à

la Censure ; j'y souscris de bon cœur pour les endroits où je me serai mépris : mais dans ceux même où j'aurai été le plus heureux, je n'échapperai pas à ses injustices. Comme les nuances, qui dans ce genre distinguent le Familier du Bas, ne sont pas assez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vûë délicate & éxercée qui les puisse appercevoir, l'Ignorance les confond aisément, la Prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaise Foy les qualifie comme il lui plaît.





FABLES NOUVELLES

LIVRE PREMIER.

L'AIGLE ET L'AIGLON.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR DUC D'ORLEANS REGENT DU ROYAUME.



RINCE, tu crains qu'on
ne te louë ;
Et moi j'aime à loüer les Hé-
ros ; je l'avouë.
Comment nous accorder ? j'ai peine à m'en
tenir.

J'ay beau me dire : il eſt des plus modeſ-
tes ;
Quel gré me ſçaura-t-il d'aller l'entretenir
De ſes dits, de ſes faits & geſtes ?
Je l'ennuïray. La Raiſon à cela
Répond : il eſt encore plus loüable par là.
Je rappelle ton premier âge ;
Quand nous faiſions l'apprentiſſage
Moy, d'Auteur, & toy de Héros.
Phœbus me ſourioit, & j'arrangeois des mots.
Mars, au grand art de vaincre inſtruiſoit ton
courage ;
Et leurs éleves, nous faiſions,
Moy, des diſcours, & toi des actions.
Sulli dans ce temps-là te donnoit une fête ;
Campra t'y préparoit des airs
Dont je m'applaudiſſois d'avoir fourni les vers.
Quand tu vis ton nom à la tête,
Une noble rougeur s'éleva ſur ton front.
La loüange deſlors te ſembloit preſque affront.
Je te repreſentay que tu devois ſouſcrire
Au public applaudiſſement ;
Que quand on ſçait bien faire, il faut le laiſſer
dire ;

Et qu'enfin on n'eſt pas Héros impunément.
L'axiome eſt inconteſtable ;
Tu ne peux le déſavoüer.
Or, quand mille vertus t'ont rendu plus loüable,
Et qu'auſſi je ſçais mieux loüer ;
Je prétends m'en ſervir, te chanter à mon aiſe,
Célebrer tour à tour, talens, ſageſſe, exploits......
Taiſez-vous, me dis-tu ; Prince que je me taiſe ;
Taiſez-vous encore une fois.
Eh bien, Prince, traitons ; accommodons l'affaire ;
Je me tairay ; mais eſt-il juſte auſſi
Que juſques-là je me force à te plaire
Sans en avoir un Grammerci ?
Eh bien ! que voulez-vous ? Concluons. Le voici.
Apollon m'a dicté cent Fables,
Que je conſacre au jeune Roi ;
Utiles ; on le dit. Pour les rendre agréables,
Il faut cent Eſtampes, je croy.

C'eſt pour Loüis, il les faut belles.
Finiſſons ; que coûteront-elles ?
Deux mille écus. Or, voilà bien de quoy :
Pour ne te pas loüer c'eſt bien mince ſalaire ;
Prince, j'y perds en bonne foy :
Mais je vois bien qu'il faut tout faire
Pour avoir la paix avec toy.

De mes recits, de ma morale
Veux-tu voir un échantillon ?
Il étoit un jour un Aiglon,
Orphelin de Race royale,
Ayant à ſoûtenir la gloire d'un grand nom.
On luy diſoit : croiſſez ; que les années
Hâtent vos grandes deſtinées.
Vous êtes le Roy des Oiſeaux.
C'eſt à vous de donner ou la paix ou la guerre ;
Et Jupiter vous compte entre ſes commenſaux ;
Vous devez porter ſon tonnerre. (1)
Pour mériter un ſort pareil,
Qu'une aile généreuſe au haut des Cieux vous guide ;

(1) L'Aigle étoit l'Oiſeau de Jupiter, & il portoit ſes foudres.

Allez dans un essor rapide,
D'une paupiere ferme affronter le Soleil.
Ce discours l'échauffoit; il essayoit ses ailés;
Ses yeux encor tremblans se tournoient vers
Phœbus.
Lui demander mieux, c'est abus.
Attendez des forces nouvelles.
Il voit bientôt après un Aigle au haut des airs,
Presque perdu dans le sein de la nuë;
Et de qui l'intrépide vûë
De l'œil ardent du jour soûtenoit les éclairs.
A cet objet l'Aiglon s'anime,
Et se faisant sur l'heure un effort magnanime,
Rival hardi de l'Aigle il s'éleve & l'atteint.

Leçon commence, exemple acheve.

Prince, tu vois quel est cet Aiglon qui s'éleve;
Devine quel Aigle j'ay peint.



LE PELICAN ET L'ARAIGNÉE.

Fable II.

LEs Animaux tiennent école ;
Docteurs regens, & Docteurs aggrégez,
Ornez de leur fourure & par ordre rangez,
Tour à tour pour instruire y prennent la parole.
Chacun a son sistême à donner sur les mœurs.
De quelque point chaque espece est l'arbitre.
Tout y regente ; & c'est là qu'à bon titre
Les Anes mêmes sont Docteurs.
Maint Philosophe en cette classe
Apprit autrefois son métier.
Socrate (1) en fut disciple ; il y tint bien sa place ;
L'Esclave (2) de Phrigie y fit un cours entier.

(1) Socrate Philosophe Grec : on croit qu'il a fait des Fables.

(2) Esope qui passa la plus grande partie de sa vie dans l'Esclavage.

La

La Fontaine, digne héritier
Des cahiers de ce dernier ſage
Y fit maint commentaire & décora l'ouvrage
D'un tour fin & naïf, ſublime & familier;
Solide & riant badinage;
Oüi, c'eſt être inventeur que ſi bien copier.
J'ay fait auſſi mon cours, & j'ay pris mes licen-
ces
Dans la même Univerſité.
Nouveau Docteur, & moins accrédité,
J'en rapporte aux humains de nouvelles ſen-
tences.
Oüi, Meſſieurs, c'eſt pour vous que le tout eſt
dicté.
Nous pouvons tous tant que nous ſom-
mes,
Trouver ici de quoy corriger nos défauts;
Et diſciples des animaux
En apprendre à devenir hommes.

Pelican le ſolitaire,
Au pied d'un arbre ſec avoit poſé ſon nid.
Il avoit là maint petit,

Dont il faisoit son soin & sa plus douce affaire.
Un jour n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le Pere oyseau ? de son bec généreux,
Lui-même il s'ouvre la poitrine ;
Et repaît de son sang le nid nécessiteux.
Que fais-tu là, lui dit, (1) Arachné sa voisine ?
Je sauve mes Enfans aux dépens de mes jours.
Ils seroient morts sans ce secours.
Eh ! pauvre fou, repliqua l'Araignée,
A ce prix-là pourquoy les secourir ?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre encor sans li-
gnée,
Que de laisser des enfans & mourir ?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans ;
J'en ay fait au moins quatre (2) cens ;

(1) Arachné excelloit aux Ouvrages de Tapisserie, & croyoit l'emporter sur Minerve même qu'elle eut la témérité de défier. Minerve la vainquit, Arachné se pendit de désespoir, & Minerve la changea en Araignée.

(2) L'Araignée mange ses petits, elle en fait jusques à huit cens d'une seule portée selon l'observation de Mr. de Reaumur de l'Academie des Sciences.

Je les mangeray tous, ſi Dieu me prête vie,
Ma table ſera bien ſervie,
Tant que la canaille vivra ;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le Pelican frémit du diſcours effroyable ;
Il croit preſque voir le Soleil
Reculer, comme il fit, en un feſtin (1) pareil.
Tais-toy, dit-il, tais-toy marâtre deteſtable.
De tes monſtrueux apetits
Etonne la nature, en devorant ta race ;
Je meurs plus ſatisfait en ſauvant mes petits,
Que je ne vivrois à ta place.

Rois choiſiſſez (nous ſommes vos enfans)
D'être Aragnes (2) ou Pelicans.
Codrus (3) ſauva ſon Peuple aux dépens de ſa vie.

(1) Les Poëtes ont dit que le Soleil recula au feſtin qu'Atrée donna à Thieſte, à qui pour s'en venger, il fit ſervir ſon propre fils, pour un des mets du feſtin.

(2) Aragne vieux mot dont la Fontaine s'eſt ſervi, au lieu d'Araignée.

(3) Codrus Roy d'Athenes ſe fit tuer dans une Bataille, parce qu'il avoit appris de l'Oracle que ſon armée ne vaincroit qu'après ſa mort.

Et Néron (1) fit brûler Rome pour son plaisir:
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie?
Hésiter, ce seroit choisir.

(6) Neron fit brûler Rome par pure curiosité, & pour voir au naturel l'effet de l'Embrasement de Troye.



LE PERROQUET.

Fable III.

UN Homme avoit perdu ſa Femme ;
Il veut avoir un Perroquet.
Se conſole qui peut. Plein de la bonne Dame ;
Il veut du moins chez lui remplacer ſon caquet.
Il court chez l'Oyſelier. Le Marchand de ramages,
Bien aſſorti de chants & de plumages,
Lui fait voir Roſſignols, Sereins, & Sanſonnets.
Surtout nombre de Perroquets.
Le moindre d'entre eux eſt habile,
Crie, à la cave, & dit ſon mot ;
L'un fait tous les cris de la Ville ;
L'autre veut déjeuner, veut qu'on fouette Margot.
Tandis que nôtre homme marchande,
Héſite ſur le choix & tout bas ſe demande,
Lequel vaudra le mieux ? il en apperçoit un
Qui rêvoit ſeul, tapi ſous une table ;

Et toy, dit-il, Monſieur l'inſociable,
Tu ne dis mot; crains-tu d'être importun?
Je n'en penſe pas moins, répond en ſage bête
Le Perroquet. Peſte, la bonne tête!
Dit l'acheteur. Ça; qu'en voulez-vous?
Tant.
Le voilà. Je ſuis trop content.
Il croit que ſon Oyſeau va lui dire merveille;
Mais tout un mois, malgré ſes leçons & ſes ſoins,
L'Oyſeau ne lui frappe l'oreille
Que de ſon ennuyeux, je n'en penſe pas moins.
Que maudite ſoit la pecore,
Dit le maître; tu n'es qu'un ſot;
Et moy cent fois plus ſot encore,
De t'avoir jugé ſur un mot.



LE RENARD ET LE CHAT.

Fable IV.

FAire parler les Animaux,
Ce ne fut pas tout l'art des mensonges d'Esope :
Dans ses contes il develope
Leurs apetits divers, leurs instincts inégaux.
Il faut à la Nature être toûjours fidele ;
Ne point faire du Loup l'allié des Brebis ;
Ne point vanter les chants de Philomele, (1)
Après qu'elle a fait ses petits.
Comme d'un homme peint quand le portrait ressemble,
On dit que c'est lui-même à la parole près ;
Prenant de l'animal les véritables traits,
Faites dire au Lecteur : c'est bien lui, ce me semble ;

(1) C'est le nom d'une Princesse qui après de grands malheurs fut changée en Rossignol, & les Poëtes ont conservé ce nom à l'Oiseau même.

Voilà mon drôle, le voilà ;
S'il ne parloit, je croirois le voir là.
La Fable ne veut rien de forcé, de bizarre.
Par exemple, je me déclare
Pour le Renard gascon qui renvoye aux Goujats
Des raisins murs qu'il n'atteint pas :
Mais, il n'a plus sa grace naturelle
Avec la tête sans (1) cervelle.
Son mot est excellent. D'accord :
Mais un autre devoit le dire.
Là-dessus, dira-t-on, n'aurez vous jamais tort ?
Sans doute, je l'aurai ; mais alors ma satyre
Tombera sur moi ; j'y souscris.
Qu'on me l'applique sans scrupule.
Veux-je de toute faute exempter mes écrits ?
Je ne suis pas si ridicule.
Qui voudroit écrire à ce prix ?

Le Renard & le Chat faisant voyage ensemble,

(1) La Fable du Renard qui entre dans la boutique d'un Sculpteur.

Par

Par maints diſcours moraux abrégeoient le chemin.
Qu'il eſt beau d'être juſte ! ami, que vous en ſemble ?
Bien penſé, mon compere : & puis diſcours ſans fin.
Sur leur morale ſaine éloge réciproque ;
Quand à leurs yeux, maître Loup ſort d'un bois.
Il fond ſur un troupeau, prend un Mouton, le croque
Malgré les cris & les abois.
O, s'écria le Chat, ô l'action injuſte !
Pourquoy devore-t-il ce paiſible Mouton ?
Que ne broutoit-il quelque arbuſte ?
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton ?
Le Renard rencherit contre la barbarie ;
Qu'avoit fait le Mouton pour perdre ainſi la vie ?
Et pourquoy le Loup raviſſant
Ne vivoit-il pas d'induſtrie,
Sans verſer le ſang innocent ?
Leur zèle s'échauffoit, quand près d'une chaumine

Arrivent nos scandalizez.
Une Poule de bonne mine
Du vieux docteur Renard frappe les yeux rusez.
Plus de morale ; il court, vous l'attrape & la mange :
Tandis qu'un Rat, qui sortoit d'une grange,
Assouvit aussi-tôt la faim
Du Chat, qui jusques-là s'étoit crû plus humain.
Non loin de là, demoiselle Araignée,
Qui de sa toile vit le coup,
Raisonnoit d'eux, comme ils faisoient du Loup :
Une Mouche à son tour n'en fut pas épargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui.
Que l'occasion s'offre ; en fait-on moins que lui ?



LE MEDECIN ASTROLOGUE.

Fable V.

ENfans de Galien, (1) pardonnez l'Apologue.
Un Medecin, qui pis est, Astrologue,
De son valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoscope ; & vit, selon son thême,
Qu'en même jour le Valet & lui-même,
Seroient de maladie emportez tous les deux.
Il calcule vingt fois, r'ouvre maint & maint livre ;
Voit par tout son Arrêt. A peine il doit survivre
Colin d'une heure. Or jugez si Colin,
Du moins si sa santé fut chere au Medecin.
Il s'attache ; à ses pas ne le perd plus de vûë.
Que sens-tu mon Enfant ? Comment va ta vigueur ?

(1) Fameux Medecin du deuxiéme Siecle qui a enseigné la Methode que suivent la plûpart des Medecins.

Et, Dieu t'aſſiſte de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternuë.
Il veut le voir manger; lui meſure ſon vin;
Le ſoir lui fait faire un Potage;
Dort-il mal? Dès le grand matin
Le petit cliſtere anodin.
Par ſon regime exact, le docte perſonnage
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diete, moitié chagrin,
Fleur de jeuneſſe, embonpoint démenage.
Surcroît d'allarme, au maigre jouvenceau
Prend une legere colique.
On ſaigne; vient la fiévre; auſſi-tôt l'émétique;
Soudain redoublement; bon tranſport au cerveau.
Bien-tôt de ſoins en ſoins Colin eſt au tombeau.
Le ſang de l'Aſtrologue en ſes veines ſe glace;
Il n'a qu'une heure à reſpirer.
Il fait ſon Teſtament; enfin l'heure ſe paſſe;
Puis le jour, puis la nuit; puis à ſe raſſurer
Il coule la ſemaine entiere.
L'experience enfin amena la lumiere.

De Cardan, (1) d'Hipocrate, (2) il abjure les
loix.
Voit que l'un & l'autre art n'est qu'erreur &
folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Medecine & de l'Astrologie !

(1) Medecin fort entêté de l'Astrologie quoique ses prédictions l'eussent souvent trompé.

(2) Appellé communément le Prince des Medecins.



LE MOCQUEUR.

Fable VI.

Alte-là, Lecteur, & qui vive?
Es-tu le partisan ou l'envieux du beau?
Et si par hazard il m'arrive
De t'offrir quelque trait sensé, vif & nouveau,
N'es-tu point résolu d'avance
A le trouver mauvais, & sans autre pourquoy?
S'il est ainsi, je te dispense
D'aller plus loin: Je n'écris pas pour toy.
Va-t'en porter ta censure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine, ou La Fontaine?
Voilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moy, je n'en vaux pas la peine.
Ce seroit pauvre gain que de me rabaisser.
Je veux un Lecteur équitable,
Qui pour tout mépriser, n'aille pas se saisir

De quelque endroit en effet méprisable ;
Qui me blâme à regret, lorsque je suis blâmamable ;
Et lorsque je suis bon, le sente avec plaisir.
Vive ce Lecteur sociable :
Mais quant à ces Lecteurs malins,
Qui des talens d'autruy font leur propre supplice ;
Puissent naître pour eux des ouvrages divins,
Dont le merite les punisse,
Ils n'auroient avec moy que de petits chagrins.

La Nature est par tout variée & féconde.
Dans un païs du nouveau Monde (1)
Qu'habitent mille oyseaux inconnus à nos bois,
Il en est un de beau plumage ;
Mais qui pour chant n'eut en partage
Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.
Sire Mocqueur (c'est ainsi qu'on l'appelle),
Entendit au lever d'une aurore nouvelle,

(1) La Virginie dans l'Amérique.

Ses Rivaux saluer le jour.
De brocards fredonnez le railleur les harcelle ;
Rien n'échappe ; tout a son tour.
De l'un il traîne la cadence ;
De l'autre il outre le fausset ;
Change un amour plaintif en fade doleance,
Un ramage joyeux en importun sifflet ;
Donne à tout ce qu'il contrefait
L'air de défaut & d'ignorance.
Tandis que mon Mocqueur par son critique écho
Traitoit ainsi nos Chantres *da-poco* ; (1)
Fort bien, dit un d'entre eux, parlant pour tous les autres :
Nos chants sont imparfaits ; mais monstrez-nous des vôtres.

(1) Terme de mépris emprunté de l'Italien.



L'ASNE.

Fable VII.

SOus quelle étoile suis-je né !
Disoit certain Baudet couché dans une étable ;
Que de bon cœur je donne au diable
Le Maître ingrat que le Ciel m'a donné !
Combien lui rends-je de services ?
Et combien m'en faut-il essuyer d'injustices ?
Debout long-temps avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, & puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend son champ fertile ;
Aller chercher au bois ma charge de fagot ;
Toûjours sur pied, toûjours le trot.
Vient-il un Dimanche, une Fête ?
Je le porte à la foire, en croupe sa Margot,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor se campe sur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,

Soudain marche martin bâton.
Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de Singe,
Franc fainéant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits & linge,
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſurtout applaudi.
Peſte du mauvais Maître, & que Dieu le confonde!
Ami lui dit un Bœuf de cervelle profonde,
Le Maître à qui le Sort a voulu t'aſſervir,
N'eſt pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas monde
Il vaut mieux plaire que ſervir.



LE CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS.

Fable VIII.

GArdons-nous de rien feindre en vain.
La Verité doit naître de la Fable.
Qu'est-ce qu'un conte sans dessein ?
Parole oiseuse & punissable.
Mais tout vrai ne plaît pas. Un vray fade & commun
Est chose inutile à rebattre.
Que sert par un conte importun
De me prouver que deux & deux font quatre ?
Nous devons tous mourir. Je le sçavois sans vous ;
Vous n'apprenez rien à personne.
Je veux un vray plus fin, reconnoissable à tous,
Et qui cependant nous étonne :
De ce vray, dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence :

Qu'on ne cultive point, & que l'on est surpris
De trouver vray quand on y pense.
Laissez donc là vos fictions,
Me va répondre un Censeur difficile.
Pensez-vous nous donner quelques instructions?
Non pas à vous; vous êtes trop habile:
Mais il est des Lecteurs d'un étage plus bas;
Et telle fiction qui ne vous instruit pas,
A leur égard pourroit être instructive.
Il faut que tout le monde vive.

Un Chat le plus gourmand qui fût,
N'ayant d'autre ami que son ventre,
Fondit sur un Serein, & sans respect du Chantre,
L'étrangla net & s'en reput.
Le Serein & le Chat vivoient sous même Maître.
A peine apperçoit-on le meurtre de l'oyseau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être son bourreau.

L'assassin l'entendit & trembla pour sa peau.
Les vœux sont enfans de la crainte ;
Il en fit un. S'il sort de ce danger,
De la faim la plus rude éprouvât-il l'atteinte,
Il renonce aux oyseaux, n'en veut jamais manger :
En atteste les Dieux en leur demandant grace ;
Et comme si c'étoit l'effet de son serment,
Le Maître oublia sa menace,
Et se calma dans le moment.
Le Rominagrobis échappé de l'orage,
Trouva deux jours après une Chauve-souris.
Qu'en fera-t-il ? son vœu l'avertit d'être sage ;
Son appetit glouton n'est pas du même avis.
Grand combat ! embarras étrange !
Le Chat decide enfin. Tu passeras, ma foy,
Dit-il ; en tant qu'Oyseau, je ne veux rien de toy ;
Mais comme Souris, je te mange.
Le Ciel peut-il s'en fâcher ? non,
Se répondoit le bon apôtre.
Son Casuiste, c'est le nôtre ;
L'Interêt, qui d'un mot se fait une raison.

Ce qu'on se défend sous un nom,
On se le permet sous un autre.

LA RONCE ET LE JARDINIER.

Fable IX.

LA Ronce un jour accroche un Jardinier :
Un mot, lui dit-elle, de grace ;
Parlons de bonne foy, gros Jean, suis-je à ma place ?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier ?
Que fais-je ici planté en haye,
Que servir de Suisse à ton clos ?
Mets-moy dans ton jardin, & par plaisir essaye
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.
Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la Bise :
Je m'engage à rendre à tes soins
Des fruits d'une saveur exquise,

Et des fleurs qui vaudront roses & lys au moins.
J'en pourrois dire davantage ;
Mais j'ay honte de me loüer.
Mets-moy seulement en usage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avoüer
Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage.
C'est en ces mots que s'exhaloient
L'amour propre & l'orgüeil de la plante inutile.
Gros Jean la crut en imbecile.
Du temps que les Plantes parloient
On n'étoit pas encore habile.
On transplante la Ronce ; on la fait espalier.
Loin qu'on s'en fie à la rosée,
Quatre fois plûtôt qu'une elle étoit arrosée ;
Pour elle ce n'est trop de Gros Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle se multiplie ;
Elle étend sa racine & ses branches au loin.
Sous ses filets armez tout se casse, tout plie ;
Fruits, potager, tout meurt ; les fleurs deviennent foin.

Gros Jean reconnut ſa folie,
Et n'en crut plus les plantes ſans témoin.

Pour qui ſe vante point d'oreilles.
Telles gens ſont bien-tôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles;
Laiſſez-les faire, ils gâtent tout.



DES

LES SINGES.

Fable X.

LE Peuple Singe un jour vouloit élire un Roy.
Ils prétendoient donner la couronne au mérite:
C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'estime pas ceux qui donnent la loy.
La Diete est dans la plaine; on caracolle, on saute;
Chacun sur la puissance essaye ainsi son droit;
Car le Sceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche assez haute;
Et l'agile sauteur qui sçauroit l'enlever,
Etoit celuy qu'au Trône on vouloit élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance;
Il ébranle le fruit; un autre en fait autant;
L'autre saute à côté, prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort mécontent.

Après mainte & mainte secousse,
Prêt à choir où le vent le pousse
Le fruit menaçoit de quitter.
Deux prétendans ont encore à sauter.
Ils s'élancent tous deux ; l'un pesant, l'autre agile ;
Le fruit tombe & vient se planter
Dans la bouche du mal-habile ;
L'adroit n'eut que la queuë, il eut beau s'en vanter.
Allons, cria le Senat imbecile ;
Celuy qui tient le fruit doit seul nous regenter.
Un long vive le Roy fend soudain les nuées ;
L'adresse malheureuse attira les huées.
Oh, oh ! le plaisant Jugement !
Dit un vieux Singe, imprudents que nous sommes.
C'est par trop imiter les hommes :
Nous jugeons par l'évenement.

L'histoire des Singes varie ;
Sur cet évenement il est double leçon.
Pour l'un & l'autre cas la nation parie ;

Je doute aussi du vray ; mais l'un & l'autre est
bon.
On dit que le vieux Singe affoibli par son âge
Au pied de l'arbre se campa.
Il prévit en animal sage,
Que le fruit ébranlé tomberoit du branchage,
Et dans sa chûte il l'attrapa.
Le Peuple à son bon sens décerna la puissance;
On n'est Roy que par la prudence.



LES SACS DES DESTINE'ES.

Fable XI.

LA Fable, à mon avis, est un morceau d'élite,
Quand, outre la Moralité
Que d'obligation elle mene à sa suite,
Elle renferme encor mainte autre vérité;
Le tout, bien entendu, sans blesser l'unité.
Aller au but par un sentier fertile,
Cüeillir, chemin faisant, les fruits avec les fleurs,
C'est le fait d'une Muse habile,
Et le chef-d'œuvre des Conteurs.
Donnez en promettant: D'une plume élegante,
Moralisez jusqu'au recit.
Heureuse la Fable abondante
Qui me dit quelque chose, avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces contes glacez, où le Rimeur n'étale

Qu'une aride fécondité ;
L'ennui vient avant la Morale :
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce précepte est fort bon ; soit dit sans vanité.
L'ay-je toûjours suivi ? Je ne m'en flate guere :
On dit mieux que l'on ne sçait faire.

On n'est-pas bien, dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenoit ses desirs & ses yeux ;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le transporte
Dans les célestes magazins,
Où dans autant de sacs scellez par les Destins,
Sont par ordre rangez, tous les états que porte
La condition des humains.
Tien, lui dit Jupiter, ton sort est dans tes mains.

Contentons un Mortel une fois en la vie ;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie
Méritoit mon couroux plûtôt que mes bienfaits ;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les Destinées ;
Pese & choisi ; mais pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Pesent le moins : les maux seuls font le poids.
Grace au Seigneur Jupin ; puisque je suis à même
Dit nôtre homme, soyons heureux.
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
Oh oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse !
Ce n'est mon fait. Il en pese un second,
Le sac des Grands, des Gens en place ;

Là gisent le travail & le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrace,
Même les bons conseils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids-cy regarde,
Cria nôtre homme ! Et que le Ciel m'en garde ;
A d'autres. Il poursuit ; prend & pese toûjours,
Et mille & mille sacs trouvez toûjours trop lourds :
Ceux-cy par les égards & la triste contrainte ;
Ceux-là par les vastes desirs ;
D'autres, par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
O Ciel ! n'est-il donc point de fortune legere ?
Disoit déja le chercheur mécontent :
Mais quoy ! me plains-je à tort ? j'ay, je croy, mon affaire ;
Celle-cy ne pese pas tant.
Elle peseroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix ?

Mais tel en joüit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne ſuis pas ſi ſot ; ſouffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme : ſoit ; auſſi bien c'eſt la tienne,
Dit Jupiter. Adieu ; mais là-deſſus
Apprends à ne te plaindre plus.



LES DEUX LEZARDS.

Fable XII.

AU coin d'un bois, le long d'une
muraille,
Deux Lezards, bons amis, converſoient au
Soleil.
Que nôtre état eſt mince ! En eſt-il un pareil ?
Dit l'un. Nous reſpirons ici vaille que vaille ;
Et puis c'eſt tout ; à peine le ſçait-on.
Nul rang, nulle diſtinction.
Que maudit ſoit le Sort de m'avoir fait reptile.
Encor, ſi comme on dit que l'on en trouve
ailleurs,
Il m'eût fait gros Lezard, & nommé Croco-
dile, (1)
J'aurois ma bonne part d'honneurs :
Je ferois revenir la mode
Du temps où ſur le Nil l'homme prenoit ſa loy ;

(1) Le Crocodile eſt de la forme du Lezard ; il étoit adoré autrefois par les Egyptiens.

Encensé commme une (1) Pagode
Je tiendrois bien mon quant à moy.
Bon, dit l'ami sensé; quel regret est le vôtre?
Comptez-vous donc pour rien de vivre sans souci?
L'air, la campagne, l'eau, le soleil, tout est nôtre:
Joüissons-en, rien ne nous trouble ici.
Mais l'homme nous méprise: en voilà bien d'une autre.
Ne sçaurions-nous le mépriser aussi?
Que vous avez l'ame petite,
Dit le reptile ambitieux!
Non, mon obscurité m'irrite,
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah! Que j'envie au Cerf cette taille hautaine,
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer!
Je l'ay vû se mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit j'ay pensé m'y noyer.
Il est interrompu par un grand bruit de chasse;
Et bien-tôt le Cerf relancé
Tombe près d'eux, & pleurant sa disgrace

(1) Idole adoré dans les Indes.

Cede aux Chiens dont il eſt preſſé.
Au bruit d'un cor perçant, tout court à la curée ;
Ni Meute, ni Chaſſeur ne ſongent au Lezard ;
Mais la Bête ſuperbe à la Meute eſt livrée ;
Brifaut, Gerſaut, Miraut, chacun en prend ſa part.
Après ſa ſanglante avanture,
Fait-il bon être Cerf, dit l'ami ſage ? Helas !
Dit le fou détrompé ; vive la vie obſcure.
Petits, les grands périls ne nous regardent pas.



LE BOEUF ET LE CIRON.

Fable XIII.

QU'eſt-ce que l'Homme? (1) Ariſtote répond :

C'eſt un Animal raiſonnable.
Je n'en crois rien ; s'il faut le définir à fond,
C'eſt un Animal ſot, ſuperbe & miſerable.
Chacun de nous ſourit à ſon néant,
S'exagere ſa propre idée :
Tel s'imagine être un Geant
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Ariſtote n'a pas trouvé nôtre vray nom.
Orgüeil & petiteſſe enſemble,
Voilà tout l'homme ce me ſemble.
Eſt-ce donc là ce qu'on nomme raiſon?
Quoiqu'il en ſoit, voicy quelqu'un qui nous reſſemble ;
Au bon cœur près, tout homme eſt mon Ciron.

(1) Grand Philoſophe Grec qui fut Precepteur d'Alexandre.

MEssire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince
Cadet Ciron voulut voir le païs.
Il prend place sur une corne;
Mais à peine s'est-il logé,
Qu'il plaint le pauvre Bœuf, & juge à son air morne,
Qu'il se sent déja surchargé.
N'importe; il faut suivre sa course;
Eh! comment sans cette ressource,
Pouvoit-il voyager, & contenter son goût?
Le Bœuf lui tiendroit lieu de tout;
D'hôtellerie ainsi que de voiture,
De lit, ainsi que de pâture:
A fatiguer le Bœuf, le Besoin le résout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorsque le Bœuf s'arrête & prend haleine,
Il est grévé; mon Dieu! Que je lui fais de peine!
Dit le voyageur clandestin.

Si tourmenté de la saison brûlante,
De ses mugissemens l'Animal frappe l'air,
Par vanité compatissante
Nôtre Atome se fait leger.
Même, de peur d'amaigrir sa monture,
Vous l'eussiez vû sobre dans ses repas.
Faisons, se disoit-il, faisons chere qui dure ;
Je l'affoiblirois trop ; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant jusqu'à la Capitale.
Cadet Ciron sain & sauf arrivé,
Demande excuse au Bœuf qu'il croit avoir crevé.
Qui me parle là-haut, dit d'une voix brutale
Messire Bœuf ? C'est moy. Qui ? Me voilà.
Eh ! l'ami qui te sçavoit-là ?

Je laisserois la Fable toute nuë
Qu'ici plus d'un Ciron se reconnoîtroit bien.
Tel qui se grossit à sa vûë,
Se croit quelque chose, & n'est rien.

LA LOTTERIE DE JUPITER.

Fable XIV.

LE bon Jupin voulant gratifier
La Race humaine sa servante,
Par Mercure fit publier
Une ample Lotterie, en tous biens abondante.
Tout billet étoit noir; chacun devoit gagner,
Point de sixiéme à prendre sur l'espece.
Les premiers lots étoient les plaisirs, la richesse,
Les honneurs, le droit de regner.
Le gros Lot étoit la Sagesse.
Le plus grand nombre, & les moins bien traitez,
De l'Esperance au moins devoient être dotez.
Quant au prix des billets, c'étoit des sacrifices;
Les Autels étoient les bureaux.
Jupiter reçut tout, chevres, moutons, genisses,
Pigeons, jusques à des gâteaux,
Et moins encor, car le Dieu favorable,
Aimant les hommes comme siens,

Ne voulut pas que le plus miserable
Demeurât exclus de ses biens.
J'oubliois qu'il voulut permettre
A quelques-uns des Dieux d'y mettre.
Bien-tôt la Lotterie est pleine ; il faut tirer.
Tous les billets sont jettez dans une urne,
Broüillez & rebroüillez. Puis, le fils de Saturne,
C'est donc au Sort à se montrer ;
Dit-il ; je veux que ce soit lui qui tire ;
Aveugle il est hors de soupçon.
Le Sort tire en effet. Mercure a soin d'écrire
A chaque fois & le Lot & le nom.
De l'urne à millions sortent les esperances ;
C'étoit toûjours cela. Puis de meilleures chances
Faisoient paroître quelquefois
Des Amants fortunez, des Riches, & des Rois.
Le gros Lot vient enfin : on nomme la Sagesse.
Pour qui ? Numero tant, & Minerve pour nom.
Soudain entre les Dieux fanfares, allegresse ;
Chez l'Homme au contraire tristesse,
Murmure, injurieux soupçon.

Que voilà bien un trait de pere de famille!
Dit tout le genre humain fâché.
Jupiter fait tomber le gros Lot à (1) sa fille!
Bon, cela saute aux yeux, Jupiter a triché.
Pour punir & calmer cette insolence impie,
Quel moyen croyez-vous que Jupin inventa?
Au lieu de la Sagesse, il donna la Folie
A l'Homme qui s'en contenta.
On ne se plaignit plus, & depuis ce partage
Le plus fou se crut le plus sage.

(1) Minerve étoit née du Cerveau de Jupiter, on l'a nommée la Déesse de la Sagesse.



LES DEUX STATUES.

Fable XV.

SUr le ſommet d'un Temple magnifique,
On voulut élever l'image de Pallas ;
Et pour ce monument toute une Republique
Mit en œuvre deux (1) Phidias,
Grand prix pour qui feroit la plus belle Statuë ;
On veut choiſir. Un ſeul devoit avoir l'argent,
Et la gloire par conſequent ;
L'autre rien. Chacun s'évertuë,
Fait de ſon mieux honneur & gain
Preſſent nos ouvriers, leur conduiſent la main.
Ils ont bien-tôt achevé leur ouvrage ;
On le porte au parvis. Le peuple d'y courir.
Alors de tous les yeux l'un ravit le ſuffrage ;

(1) Phidias étoit un excellent Sculpteur Grec ; il fit la Statuë de Jupiter Olimpien qui a paſſé pour une des merveilles du monde.

L'autre à peine se peut souffrir.
Celui qu'on admiroit brilloit de mille graces ;
Tous les traits étoient delicats ;
Les contours arondis : bref, malgré ses menaces,
La Critique n'y mordit pas.
L'autre n'étoit auprès qu'une marbre encor informe ;
Rien de fini ; chaque trait est grossier ;
Contours monstrueux, taille énorme :
Le peuple renvoyoit l'ouvrage à l'attelier.
Voilà le Maître, & l'autre est l'Ecolier.
On alloit délivrer le prix sans autre forme.
Tout beau, dit le Sculpteur ; il faut nous éprouver.
Est-ce pour le parvis que ma Statuë est faite ;
Sur le Temple avec l'autre il la faut élever ;
Et vous verrez d'ici quelle est la plus parfaite.
On le fit, en plaignant les frais ;
Mais d'abord tout changea de face.
La Statuë admirée en perdit tous ses traits ;
L'éloignement les confond, les efface.
L'autre par la distance acquiert toute la grace

Qu'on ne soupçonnoit point, en la voyant de près.

Il faut voir les choses en place.

LA MAGICIENNE.

Fable XVI.

A M. COYPEL LE FILS.

Coypel, digne heritier d'un (1) Appelle nouveau,
Qui, recüeillant sa sublime industrie,
T'es fait donner ta part de son pinceau
En pur avancement d'hoirie;
Si loin que son Art soit allé,
Il doit craindre qu'un jour ton sçavoir ne l'égale.
Je l'en crois, entre nous, déja tout consolé;
Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.

(1) Peintre grec, à qui seul Alexandre avoit permis de le peindre.

A mes travaux ajoûte ici les tiens ;
Rends present ce que je raconte.
Mes vers me semblent bons (chacun le croit des siens)
Mais du tableau l'impression plus prompte
Réunit en un seul moment
Ce que le vers ne dit que successivement.
Rassemble dans tes traits tout l'esprit de l'ouvrage ;
Pein même les discours dans l'air du personnage ;
Que ton pinceau moralise avant moi.
Tant mieux, si je suis presque inutile après toi.
Tu l'as fait. Ce tableau plaisamment formidable,
En action réelle érige mon recit.
Dans ce que tu peins, tout est dit ;
Et qui le voit, a lû ma Fable

LA Nuit avoit au monde amené le repos,
Le Silence regnoit sur toute la Nature ;

Et l'obligeant Morphée (1) à chaque créature
Faisoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie,
Une vieille Medée, (2) une autre Canidie, (3)
Sçavante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer sa science hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la scéne
De ses enchantemens divers;
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des Enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vassal immortel,
Députe à la Sorciere une legion d'Ombres,

(1) Dieu du Sommeil & des Songes.

(2) Grande Magicienne fameuse dans la Fable par ses crimes.

(3) Autre Magicienne dont parla Horace.

Qui viennent des Royaumes ſombres
Comparoître au magique Autel.
Ce n'eſt pas tout. Il faut que du Ciel arrachée
La Lune deſcende en ce bois.
De ſon char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens (1) les tambours & les voix
La rappellent en vain : La Lune eſt empêchée.
A quoi ? vous allez voir. Dès que tout s'eſt rendu
Aux loix de la Magicienne,
Tirez-moy de ſouci, leur dit la Carienne ;
Où puis-je retrouver un Chien que j'ay perdu ?
Quoi, falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hecate, (2) pour ton chien ?
Eh que m'importe ſon allure,

(1) Quand la Lune étoit éclipſée, les Cariens la croyoient tourmentée par quelque Magicien & tâchoient de la délivrer par leurs cris, & par le bruit des tambours.

(2) Hecate triple divinité, elle étoit Proſerpine aux Enfers, Diane ſur la Terre, & la Lune dans le Ciel.

Dit la vieille, pourvû que je n'y perde rien.

Que de gens ne feroient, avec même puiſſance,
ce,
Ni plus juſtes ni plus ſenſez !
Pour un rien ils mettroient tout le monde en ſouffrance :
Ils ſe contentent ; c'eſt aſſez.
Eſt-ce hiperbole ? non : & ma Fable s'appuye
D'un fait connu de l'Univers.
Parce qu'Alexandre s'ennuye,
Il va mettre le monde aux fers.



LES OISEAUX.

Fable XVII.

SUr un haut chêne, au pied d'une
montagne,
S'étoient dès le matin, assemblez mille oi-
seaux,
Qui voltigeant de rameaux en rameaux
De leurs brillants concerts égayoient la cam-
pagne.
Ainsi, sans soins, sans embarras,
Chantant leur joye ou leur tendre marti-
re,
Ils attendoient l'heure de leur repas,
Ou leur apetit, pour mieux dire.
Ils le sentoient venir, lorsque tout à propos
Un Sansonnet vint leur apprendre
Qu'à mille pas de l'arbre ils n'avoient qu'à se
rendre.
Le grain, leur disoit-il, s'y versoit à grands
flots.

Venez ... Ne ſoyez pas ſi ſots,
Leur dit une Alouette ; on ſonge à vous ſurprendre.
Grain, vous dit-on, d'accord ; mais auſſi vrais paneaux
Que l'Oiſeleur vient de vous tendre :
Et que je ſois le dernier des oiſeaux
Si ... La pauvre Alouette eſt une autre Caſſandre, (1)
Qu'on ne croit point, qu'on ne veut point entendre ;
Et nos Troyens aiſſez, entraînez par la faim
Suivent le Sanſonnet au grain.
Vous le voyez, dit-il. Le premier il y vole.
On l'a ſuivi ſur ſa parole ?
Sur ſon exemple on ſe met à manger :
Mais le paneau ſe ferme ; & voilà dans la geole
Nos pauvres indiſcrets. Quelques-uns d'enrager ;

(1) Fille de Priam qui ayant reçu d'Apollon le don de Prophétie prédiſoit ſouvent les malheurs de Troye, ſans que les Troyens la vouluſſent croire.

Les autres encor de gruger.
En enrageant ; cela console.
Je vous ay prédit le danger ;
Vous trompois-je ? dit l'Alouette,
Qui seule avoit la clef des champs.
Non, répondit quelqu'une de dedans ;
C'est qu'on croit trop ce qu'on souhaite ;
Et l'on connoît son tort quand il n'en est plus tems.

LES DIEUX D'EGYPTE.

Fable XVIII.

DAns l'Egypte jadis toute Bête étoit Dieu ;
Tant l'Homme au contraire étoit bête !
Tel Animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là son Temple & sa Fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du Chat

D'un Rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice.
Le lendemain, c'est le tour du Dieu Rat:
Il faut, pour le rendre propice,
Qu'à ses Autels un Chat périsse.
Maître Matou marchoit de festons couronné,
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat jusqu'aux Cieux on portoit la loüange.
Strophe, (1) Antistrophe, (1) Epode, (1) harmonieux ramas:
Petits faits & grands mots; Pindarique (2) mélange.
Chacun prioit le Dieu de ménager sa grange.
Ne nous punissez point des insultes des Chats,
Disoit-on: que le sang de celui-cy vous vange.
Lui Dieu! disoit le Chat. Eh! Vous n'y pensez pas:

(1) Termes qui signifient differentes parties des Odes grecques.

(2) Pindare est le premier Poëte grec, qui nous a laissé un grand nombre d'Odes.

Qui ſuis-je donc moi qui le mange ?
Hier c'étoit pour moi que fumoit l'encenſoir ;
Aujourd'hui mon trépas vous paroît legitime.
Pourquoi paſſer ainſi du blanc au noir ?
J'étois Dieu ; me voilà victime.
Reproche embarraſſant qu'on ne réſolut point.
D'un coup de hache on abregea ce point.

Nous ſommes tous d'Egypte, & leur mode eſt la nôtre.
Quels ſont nos Dieux ? Nos paſſions,
Que ſuivant les occaſions
Nous immolons tour à tour l'une à l'autre.



L'AVARE ET MINOS.

Fable XIX.

De tous les vices des humains
Le plus mocqué, c'est l'Avarice.
C'est aussi le plus fou. Bernez-le, c'est justice.
Quant à moi, j'y donne les mains.
Qu'Apollon me mette à sa place ;
J'arme tous les Auteurs contre un vice si sot.
Nul rang, nul honneur au Parnasse
A quiconque sur lui n'eut pas lâché son mot.
Mais quoi ? Me diroient-ils ; la matiere est usée :
De quels siécles, de quels climats
N'a-t-il pas été la risée ?
Qu'en dirons-nous ? plûtôt, que n'en direz-vous pas ?
Peignez l'Avare en sa folle disette,
De Belsebut infame Anachorette,
Qui fait vœu sur son or de renoncer à tout :

Qui se traite lui-même à sa table maudite,
Comme un effronté Parasite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ra-
goût.
Quand le vice est opiniâtre
La Satire doit l'être aussi.
Allez le baffouër de théâtre en théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réüssi.
Mais ne l'attaquez pas avec des bras d'Her-
cule ; (1)
Vos efforts seroient superflus.
Servez-vous des traits de Momus ; (2)
Il est défait s'il voit son ridicule.
Eh ! ne le voit-il pas ? Ne l'a-t-on pas bien
peint ?
L'Avare ignore-t-il, si quelque sens l'éclaire,
Qu'en se privant de tout de peur de la misere,
Il se fait tout le mal qu'il craint ?
On s'en mocque ; il est insensible ;
Ce qui le fâche d'un brocard,

(1) Fils de Jupiter qui a dompté bien des monstres & dont les travaux sont célèbres.

(2) Dieu de la raillerie.

C'est qu'il n'en peut grossir sa chevance d'un
liard.
Oh ! je me rends ; la cure est impossible.
Le Vice sans-pudeur est trop incorrigible.

AUprès d'un immense trésor
Certain avare expira de misere ;
Et dans sa demeure derniere,
N'emporta qu'un denier (1) qu'on lui plaignit
encor.
Car telle est la gent heritiere ;
Vous lui laissez des monceaux d'or ;
Elle plaint au défunt le bucher ou la biere.
Nôtre Ombre arrive au Stix (2) dans le temps
que Caron (3)
Recevoit son droit de passage,
Et repoussoit de l'aviron

(1) Les Anciens mettoient un denier dans la bouche des Morts pour payer leur passage aux Enfers.

(2) Fleuve des Enfers.

(3) Nautonnier des Enfers.

Quiconque n'avoit pas pour payer son voya-
 ge.
Mais l'Avare amoureux de son pauvre denier
Ne peut s'en défaisir. Il fraude le péage ;
 A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Stix il se jette à la nage ;
 Fend le fleuve. On a beau crier ;
L'Ombre, à force de bras, atteint l'autre riva-
 ge.
Cerbere (1) à son aspect, aboya triplement.
 Bien-tôt à l'affreux heurlement
Des noires Sœurs (2) vient la cruelle bande,
 Qui se saisit dans le moment
 De cette Ombre de contrebande.
On la mene à Minos ; (3) le cas étoit nou-
 veau :
On veut par un exemple asseurer le bureau.
Vous eussiez vû Minos rouler dans sa cervelle
 Le crime & la punition.
 L'Ombre avare merite-t-elle

(1) Chien à trois têtes qui gardoit les Enfers.
(2) Les trois Furies.
(3) Fils de Jupiter qui après sa mort fut le Juge des Ombres,

Le tourment de Tantale, (1) ou celui d'Ixion? (2)
L'envoira-t-il relayer Promethée, (3)
Ou bien aider Sisiphe (4) à rouler son fardeau?
Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau,
Où des Brus (5) d'Egyptus la troupe déteftée
Perd toûjours sa peine & son eau?
Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
Les tourmens d'icy ne sont rien.
Qu'il s'en retourne au monde; ouvrons-lui le passage.
Je le condamne à voir l'usage
Que l'on va faire de son bien.

(1) Il étoit au milieu d'un fleuve, & devoré d'une soif ardente, sans pouvoir toucher aux eaux qui l'environnoient.

(2) Il étoit condamné à être éternellement tourné sur une roue environné de Serpens.

(3) Il étoit déchiré par un Vautour.

(4) Il rouloit un rocher au haut d'une montagne qu'il n'y pouvoit arrêter; il falloit toûjours recommencer son travail.

(5) Les Danaïdes qui pour avoir tué leurs maris la premiere nuit de leurs noces, étoient condamnées à remplir un tonneau percé.

LIVRE SECOND.

LES DEUX ORACLES.

FABLE PREMIERE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC.

PRINCE, que je ne tiens pas compte
De ſurnommer vaillant, car vaillant & Condé
C'eſt même choſe, & j'aurois honte
D'un Pléonaſme (1) decidé :
C'eſt la noble Candeur, la Droiture héroïque
Qu'aujourd'hui je célébre en Toy ;
Que la France aime à voir Condé le véridique

(1) Repetition vicieuſe du même ſens.

Chargé de lui former un Roi!
LOUIS ſçaura de Toy que ſon Palais doit être
Le Temple de la Vérité;
Et que ſi le Menſonge a le front d'y paroître,
L'Inſolent doit être traité
En criminel de Leze-Majeſté.
De ta bouche ſincere il va ſouvent entendre
Qu'il n'eſt Roy que pour nôtre bien;
Et le Ciel dans ton cœur a pris ſoin de répandre
Tout ce qui doit regler le ſien.
Veille donc ſur cette Ame à tes ſoins confiée;
Que ſes vertus croiſſent avec ſes jours;
Et qu'à jamais répudiée,
La Flatterie en d'autres Cours
Aille chercher azile: elle en aura toûjours.
Les Rois la ſouffrent trop; c'eſt-là leur grande faute;
Elle corrompt enfin les Princes les meilleurs;
Mais fais du moins, la releguant ailleurs,
Que le Roi ne ſoit pas ſon hôte.

AU Temple de Delphes un jour
Un Roy Grec suivi de sa Cour,
S'en alla consulter l'Oracle.
Il vouloit des amis dont il ne pût douter ;
Mais sa grandeur est un obstacle
A ce jugement sûr qu'il en vouloit porter :
Car comment distinguer l'ami de sa personne
D'avec l'ami de sa Couronne,
Le zêle d'avec l'interêt,
L'attachement réel de ce qui le paroît ?
C'étoit l'embarras du Monarque.
Il entre seul au Temple, interroge Apollon,
Et lui demande à quelle marque
Il connoîtra l'ami digne d'un si beau nom.
Tu veux, lui dit Phœbus, un ami véritable ?
Celui qui t'osera dire la vérité,
La vérité desagréable,
Sera ton homme : adieu ; voilà ta seureté.
Le Prince sort sans rien faire connoître.
Toute sa Cour ensuite eut son oracle à part :
Ils demandoient tous par quel art
Ils pourroient faire un ami de leur Maître.

En le flattant toûjours, leur dit l'Oracle à tous:
Fausse loüange plaît, & l'orgueil la seconde :
N'allez pas dire vrai; ce seroit fait de vous.
Ce Dieu connoissoit bien son monde.

Comment ce double Oracle ira-t-il à sa fin ?
Chacun étant ainsi muni de sa recette,
Ils s'assemblent tous au festin,
Où les a conviez le Prince qui projette
D'éprouver sur eux son destin.
Mes amis, leur dit-il, au moment que la joye
Commençoit à regner entre nos commensaux,
Que la liberté se déploye :
De l'amitié ; rien plus ; nous sommes tous égaux.
Pour commencer, dites-moi mes défauts.
Si vous en avez, c'est de croire
Que l'on puisse vous en trouver ;
Dit la troupe en chorus. Et là-dessus de boire.
Un seul ne disoit mot. Qu'avez-vous à rêver,
Lui dit le Roi ? Je rêve à vôtre gloire ;
Chacun vous flatte ici ; je ne puis l'approuver ;
Vous avez cent vertus dont s'ornera l'Histoire ;

Je l'avouë avec joye, & j'en sens tout le prix ;
Mais je crains qu'un défaut nuise à vôtre mé-
moire ;
Que vos lauriers n'en soient flétris.
Vous aimez trop le vin ; & quelquefois l'yvresse
De vôtre front fait fuir la Majesté.
Insolent ! dit le Roi ; tien, de ta hardiesse
Voilà le prix ; le coup étoit porté.
Enfin mon amitié m'a valu vôtre haine,
Dit le mourant ; l'Oracle consulté
M'a prédit une mort certaine,
Si j'osois à mon Roi dire la vérité.
Par l'excès du zêle emporté,
Je n'ay pû vous la taire, & j'en reçois la peine.
Qu'entens-je ? dit le Roi ; pardon, Dieux ir-
ritez ;
Rendez-moi mon ami ; je reconnois son zêle.
M'allez-vous donc livrer à la troupe cruelle
Des flatteurs qui me sont restez ?
Jusques au bout l'ami fidele
Lui dit : Je meurs content si vous en profitez.

LA PIE.

Fable II.

UN Traitant avoit un Commis ;
Le Commis un Valet ; le Valet une
Pie.
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre, l'Animal étoit la moins harpie.
Le Financier en chef voloit le Souverain ;
Le Commis en second voloit l'homme d'affaire ;
Le Valet grapilloit ; il eût voulu mieux faire ;
Et des gains du Valet Margot faisoit sa main.
C'est ainsi que toute la vie,
N'est qu'un Cercle de volerie.
Le Valet donc à son petit magot
Trouvoit toûjours quelque mécompte.
Qu'est ce dit-il. Quel est le coquin qui m'affronte ?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hazard il vous l'épie,

Et la prend bien-tôt sur le fait.
Il voit nôtre galante Pie
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son bec sa piéce de monnoye,
Et puis dans le grénier courant cacher sa proye.
C'étoit là que Margot avoit son coffre fort;
Amassant sans joüir; bien d'autres ont ce tort.
Oh, ça, dit le Valet, en surprenant sa belle,
Je te tiens donc, & mon argent aussi.
Voyez la gentille femelle:
J'en suis d'avis; on volera pour elle;
Elle en auroit le gain; j'en aurois le souci.
Il prononce à ces mots la Sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux;
Grace, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;
Au fonds je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.
Ou par justice, ou par clemence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous.
Ce caquet étoit raisonnable;
Mais le Valet inéxorable
Lui coupe la parole & lui tord le gosier.
Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Fable III.

QUe j'aime une image naïve
Qui soit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le Sage instructive
Renferme un précepte important!
Les grandes véritez charment sous cette écorce;
On ne les attend point, & d'abord on les voit;
Cette surprise y donne de la force.
Un exemple, dit-on; eh bien, exemple; soit.
Philosophiquement, si je vais dire à l'homme,
Contente toi de médiocrité;
Il ne t'en coûtera le repos ni le somme;
Tu l'auras sans difficulté.
Mais par mille projets je te vois agité;
Tes desirs n'ont point de limites;
Toutes fortunes sont à ton gré trop petites;
Tu veux tout; tout échape à ton avidité.
Belles leçons! mais l'homme y bâille.

Que faire pour le réveiller ?
Or voici comme j'y travaille ;
Je lui conte une Fable ; il cesse de bâiller.

UN Jeune Enfant, je le tiens d'Epictete, (1)
Moitié gourmand & moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir ;
Puis veut la retirer ; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sçait que pleurer ; en plainte il se consomme ;
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, (& je le dis à l'homme,)
N'en prends que la moitié, mon enfant ; tu l'auras.

(1) Philosophe Stoïcien qui a vêcu sous Neron, & qui a laissé de grandes Leçons de Morale.

LE LINX ET LA TAUPE.

Fable IV.

JAdis dans le siecle des Fables,
Et du tems qu'il étoit des Sirenes, (1) des Sphinx, (2)
Centaures (3) & choses semblables,
Vivoit aussi Messire Linx, (4)
L'Argus (5) des animaux, dont la perçante vûë
Ne trouva jamais rien d'obscur :
Tandis que l'œil du jour perce à peine la nuë,
Le sien perce au travers d'un mur.
Un de ces animaux, tapi sous un branchage,

(1) Nimphes de la Mer, moitié femmes & moitié Poissons, renommées pour leur chant.

(2) Monstre qui étoit Aigle, Femme & Lion, & celèbre par les Enigmes qu'il proposoit.

(3) Moitié hommes & moitié chevaux.

(4) Animal dont on dit que la vûë est assez perçante pour voir au travers d'un mur.

(5) Argus commis par Junon pour épier les amours de Jupiter, & qu'on supposoit avoir cent yeux.

(Car ils étoient chaſſeurs de leur métier)
Se tenoit à l'affuſt, attendoit le gibier,
Préparant ſes dents à l'ouvrage.
Nôtre Argus apperçoit une Taupe en ſon trou.
Ah! lui dit-il; que je te plains ma mie!
Pauvre animal, que fais-tu de la vie?
Tu n'as point d'yeux; Jupiter étoit fou,
Quand il te fit de cette ſorte.
Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclairer?
Tu fais fort bien de t'enterrer;
Je te tiens plus d'à moitié morte;
Et ce ſeroit faveur que de te dévorer.
Pardonnez-moi, lui dit la Dame;
Je ſens fort bien que je vis tout-à-fait.
Je n'ai point d'yeux; eſt-ce un ſujet
D'accuſer Jupiter? Croyez-m'en, ſur mon ame,
Il a bien fait ce qu'il a fait.
A-t-il beſoin qu'on le conſeille?
Il m'a donné de ſa grace une oreille
Qui vaut des yeux, & qui me ſert autant.

Tenez, par exemple, elle entend
Derriere vous un bruit qui vous ménace.
Je crains pour vous quelque disgrace.
Fuïez. Dame Taupe entendoit
La corde d'un arc qu'on bandoit.
La fleche part, & l'atteinte mortelle
Envoya nôtre Argus dans la nuit éternelle.

Mépriseurs indiscrets, vous n'y connoissez rien;
Les Dons sont partagez, & chacun a le sien.



LES DEUX SONGES.

Fable V.

VAriété, je t'ai voué mon cœur.
Qui te perd un moment de vûë,
Tombe aussi-tôt dans la langueur.
Rien ne charme à la continuë;
Seule, tu plais toûjours. J'ay pitié du Lecteur.
Quand tu n'as pas versé tes graces sur l'Auteur.
Préside à mes recits; préside à mes images;
Pein toi-même mes païsages;
Changeons d'objets; changeons de lieux;
Promene-moi dans mes ouvrages,
De la Terre aux Enfers, & des Enfers aux Cieux.
A peine la Nature est-elle assez feconde;
Tout est dit, tout devient commun.
Les Conquerans voudroient un nouveau Monde;
C'est aux Rimeurs qu'il en faut un.

Toûjours des animaux, des bois & des campagnes!
Sans cesse le même horizon!
Comment y résister? l'on se croit en prison.
De la varieté les graces sont compagnes,
J'en veux dans mon ouvrage égaïer la raison.
Là j'amenerai sur la Scène
Cadet Ciron qui se croit important;
Tout auprès Jupiter de son Trône éclatant
Gratifiera la race humaine;
De-là, je vais aux sombres bords
Faire juger Minos, faire parler les morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Afrique,
Quelquefois Iroquois, & d'autres fois Persan,
Gay, sérieux, galant ou politique,
Je serai tout, mais toûjours véridique.
Ça, ma Muse, prend le turban,
Et tire icy le vrai des songes d'un Sultan. (1)

(1) L'Empereur des Turcs.

DEux Songes, grands menteurs, l'un noir, melancolique;
L'autre blanc & vermeil comme albâtre & corail,
Sortoient un matin du Serail. (1)
D'un Esclave le blanc s'étoit fait domestique,
Et le Noir avoit pris le grand Seigneur à bail,
Même à bail emphitéotique.
Ils retournoient ensemble au ténébreux manoir.
Ça, dit le Songe blanc au noir;
As-tu bien tourmenté ton homme?
Je t'en réponds, dit l'autre; & vingt fois en sursaut
Je l'ai retiré de son somme;
Je l'ai de mal en pis promené comme il faut.
Par l'infidele Janissaire, (2)
D'abord de la prison j'ai fait tirer son Frere;
On l'arrachoit du trône, & prêt d'être étranglé
Il s'éveille en criant, tout en eau, tout troublé:
Je l'attendois à la reprise:

(1) Palais du grand Turc.

(2) Soldat de la garde du Sultan, ils sont en grand nombre, & redoutables quand ils se révoltent.

Il se rendort, & sur le champ
Je me transforme en nouveau Tamerlan. (1)
J'attaque sa Hautesse & la ville est surprise ;
A mon pouvoir tout se soûmet.
De ses Enfans je fais ample carnage ;
Et lui-même je vous l'encage,
Ainsi qu'un autre Bajazet.
Nouveau sursaut ; & dès qu'il se remet
Sur l'oreiller, nouvelle image
Plus triste encor : enfin, je m'en donne à souhait.
Voilà toutes les nuits le soin qui me regarde.
C'est ma tâche en un mot. Je corromps ses Visirs ; (2)
Le Mufti (3) le proscrit ; je révolte sa Garde ;
Une Sultane le poignarde ;
Ce sont là mes menus plaisirs.
Je lui rends la nuit si funeste
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de reste.

(1) Empereur des Tartares qui vainquit le Sultan Bajazet, & le fit enfermer dans une cage de fer, où il s'écrasa la tête contre les barreaux.

(2) Les premiers Ministres du Sultan.

(3) Chef de la Loy Mahometane.

Oh! pour moi, dit le Songe blanc,
Je sers mieux mon homme, & ma tâche
Est de le rendre heureux, de rafraîchir son sang.
A peine le sommeil sur son grabat l'attache,
Que d'abord je le fais Sultan.
Il prend sa place au trône, assemble le Divan, (1)
Fait des Loix, déclare la guerre,
De succès en succès soûmet toute la Terre,
N'en fait pour lui qu'un Peuple, & tout Mahometan.
Puis pour se délasser, de Sultane en Sultane
Va promener ses vœux, examine, & le soir,
Tous attraits bien pésez, il jette le (2) mouchoir.
Je n'offre à ses regards que Tableaux de l'Albane. (3)
Chaque nuit ma faveur le met

(1) Conseil d'Etat du Sultan.

(2) Maniere dont le grand Seigneur choisit entre ses Sultanes celles qu'il veut honorer de son lit.

(3) Fameux Peintre né à Bologne distingué par ses compositions gracieuses.

Au Paradis (1) de Mahomet.

Problême embarrassant, question épineuse :
Lequel choisir des deux états ?
Une vie est souvent heureuse ou malheureuse
Par les endroits qu'on n'en voit pas.
Ambitieux toûjours en quête
De puissance & d'honneurs, gare le Songe-noir.
Nous n'envions les Grands que faute de sçavoir
Ce qui leur passe par la tête.

(1) Mahomet ne promet dans l'autre vie que des plaisirs sensuels.



LES SINGES MATELOTS.

Fable VI.

UN navire chargé d'une peuplade Singe,
Colonie amassée aux forêts de Narsinge, (1)
Venoit d'arriver dans un Port.
Le débit étoit sûr de cette marchandise;
Le Roy du Pays l'aimoit fort.
Que ce fût bon goût ou sotise,
Avec lui tout son Peuple avoit raison ou tort.
Le monde se conforme à l'exemple du Maître;
Et sur tout de la Cour c'est-là le rudiment.
Le Prince est enrumé; le Courtisan veut l'être;
La mode en court dans le moment.
Nos Marchands de Magots, pour annoncer leur foire,
Dans la Ville étoient descendus;
L'équipage étoit allé boire;

(1) Royaume de l'Inde. Le vrai mot est Narsingue, mais quelques-uns ont dit Narsinge.

Les Singes restoient & rien plus.
Leur Doyen se leva, capable personnage :
Camarades, dit-il, je médite un bon tour.
Dérobons-nous à l'esclavage,
L'occasion nous rit, hâtons nôtre retour.
Vous avez vû quelle manœuvre
Gouverne les vents & les flots ;
Pour nôtre apprentissage essayons ce chefd'œuvre ;
Je ferai le Pilote, & vous les Matelots.
Vivent les bons conseils, s'écria l'assemblée ;
Partons ; liberté, liberté !
On démare aussi-tôt ; la voile est étalée :
Et voilà par les vents le navire emporté.
Tout alloit bien d'abord ; plus d'un Zephir les pousse ;
Vous eussiez vû maint petit Mousse
Courant de vergue en vergue, & grimpant sur les mats ?
Tandis qu'au gouvernail le vieux Singe se place,
D'un Pilote inquiet affectant la grimace :

On l'eût pris pour Tiphis (1) à son grave embarras.
Messieurs, leur disoit-il, l'orage nous menace ;
Je vois un nuage là-bas ;
Déja des mers se ride & se noircit la face ;
Nous aurons du gros tems ; mais ne le craignez pas.
Il disoit vrai quant à l'Orage ;
Quant à son Art, c'étoit un autre cas.
Les vents dans le moment déployerent leur rage ;
De foudres redoublez un horrible fracas
Allarme le pauvre équipage,
Qui se voit à toute heure à deux doigts du trépas.
Ils font à tout hazard ce qu'ils avoient vû faire ;
Mais ils le font en imprudens.
Il faut caler la voile ; ils font tout le contraire.
Voulant fuir les rochers, ils vont donner dedans.
Comme ils ont vû dans pareille avanture,

(1) Pilote du Navire Argo, qui conduisit les Argonautes dans la Colchide pour la Conquête de la Toison d'or.

Des Matelots jurans, d'autres faisant des vœux ;
Les Singes font de même entr'eux ;
Celui-là prie, & l'autre jure.
Priant, jurant, chacun travaille à qui mieux mieux,
Ou bien à qui plus mal ; c'est pure étourderie.
Eh ! que leur sert leur aveugle industrie ?
Le vaisseau heurte un roc & se brise à leurs yeux ;
Et la Mer abîma toute la Singerie.

Imitateurs, je prends mes Singes à témoin ;
Vous échoüerez ; vôtre Art ne vous mene pas loin.



LA ROSE ET LE PAPILLON.

Fable VII.

QU'est devenu cet âge où la Nature
Rioit sans cesse au genre humain ;
Cet âge d'or, dont la peinture
Nous flatte encor d'un songe doux quoique vain.
Mais ce n'est pas que j'en rappelle
Les jours serains & les tranquilles nuits.
Que la Nature fût plus belle,
Que Flore eût plus de fleurs, Pomone plus de fruits,
Ce n'est pas-là ce qui fait mes ennuis.
J'en regrette d'autres délices ;
La foy naïve & la simple candeur,
Les vertus hôtesses du cœur,
L'ignorance même des vices.
Oui, ce fut-là son plus rare trésor,

Les discours n'étoient point des embûches dressées;
Les paroles & les pensées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi ! Ces gens étoient-ils des hommes,
Demanderoit-on volontiers ?
Tant on les trouve singuliers
Et tout autres que nous ne sommes !
Oui, c'en étoit. Ces bonnes gens
Furent vos peres & vos meres.
Qui croiroit, Messieurs leurs enfans,
Que vous vinssiez d'Ayeux sinceres ?
De mensonge aujourd'hui vous donnez des leçons;
Tout se viole & tout se falsifie
Promesses & sermens passent pour des chansons:
Sot qui les tient : fou qui s'y fie.
A nous voir en si mauvais train,
Ce n'est plus l'âge d'or qu'à présent je regrette.
C'en seroit-trop. Je ne souhaite

Que de revoir l'âge d'airain. (1)
Environ ce temps-là fleuriſſoit ma Coquette.

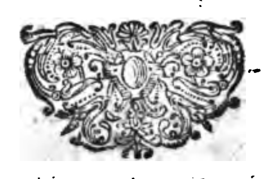
I L étoit une Roſe en un jardin fleuri,
Se picquant de regner entre les fleurs nouvelles.
Papillon aux brillantes aiſles,
Digne d'être ſon favori,
Au lever du Soleil lui compte ſon martyre ;
Roſe rougit & puis ſoupire.
Ils n'ont pas comme nous le temps des longs délais ;
Marché fut fait de part & d'autre.
Je ſuis à vous, dit-il : moi, je ſuis toute vôtre ;
Ils ſe jurent tous deux d'être unis à jamais.
Le Papillon content la quitte pour affaire :
Ne revient que ſur le midi.
Quoi ! ce feu ſoit diſant ſi vif & ſi ſincere,
Lui dit la Roſe, eſt déja réfroidi ?

(1) Les Poëtes ont compté quatre Ages du Monde l'age d'or, l'age d'argent, l'age d'airain, l'age de fer

Un siécle s'est passé, (c'étoit trois ou quatre heures).
Sans aucun soin que vous m'ayez rendu.
Je vous ai vû dans ces démeures,
Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'est dû.
Ingrat, je vous ay vû baiser la Violette,
Entre les fleurs simple grisette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux ;
Toute noire qu'elle est, elle a charmé vos yeux.
Vous avez caressé la Tulipe insipide,
La Jonquille aux pâles couleurs,
La Tubéreuse aux malignes odeurs.
Est-ce assez me trahir ? Es-tu content, perfide ?
Le petit-maître Papillon
Repliqua sur le même ton.
Il vous sied bien, coquette que vous êtes,
De condamner mes petits tours ;
Je ne fais que ce que vous faites ;
Car j'observois aussi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voiois sourire

Au souffle caressant de l'amoureux Zephire !
Je vous passerois celui-là :
Mais non contente de cela,
Je vous voyois recevoir à merveille
Les soins empressez de l'Abeille ;
Et puis après l'Abeille arrive le Frelon ;
Vous voulez plaire à tous jusques au Moucheron.
Vous ne refusez nul hommage ;
Ils sont tous bien venus, & chacun à son tour.

C'est providence de l'amour
Que Coquette trouve un Volage.



L'ORME ET LE NOYER.

Fable VIII.

SUr le penchant d'une montagne,
Haut & puissant Seigneur de la campagne
L'Orme habitoit près du Noyer.
Bons voisins, ils jasoient pour se désennuyer.
L'Orme disoit à son compere;
En vérité j'ay lieu de me plaindre du sort.
Je suis haut, verdoyant & fort;
Stérile avec cela; point de fruit; j'ay beau faire;
Je n'en sçaurois porter; la Nature eut grand tort.
Je fais ombre, & c'est tout. Cela me mortifie.
Voisin Noyer le consoloit:
Il te fâche de voir comme je fructifie;
J'ay de trop ce qu'il te falloit.
Mais que veux-tu? le Ciel répand ses graces

Comme il lui plaît; non pas comme nous l'entendons.

Plus élevé que moy; de vingt pieds tu me passes;

Il m'a fait à moi d'autres dons.

J'ay le meilleur lot, à tout prendre;

Le fruit nous sied fort bien; arbre qui n'en peut rendre,

N'est, à mon sens, un arbre qu'à demi;

Mais console toy, mon ami,

Il ne t'en viendra pas, à force de murmure;

Il faut vouloir; ce que veut la Nature.

Le Noyer babillard continuoit toûjours,

Quand un essain d'Enfans interrompt son discours.

A coups de bâtons & de pierre

Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.

Le pauvre arbre n'a point de noix

Qui ne lui coûte au moins une blessure;

Il reçoit cent coups à la fois;

Adieu ses fruits & sa verdure.

La moisson faite, on veut encor glaner:

Sans respect du Noyer, sur lui la troupe monte;

On le rompt, on l'ébranche; il crie, on n'en
tient compte,
Tant qu'il n'ait plus rien à donner.
Enfin, chargez de noix, c'est sous l'Orme tranquile
Que les enfans vont les manger;
Et l'Orme dit en les voyant gruger;
C'est souvent un malheur que d'être trop utile.

SSSSSSSSSSSS†SSSSSSSSSSSS

LE CAMELEON.

Fable IX.

DEux de ces gens coureurs du Monde,
Qui n'ont point assez d'yeux & qui voudroient
tout voir;
Qui pour dire, j'ay vû, je le dois bien sçavoir,
Feroient vingt fois toute la terre ronde:
Deux Voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie

Raiſonnoient du Caméléon. (1)
L'animal ſingulier! diſoit l'un; de ma vie
Je n'ay vû ſon pareil; ſa tête de poiſſon,
Son petit corps lezard, avec ſa longue queuë,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toiſe par mois,
Par deſſus tout, ſa couleur bleuë...
Alte-là, dit l'autre; il eſt verd;
De mes deux yeux je l'ay vû tout à l'aiſe
Il étoit au Soleil, & le goſier ouvert,
Il prenoit ſon répas d'air pur... Ne vous déplaiſe,
Réprit l'autre, il eſt bleu; je l'ay vû mieux que vous;
Quoique ce fût à l'ombre: il eſt verd; bleu, vous dis-je:
Dementi; puis injure; alloient venir les coups,
Lorſqu'il arrive un tiers. Eh! Meſſieurs, quel vertige!
Holà donc; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux; mais jugez la querelle

(1) Ce qu'on dit ici du Caméléon eſt rapporté par les Voyageurs.

Sur le Caméléon ; sa couleur, quelle est-elle ?
Monsieur veut qu'il soit verd ; moy je dis qu'il est bleu.
Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre ; il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'examinay bien ; je l'ay pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, disent nos mutins, non je puis vous répondre
Qu'il est verd ; qu'il est bleu ; j'y donnerois mon sang.
Noir, insiste le juge ; alors pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal sort blanc.
Voilà trois étonnez, les plaideurs & l'arbitre ;
Ne l'étoient-ils pas à bon titre ?
Allez enfans, allez, dit le Caméléon ;
Vous avez tous tort & raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres ;
Dites vos jugemens ; mais ne soyez pas fous
Jusqu'à vouloir y soûmettre les autres.
Tout est Caméléon pour vous.

APOLLON, MERCURE, ET LE BERGER.

Fable X.

L'Homme eſt ingrat ; c'eſt ſon grand vice.
Comme une grace il ſollicite un bien ;
L'a-t-il reçû ? Ce n'eſt plus que juſtice ;
On a bien fait ; il n'en doit rien.
Place-t'on un nouveau Miniſtre ?
Il faut pour ſes flateurs agrandir ſon Palais.
Des graces, des tréſors n'a-t-il plus le regiſtre ?
Une ſolitude ſiniſtre
Fait deſerter juſques à ſes Valets.
La foule ſe preſſe où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus perſonne.
Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoiſſans.

On a tort ! Les plaiſirs que l'on daigne nous faire
Doivent être payez du cœur ;
Et c'eſt voler ſon bien-faicteur
Que lui retenir ce ſalaire
Mais nous, ſans interêt obligeons les humains.
Que l'honneur de ſervir ſoit le prix du ſervice.
La vertu ſur ce point fait un tour d'avarice ;
Elle ſe paye par ſes mains.

L'Obligeant Apollon & le malin Mercure
Un jour firent une gageure:
On m'adore pour ma bonté,
Diſoit l'un : moi pour ma malice,
Diſoit l'autre ; & je ſuis le plus accredité.
Faiſons un peu l'eſſay de nôtre autorité !
Qui de nous obtiendra le premier ſacrifice,
Aura le pas ſur l'autre. On conclut le traité.
Apollon voit alors un Berger dans la plaine,
Qui du ſon de ſa flûte éveilloit les Echos.
Il lui fait ſous ſes pas rencontrer une aubaine ;
C'eſt une pierre où ſont écrits ces mots.

Ici git un trésor qu'Apollon te décele.
Est-il possible? ô Cieux! s'écria le Berger.
Il renverse la pierre & la trouve fidele.
Riche trésor. L'envisager,
Le tirer, le compter ce ne fut qu'une affaire.
Il songe en le comptant à ce qu'il en peut faire.
Il achetera tout; Terres, Forêts Châteaux;
Rien de trop cher avec si grosse somme.
Adieu donc mes pauvres troupeaux;
Le bon Guillot n'est plus vôtre homme.
Tandis qu'ainsi le Pastre, yvre de son trésor,
Laisse égarer ses yeux & sa pensée;
Le Dieu malin enleve l'or.
Il ne faut à ce Dieu qu'un instant, moins encor;
Toute la somme est éclipsée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Justes Dieux!
Etoit-ce un songe? Non. Je veille; j'ai des yeux;
Voilà le trou; voilà la pierre renversée.
Il y voit en effet ces autres mots écrits:
Apollon te le donne, & Mercure l'a pris.

Ciel ! Mercure l'a pris ! O disgrace mortelle !
Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moy ; Mercure calmez-vous,
Je vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit ; il le fait ; & les larmes aux yeux,
Allume le bucher, y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des Cieux,
Et sans songer à signer sa requête,
S'écria, j'ay gagné. Qu'il nous connoissoit bien !

Interêt obtient tout ; reconnoissance rien.



LE FROMAGE.

Fable XI.

DEux Chats avoient pris un froma-
ge,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit
égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise & peu de conscien-
ce ;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audiance,
Dame Justice entr'eux vuide le démêlé.
Un Singe Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bon-
net,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage. (1)

(1) Senat d'Athenes.

Pardevant Dom Bertrand le Fromage est porté,
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité;
En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre,
Pésons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte; & vive l'équité.
Ça; celle-ci me paroît déja trop pésante.
Il en mange un morceau. L'autre pése à son tour;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une legere pente.
Bon! nous voilà contents, donnez, disent les Chats.
Si vous êtes contents; Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand; race ignorante!
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas?
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toûjours l'excédent;

Par équité toûjours donne ſon coup de dent ;
De ſcrupule en ſcrupule avançoit le Fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reſte ſans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand ; ſoyez hors de procès ;
Mais le reſte, Meſſieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres auſſi nous nous devons juſtice.
Allez en paix ; & rendez grace aux Dieux.
Le Bailli n'eût pas jugé mieux.



L'ECLIPSE.

Fable XII.

DE nos recits chassons l'emphase ;
Laissons le style ambitieux
A ces Chantres hardis qu'embrase
L'ardeur de célébrer les Héros & les Dieux.
Moi, Chantre d'Animaux & simple Fabu-
liste,
Je dois conter naïvement,
Suivre toûjours la Nature à la piste.
Nous le sçavons ; c'est nôtre rudiment :
Mais prenons-garde à la bassesse
Trop voisine du familier.
Souvent un Auteur sans adresse
Veut être simple ; il est grossier.
Point de tour trivial, aucune image basse ;
Apollon veut expressément
Que l'on soit rustique avec grace,
Et populaire élegamment.

Cela n'eſt pas aiſé. J'en conviens ; mais qu'y
faire ?
Dit le Lecteur. Ce n'eſt pas mon affaire :
Surmontez la difficulté.
Quand vôtre ouvrage ſçait me plaire,
Je ne calcule point ce qu'il vous a coûté :
Mais je vous loüe ; & ce ſalaire
Mérite bien d'être acheté.
Vous parlez de bon ſens, cher Lecteur, & j'adopte
Ce ſolide raiſonnement.
Veut-on plaire ou déplaire ? Il faut qu'un Auteur opte ;
Qu'il écrive ſans peine, ou bien mal-aiſément.
C'eſt par le travail que l'on cache
L'air même de travail qui déplairoit aux gens.
Du creux de la cervelle un trait naïf s'arrache ;
Il ſemble s'être offert ; on l'a cherché long-temps.
Mais revenons au ſtyle de la Fable.
Il eſt aiſé, ſans faſte & ſans ambition ;
Si ce n'eſt que l'occaſion

Demande un ton plus haut ; alors plus convenable.

Comme on sçait, toute regle a son exception.
La Fontaine est naïf ; Eh bien ce La Fontaine
Nomme le Vent qui déracine un chêne,
Le plus (1) terrible des enfans
Que jusques-là le Nord eût porté dans ses flancs.
Fort bien. Le fait en vaut la peine.
Ici, je suis en cas pareil.
J'éleve un peu ma voix ; mais pourroit-on s'en plaindre ?
Devois-je moins ? J'avois à peindre
Toute la gloire du Soleil.

❧

SUr son Char lumineux devancé par les Heures,
Et des traits enflammez perçant le sein des airs,
Le Soleil du plus haut des célestes demeures
Donnoit le plus beau jour qu'eut jamais l'Univers.

(1) Dans la Fable du Roseau & du Chêne.

La Terre en devenoit plus belle & plus fécon-
de;
Flore brilloit de toutes parts;
Et Cérès (1) à la tresse blonde
Déployoit ses trésors dans les plaines épars;
Mille Soleils nouveaux étinceloient dans l'On-
de:
Il sembloit enfin que le Monde
Vouloit par sa beauté mériter ses regards.
Ah! c'est trop, s'écria la Lune,
Tant de splendeur blesse mes yeux.
Le Soleil prétend-il regner seul dans les Cieux
D'une gloire qui m'importune.
Il faut anéantir l'éclat injurieux.
Je veux par un coup de ma tête,
Apprendre au Monde qui je suis:
C'est déja moi qui fais les belles nuits;
Faisons-nous un droit de conquête
De donner aussi les beaux jours.
Le Soleil est de trop; c'est assez de mon cours.
Ce qu'elle projettoit, la folle l'execute:
Elle se va placer entre nous & Phœbus;

(1) Déesse des Bleds.

Lui livre le combat. Mais quoi! de cette lutte
Quel fut le fruit? en brilla-t-elle plus?
Au contraire, cette avanture,
Qui sur tout l'Horison jetta l'obscurité,
Nous apprit que de sa nature
Dame Lune n'étoit qu'une Planette obscure,
Et de son Frere seul empruntoit sa clarté.

Hommes, voilà nôtre imprudence.
Nous prenons bien souvent, pour nous faire valoir,
Des moyens insensez qui ne font que mieux voir
Nôtre jalouse insuffisance.



MERCURE ET LES OMBRES.

Fable XIII.

Mercure (1) conduisoit quatre Ombres aux
Enfers.
Comptons-les : une jeune Fille,
Item un Pere de Famille,
Plus un Héros, enfin un grand Faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du Caducée, (2)
Ils s'entretenoient en chemin.
Helas, dit l'Ombre Fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut ! Je lis dans la pensée
De mon Amant ; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui se fait croire,

(1) C'étoit un des emplois de Mercure de conduire les Ombres aux Enfers.

(2) C'est ainsi que l'on appelloit la verge que Mercure reçut d'Apollon, en échange de la Lyre dont il lui fit présent.

Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour ! Chaque instant en serroit le
lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir & sa
gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sa memoire.
Pour moi, dit l'Ombre Pere, il me reste là-
haut
Des Enfans bien nez, une Femme
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur
ame.
Je suis sûr qu'à present on pleure comme il
faut.
Ils me regretteront long-temps sur ma pa-
role;
Les pauvres gens ! que le Ciel les con-
sole.
L'Ombre Héros disoit : Eh qu'êtes-vous vrai-
ment,
Près d'un mort comme moi par cent combats
celébre ?
Je m'assure qu'en ce moment

En

Les cris des Peuples sont mon Oraison Funèbre.
Mon nom ne mourra point ; du Gange (1) jusqu'à l'Ebre, (2)
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espere
De vivre autant que moi ? Moi, dit le fier Rimeur ;
Qu'est-ce qu'Achille (3) auprés d'Homere ? (4)
On me lira par tout ; on m'apprendra par cœur.
Dieu sçait comme à présent le monde me regrete.
Vous vous trompez, Héros, Pere, Amante, Poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la Belle aux doux yeux,
Ton Amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, Pere, tes Enfans chifrant à qui mieux, mieux,

(1) Fleuve de l'Inde.
(2) Riviere d'Espagne qui donna son nom à L'Iberie.
(3) Fils de Thétis & Pélée, & le plus vaillant des Grecs qui firent le Siege de Troye.
(4) Poëte Grec qui a écrit la guerre de Troye.

Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta Femme les chicane; & de toi, pas un mot:
Chacun ne ſonge qu'à ſon lot.
Quant à toi, Général d'Armée,
On a nommé ton ſucceſſeur.
C'eſt le Héros du jour; déja la Renommée
Le met bien au-deſſus de ſon prédéceſſeur.
Et vous, Monſieur l'Auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût ſe paſſer,
La mort, diſent-ils tous, a bien fait de vous prendre;
Vous commenciez fort à baiſſer.

Ces Ombres ſe trompoient; nous faiſons même faute.
Aux morts comme aux abſens nul ne prend interêt.
Nous laiſſons en mourant le monde comme il eſt.
Compter ſur des regrets, c'eſt compter ſans ſon hôte.



L'ECREVISSE QUI SE ROMPT LA JAMBE.

Fable XIV.

NOus autres inventeurs de Fables
Nous avons droit pour orner nos tableaux,
Et sur le vrai-semblable, & même sur le faux.
Nous pouvons, s'il nous plaît donner pour véritables
Les chimeres des temps passez.
Un fait est faux ; n'importe ; on l'a cru ; c'est assez.
(1) Phenix, Sirenes, Sphinx, sont de nôtre Domaine.
Ce Naturalisme menteur
Sied bien dans une Fable ; & le vrai qu'il amene
N'en perd rien aux yeux du Lecteur.

(1) Oiseau qu'on dit renaître de sa cendre.

Mais, quoi! Des véritez modernes
Ne pourrons-nous user aussi dans nos besoins?
Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins?
Les (1) Plines d'autrefois, ce sont les subalternes;
Ceux d'aujourd'hui, voilà les bons témoins.
Ils sçavent rejetter l'opinion commune
Qui n'a de fondement que la crédulité.
Ils veulent voir, revoir, trente fois plûtôt qu'une;
Sçavent douter d'un fait par tout autre attesté;
Tout est vû, touché, discuté,
Sur leur scrupuleux témoignage,
J'ose donc mettre en œuvre un des plus jolis faits.
L'Ecrevisse a, dit-on, des jambes de relais,
S'en rompt-elle une? Il s'en trouve au passage
Une autre que Nature y substituë exprès.

(1) Pline vivoit sous Vespasien. Le plus considérable de ses Ouvrages est son Histoire Naturelle.

Une jambe eſt enfin un magazin de jambes.
Vous riez ; vous prenez ceci
Pour l'Hiſtoire (1) des Sevarambes.
N'en riez point. C'eſt un fait éclairci.
Mais remarquez que ces jambes nouvelles
Pour renaître n'ont pas même facilité.
Il eſt certains endroits favorables pour elles.
Or l'écreviſſe ſent cette inégalité :
Et lorſque ſa jambe ſe caſſe
A l'endroit le moins propre à la production,
Elle (2) ſe la va rompre elle-même à la place
D'où renaîtra bien-tôt ſa conſolation.
Vous êtes avertis. Paſſons à l'action.

UNe Ecreviſſe allant chercher fortune,
Se rompit une jambe. Il eſt tant d'accidents !
Pour les bêtes & pour les gens
C'eſt une miſere commune ;
Nul ne s'en ſauve. Or avec bien du mal,

(1) Relation fauſſe.

(2) Obſervation de M. de Reaumur de l'Academie des Sciences.

A peine se traînoit l'invalide animal.
Alors du bord de la riviere,
La Grenoüille lui dit, raillant hors de saison :
Tu ne trotteras plus en avant, en arriere,
A droite, à gauche, ainsi que tu le trouvois bon.
Il faudra, mon enfant, rester à la maison.
Point du tout, reprit la boiteuse ;
Nous trotterons encor avec l'aide de Dieu.
J'ay des jambes de reste. Où, ma mie, en quel lieu
Les mets-tu ? lui dit la Railleuse.
Oui, j'en trouve quand il m'en faut ;
Et je sçaurai bien-tôt m'en faire une meilleure,
Dit l'Ecrevisse, qui sur l'heure
Se casse la jambe plus haut.
Que fais-tu là ? dit la Grenoüille.
Est-ce là ton remede ? Oui. Tu n'y penses pas ;
C'est se plonger dans l'eau, de peur qu'on ne se moüille.
Attends cinq ou six jours, dit l'autre, & tu verras.

En effet, de par la nature,
La jambe en peu de jours revint.

La Raiſon quelquefois fait ce que fit l'inſtinct.
Il eſt des maux de difficile cure:
Les remèdes en ſont d'autres maux apparens.
En diſcerner les temps, en appliquer l'uſage,
N'eſt pas le fait des Ignorans:
C'eſt le vrai chef-d'œuvre du Sage.



L'HUITRE.

Fable XV.

DEux Voyageurs firent naufrage ;
Et sur le débris du vaisseau
Ils abordent tous deux dans une Isle sauvage,
Où les suit un danger nouveau :
L'affreuse faim. Nos gens cherchent par tout à vivre ;
Mais ils ont beau courir, nuls fruits, nuls animaux ;
Sable altéré comme eux. Les voilà près de suivre
Leurs Compagnons engloutis dans les eaux.
Après deux ou trois jours, sur la rive ils découvrent
Grand nombre d'Huîtres prenant l'air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
Dit l'un, nous serions bien obligez à la mer,
Si c'étoit quelque proye. Il prend le coquillage,

Et l'ouvrant tout-à-fait, voit les mets odieux,
Effrayant le goût par les yeux.
Il vaut autant mourir, s'écria le moins sage,
Que de manger cela; disant pour sa raison,
Que faim n'est pire que poison.
Le cœur lui soûlevoit contre l'affreuse proye.
Il languit & mourut de faim.
L'autre à l'extrémité l'employe,
L'avale en grimaçant. Oh oh! dit-il soudain,
Ce mets est exquis; c'est dommage
Que les humains encor n'en sçachent pas l'usage.
Quel goût! Quelle fraîcheur! il avaloit toûjours.
Grande exclamation à chaque Huître avalée:
Vive, dit-il, cette eau salée.
Quel delice! A ce prix je passe ici mes jours.
C'est assez lui crioit Temperance importune.
Il est sourd à ses cris: encor une, encor une;
Et d'une en une il arriva
Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance.

Nous nous perdons par les excès.
Contre plaisir & répugnance
Raison perd toûjours son procès.

LE CORBEAU ET LE FAUCON.

Fable XVI.

UN Corbeau vigoureux dans la fleur de son âge,
Par monts, par vaux, alloit chercher son pain.
Un vieux Corbeau du voisinage,
Tout pelé, tout gouteux (le grand âge est mal sain)
Se tenoit dans son trou, prêt à mourir de faim.
Le jeune vit un jour un Faucon (1) charitable
Qui chez le Centenaire apportoit à manger.
Eh quoi! dit-il; moi, pauvre diable,
En travaillant beaucoup à peine ay-je à gruger;

(1) Ce fait du Faucon qui porte à manger au Corbeau, est rapporté par Pilpai.

Tandis que mon vieux frere asseûré de sa table
Fait grand-chere sans se bouger.
Oh, oh! puisque la Providence
Nous a donné des pourvoyeurs,
Je m'en remets à ces Messieurs.
Désormais des Faucons j'attens ma subsistance.
Le subtil raisonneur agit en conséquence.
Il se tient chez lui clos & coy;
Joüir de sa paresse en attendant de quoy
Flater aussi sa gourmandise.
L'apetit vient. Le Faucon ne vient pas.
Mon paresseux s'en scandalise;
Mais, content d'en gronder, il n'en fait pas un pas.
Après quelques jours de paresse,
Et se sentant faillir le cœur,
Il veut sortir; mais sa foiblesse
L'arrête, & l'insensé meurt enfin de langueur.

Le Ciel prétend qu'en son aide on espere:
Mais il faut distinguer les cas.

Faites toûjours ce que vous pouvez faire.
La Providence eſt la commune mere.
Fiez-vous-y : mais ne la tentez pas.

L'HOMME ET LA SIRENE.

Fable XVII.

QUelle eſpece eſt l'humaine engeance !
Pauvres Mortels où ſont donc vos beaux jours ?
Gens de deſir & d'eſperance,
Vous ſoûpirez long-temps après la jouïſſance ;
Jouïſſez-vous ? vous vous plaignez toûjours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ſerai-je ceci ? Quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit, le voilà,
Demain dites-m'en des nouvelles,
Jouïſſez ; Je vous attends-là.
Ne vous y trompez pas ; toute choſe a deux faces ;

Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on souhaite est vû du bon côté ;
Ce qu'on posséde est vû de l'autre.

D'Une Sirène un homme étoit amoureux fou.
Il venoit sans cesse au rivage
Offrir à sa Venus (1) le plus ardent hommage ;
Se tenoit là, soupiroit tout son soû.
La nuit l'en arrachoit à peine,
Les soucis avoient pris la place du sommeil ;
Et la nuit se passoit à presser le Soleil
De revenir lui montrer sa Sirène.
Quels yeux ! Quels traits ! & quel corps fait au tour !
S'écrioit-il : quelle voix ravissante !
Le Ciel n'enferme pas de beauté si touchante.
Il languit, séche, meurt d'amour.

(1) Venus est la Déesse de la Beauté.

Neptune (1) en eut pitié. Ça, lui dit-il un jour.
La Sirène est à toi ; je l'accorde à ta flame.
L'Himen se fait ; Il est au comble de ses vœux ;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monstre au lieu d'une femme.
Pauvre homme ! autant l'avoient travaillé ses transports,
Autant le dégoût le travaille.
Le desirant ne vit que la tête & le corps.
Le jouïssant ne vit que la queuë & l'écaille.

(1) Dieu de la Mer.



L'ASNE ET LE LIEVRE.

Fable XVIII.

AUx tems aînez de cet âge où nous sommes,
Entre les Animaux une guerre survint.
Parfois, n'en déplaise à l'instinct,
Ils sont aussi fous que les hommes.
La Commune vouloit l'emporter sur les (1) Lords ;
Chambre Basse (2) prétend devenir Chambre Haute.
On s'arme, on s'assemble & sans faute
On veut voir ce jour-là qui seront les plus forts.
Au service de la Commune
Le Lievre & l'Ane offrirent leur appuy,
Non pour se battre & tenter la fortune ;
Mais ils se disoient bons pour exciter autruy.

(1) Ce mot chez les Anglois, signifie les Seigneurs.
(2) La Chambre basse & la Chambre haute composent le Parlement d'Angleterre, l'une comprend le Peuple, & l'autre les Seigneurs.

L'Ane, excellent sonneur, Misene (1) d'Arcadie,
Devoit Appeller Mars, & par sa voix hardie
Rendre le combat plus sanglant.
Le Lievre étoit Tambour; (2) c'étoit-là son talent.
Derriere une haye on les place,
Où commençant leurs belliqueux accords,
Voilà dans tous les cœurs une nouvelle audace:
On s'attaque; on se mêle; on porte mille morts:
Mais Trompette & Tambour bien-tôt sont inutiles.
Le camp des Lords étoit plein de Héros.
C'étoit autant d'Ajax, (3) c'étoit autant d'Achilles;
La Commune effrayée enfin tourna le dos.
Derriere leur buisson, on prend l'Ane & le Lievre

(1) Trompette celebrée par Virgile.

(2) On apprend aisément aux Liévres à joüer du Tambour.

(3) Deux des plus vaillants Capitaines Grecs qui se trouverent au Siege de Troye.

Embarassés

Embaraſſé de ſon Tambour.
Nos deux poltrons ont déja la fiévre.
Leur ſupplice, dit-on, va finir ce grand
jour :
Ils ont beau, pour obtenir grace,
Alléguer aux Vainqueurs qu'ils n'étoient point
Soldats ;
Qu'ils n'ont porté nul coup, ni même fait un
pas.
Oui ; mais des Révoltez vous excitiez l'audace ;
Poltrons ſéditieux, vous n'échaperez pas.

C'étoit à mon avis bien décider l'affaire.
Aider au mal, c'eſt autant que le faire.



LES GRILLONS.

Fable XIX.

DEux Grillons Bourgeois d'une Ville,
Avoient élû pour domicile
D'un Magiſtrat le ſpacieux Palais.
Hôtes du même lieu, ſans pourtant ſe connoître,
L'un Logeoit en Seigneur au Cabinet du Maître;
L'autre dans l'antichambre habitoit en Laquais.
Un jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée,
Arrive au Cabinet; entend l'autre Grillon.
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Vôtre ſerviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je ſuis de la maiſon.

Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monſeigneur reçoit les placets
Qu'il eſt ſage & qu'il m'édifie !
Deſintereſſement, équité, modeſtie,
Il a tout : C'eſt plaiſir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel Juge eſt bien ſûr du ſuccès.
Tu te trompes, l'ami ; ce n'eſt pas là mon maître,
Dit Meſſire Grillon. Je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas, pour ce qu'il veut paroître ;
Ici je le vois tel que le Sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains ; pour les belles, des yeux ;
Pour les puiſſans, égards & tours officieux ;
Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe ; & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.
Ne confondons rien, Camarade.
Diſtinguons deux hommes en un :
L'Homme ſecret, & l'Homme de parade.

MINOS ET LA MORT.

Fable XX.

RIons, chantons, parons-nous de ces roses,
Que les doux Zephirs de leur main
Nous offrent fraîchement écloses;
Saisissons un plaisir certain;
De vin, d'amour doublons les doses;
Hâtons-nous; nous mourrons demain.
C'est fort mal conclu, n'en déplaise
Au bon Horace, au vieillard de Theos (1)
Ils posent par tout cette these;
Moi, j'en pose une autre en deux mots.
Laissons là le plaisir; songeons à la justice;
Les momens que nous differons,
Pis que perdus pour nous, sont gagnez pour le vice;
Hâtons-nous, demain nous mourrons.
Ces gens pour le plaisir tenant l'affirmative,

(1) Anacreon Poëte Grec fort voluptueux.

Fondez ſur un prochain trépas,
Ne le voyoient pourtant qu'en perſpective;
Ils en parloient; mais ils n'y penſoient pas.
Qui croit mourir demain, ſe tient ſur le qui
vive;
Il voudroit être juſte à vingt-quatre carats.
Ce n'eſt pas de plaiſir que l'on compte là-bas
Avec Minos (1) & ſes Confreres
Ils veulent des vertus: ſongeons à nos affaires.

CE Minos à la mort faiſoit un jour ſa plainte:
Vous ne nous envoyez ici que des Pervers
Les Bons de vôtre faux bravent-ils donc l'atteinte?
Il n'en vient pas-un aux Enfers.
Voluptueux, perfide, ambitieux, avare,
On n'y voit autre choſe; il faut toûjours punir.

(1) Minos jugeoit les Ombres avec Eaque & Rhadamante.

Tout regorge dans le Tartare ; (1)
Megere (2) aux criminels ne ſçauroit plus fournir ;
S'il en arrive encor, où pourront-ils tenir ?
L'Eliſée (3) eſt deſert, & ſes heureux ombrages
N'hebergent plus d'hôtes nouveaux.
Par ci, par-là, quelques anciens Sages
Tout eſſeulez errent au bord des eaux :
J'ai preſque peur que l'ennui ne les gagne
C'eſt peu d'un bois fleuri, d'une belle campagne ;
Si quelqu'un n'admire avec nous,
C'eſt bien-tôt fait. Or je m'en prends à vous.
Moi, dit la Mort, j'abats ce que je trouve.
Qu'y faire, ſi Minos réprouve
Tous les humains que moiſſonne ma faux ?

(1) Lieu des Enfers, où les méchants ſont punis.
(2) Une des trois Furies.
(3) Sejour heureux où demeurent les gens de bien après leur mort.

Quelle part ai-je à leurs défauts ?
Oui, vous dis-je, c'eſt vôtre faute ;
Vous les frappez, ſans vous montrer.
Tenez-leur la bride plus haute ;
D'une utile frayeur ſçachez les pénétrer ;
Gueriſſez-les de la longue eſpérance ;
Vous verrez changer cette engeance :
Et par plaiſir, eſſayez ces moyens ;
L'Eliſée en aura bien-tôt des Citoyens.
Volontiers, dit la Mort. Alors d'un pas rapide,
Au milieu d'une Ville elle va ſe loger ;
Fait trembler le plus intrépide ;
Se montre à tous ; ne les laiſſe ſonger
Qu'au glaive pendu ſur leur tête.
Plus de jeux, plus de folle fête.
Le Squelette à toute heure eſt préſent à leurs yeux,
Leur prêchant le devoir & la crainte des Dieux.
Tout prit bien-tôt une face nouvelle.
Le Magiſtrat fut juſte, & le Prêtre fut ſaint ;
Le Mari ſage & la Femme fidelle,
L'Enfant ſoûmis. C'eſt la faux que l'on craint.

Il est vrai ; mais la crainte amena la Sagesse ;
Par ses propres appas elle se fit aimer.
Cette Ville devint celle que dans la Grece
    Platon (1) auroit voulu former.
    On n'y vit ni crimes, ni fautes.
Minos fut satisfait ; l'Elisée eut des hôtes.

(1) Fameux Philosophe grec qui a composé un Livre où il donne une idée de Republique parfaite.



LIVRE

LIVRE TROISIEME.

ACHILLE ET CHIRON.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR LE MARE'CHAL DE VILLEROI.

Illustre & sage Villeroi,
Second du nom dans l'important emploi (1)
Dont ta vertu t'a fait un patrimoine;
Au Héros de la Macedoine (2)
Tu vas faire un Rival dans nôtre jeune Roi.
Tu feras mieux encor : aussi grand, mais plus sage,

(1) Le pere de M. le Marefchal de Villeroi a été Gouverneur de Loüis le grand.
(2) Alexandre.

Dans l'Inde il n'ira point chercher d'autres (1)
Porus ;
Loüis sera toûjours maître de son courage ;
L'autre du sien fut l'esclave, & rien plus.
Tu ne souffriras point qu'un mauvais alliage
Fasse baisser un jour le prix de ses vertus.
Songe que dans tes mains repose l'Espérance
Des peuples qu'il doit gouverner ;
Qu'aujourd'hui tes leçons répandent la semence
Des fruits qu'il fera moissonner.
Nous les promettre ainsi, c'est déja les donner.
Jouïs-en toi-même d'avance ;
De ton auguste Eleve admirant les essais,
Prévien les tems, & que ta prévoyance,
D'un heureux Avenir te peigne les succès.
Dans la pitié dont le Prince sensible
A pour les malheureux senti les prémiers traits,
Vois un autre Titus (2) secourable, accessible,

(1) Porus étoit un Roy des Indes qu'Alexandre voulut aller combattre parce qu'il avoit entendu parler de sa valeur.

(2) Empereur romain, célèbre par sa bonté, & surnommé les délices du genre humain.

Soulageant tous les maux, comblant tous les
souhaits ;
Pleurant même les jours vuides de ses bien-
faits.
Cet Oracle sacré, ces paroles (1) touchantes,
Où de Louïs mourant l'ame réside encor
Son fils veut les avoir présentes ;
Et son cœur tout entier s'attache à ce trésor.
De combien de vertus ce goût est la promesse !
Ne vois-tu pas déja la Justice en Maîtresse
Chassant de ses projets l'aveugle passion,
La Paix sans luxe & sans molesse,
La Guerre sans ambition,
Les succès sans orgueïl, les revers sans foiblesse,
Tout un Regne animé de la Religion ?
Oui Villeroi, voilà le Maître
Qu'il t'appartenoit d'élever.
Le sang a commencé ; c'est à toi d'achever :
Sçavoir faire un grand Roi, c'est autant que de
l'être.
Lis cette Fable ; elle va le prouver.

(1) Les dernieres paroles de Louïs XIV. que le Roi a voulu avoir dans sa Chambre écrites en Lettres d'or.

JAdis aux celestes demeures,
L'Himen joignit Pelée à la belle Thétis. (1)
Neuf mois après leur vint un Fils;
Tant l'Amour ménagea les heures:
Il fallut l'élever; le tems court, & déja
La Raison commençoit à luire.
A qui remettra-t-on le soin de le conduire?
Ce fut Chiron (2) qu'on en chargea:
Sage, noble, vaillant, plus encor que cela,
Juste; ce mot dit tout: c'est au juste d'instruire.
Voilà donc par ce Maître Achille gouverné.
Chiron s'y prit si bien que dans l'ame royale
Chaque vertu bien-tôt eut son rang assigné;
Que d'une main sûre & loyale,
Tout vice en fut déraciné,
A la colere près; c'étoit un vice inné

(1) Thétis Déesse de la Mer, fut aimée de Jupiter qui ayant appris du Destin qu'elle auroit un fils qui s'éleveroit au dessus de son Pere, la maria à Pélée, pour ne pas s'exposer lui-même à être déthrôné.

(2) Centaure fils de Phyllire & de Saturne qui s'étoit metamorphosé en cheval pour plaire à cette Nimphe, on dit que ce fut lui qui apprit la justice aux hommes.

Qui tint bon contre la Morale.
Du reste Achille étoit fort bien moriginé.
Des vertus du Héros les Dieux ont tenu compte
Au Gouverneur ; le vice fut la honte
Du Prince seul ; on n'avoit rien obmis
Pour l'en guérir ; ainsi Chiron fut mis
Entre les Dieux ; & c'est ce (1) Sagittaire
Qui du Ciel encor nous éclaire.
Monument éternel par qui nous apprendrons
Comment nous avons part à la vertu des autres.
Les efforts généreux que nous leur inspirons
Nous sont comptez comme les nôtres.

Mais Villeroi, souffre qu'ici
J'ajoûte une notte à ma Fable :
Achille eut un vice incurable ;
Louïs n'en a point, Dieu merci.
A toutes les vertus il offre un cœur docile ;
Et le Ciel tout exprès l'a fait pour nôtre bien.
Tu vaux mieux que Chiron : il est meilleur qu'Achille ;

(1) Un des douze Signes du Zodiaque.

Et la conséquence est facile :
Tu nous le dois parfait ; nous n'en rabatrons rien.

LA MONTRE ET LE QUADRAN SOLAIRE.

Fable II.

Un jour la Montre au Quadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
Je n'en sçais rien, dit le Greffier Solaire.
Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sçais pas plus ?
J'attends, répondit-il, que le Soleil m'éclaire ;
Je ne sçais rien que par Phœbus.
Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire,
Dit la Montre ; sans lui je vais toûjours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.

Je chemine sans cesse, & ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promene.
Ecoute; voilà l'heure. Elle sonne à l'instant.
Une, deux, trois & quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle; mais, tandisque la Montre décide,
Phœbus de ses ardents regards,
Chassant nüages & broüillards,
Regarde le Quadran, qui fidele à son guide
Marque quatre heures & trois quarts.
Mon enfant, dit-il a l'Horloge,
Va t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge:
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerois de suivre mon usage.
Si je ne vois bien clair, je dis: Je n'en sçais rien.
Je parle peu, mais je dis bien.
C'est le caractere du Sage.

LES LUNETTES.

Fable III.

TOute tête abonde en son sens.
Nous sommes ainsi faits ; n'en exceptons personne.
La façon dont je vois & celle dont je sens,
La maniere dont je raisonne,
Je vous soûtiens que c'est la bonne ;
Tandis que selon vous je vois à contre sens.
Ce qui me paroît vrai, vous semble erreur extrême ;
En rien nous ne sommes d'accord :
Mais comment, s'il vous plaît, prouvez-vous que j'ai tort ?
En disant : J'ai raison. Je vous le dis de même ;
La Confiance est nôtre fort.
Qui de nous est l'opiniâtre ?
Je ne me rends point ; cedez-vous ?
Je le répete encor ; nous nous ressemblons tous ;

De ſon opinion chacun eſt idolâtre.

Jupin un jour, en pointe de Nectar,
Voulut faire un préſent à la Nature humaine.
Momus (1) en eſt porteur. Sur un rapide char
Des airs il traverſe la plaine.
Venez, s'écria-t-il, venez heureux humains;
Jupin ouvre pour vous ſes bienfaiſantes mains;
Il vous fit la vûë un peu baſſe;
Mais voici bien de quoi réparer ce défaut,
Il ouvre ſa male auſſi-tôt;
Et Lunettes alors de tomber ſur la place:
Humains de ramaſſer. Il s'en trouva pour tous;
Chacun en remporta ſa paire,
Rendant grace à Jupin d'avoir trouvé pour nous
Ce ſuplément à nôtre luminaire.
Les Lunettes pourtant faiſoient voir les objets
Sous de menteuſes apparences.
Celui-là les voit bleux; celui-ci violets;
Qui blancs, qui noirs; enfin de toutes les nüan-
ces.

(1) Dieu de la plaiſanterie.

Mais malgré la diversité,
Chacun charmé de sa Lunette,
Compta d'avoir attrapé la plus nette ;
Et goûta dans la fausseté
Le plaisir de la vérité.

LES DEUX PIGEONS.

Fable IV.

EN certains lieux les Pigeons sont Couriers. (1)
Deux de ces Couriers là faisant contraire route,
Se rencontrent dans l'air. Hola, Compere, écoute,
S'écria l'un des deux. Vien-t'en sous ces palmiers ;
Jasons un peu ; quelle nouvelle ?
Ta Maîtresse persiste-t-elle
A nous aimer ? par nous, j'entends Damon ;
(C'étoit le maître du Pigeon.)
Si nous l'aimons ! vraiment je lui porte une lettre,

(1) Dans le Levant.

Répondit l'autre ; & je puis te promettre
Que c'eſt de bon amour, & du meilleur qui
ſoit.
Sur quoi le juges-tu, toi qui ne ſçais pas lire ?
J'en ſuis ſûr par plus d'un endroit,
Repartit-il. En la voyant écrire,
J'obſervois avec ſoin Iris.
Ses yeux changeoient à chaque ligne ;
Tantôt ardents ; quelquefois adoucis :
Je devinois à plus d'un ſigne
Sa penſée & ſes mots ; j'en ſçai tout le précis.
Quelquefois c'eſt reproche ; auſſi tôt c'eſt ex-
cuſe ;
Projet de n'aimer plus ; ſerment d'aimer tou-
jours ;
Crainte que Damon ne l'abuſe,
Et puis crédule eſpoir de fixer ſes amours.
Tu vois bien que ſans ſçavoir lire,
De la leture d'Iris je te rends la teneur.
J'oubliois qu'elle eſt longue ; & s'il faut tout
te dire,
Elle n'y rêvoit point, & tout partoit du cœur.
Que je plains donc Iris, lui répond ſon Com-
pere ?

Damon eſt à ce compte un ingrat achevé.
Iris va par cet ordinaire
Recevoir un billet, mais court ; & pour le faire
Le pauvre homme a long-tems rêvé.

Vive des paſſions l'éloquence ſoudaine :
Ne cherchons point ailleurs l'air vif, original ;
L'eſprit les imite avec peine ;
Encor le plus ſouvent les imite-t-il mal.
Quant au Pigeon ſi fort en conjecture,
Où prenoit-il cet art ? Où ? dans ſon colombier.
Les Pigeons ſont amans d'état & de nature ;
Chacun doit ſçavoir ſon métier.



LES GRENOUILLES ET LES ENFANS.

Fable V.

Y Pensez-vous, Messieurs les Princes?
Vous vous picquez de nobles sentimens.
Vous voulez batailler, conquerir des Provinces:
Ce sont là vos amusemens.
Mais sçavez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux?
Bon, il n'en coûte que des hommes,
Dites-vous. N'est-ce rien? Vous comptez bien les sommes;
Mais pour les jours des malheureux,
C'est zero: Belle Arithmetique
Qu'introduit vôtre Politique!

DEs Grenoüilles vivoient en paix,

Barbotant, coassant au gré de leur envie.
Une troupe d'Enfans sur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaisant, une innocente guerre.
Qui lançera plus loin sa pierre,
Sera nôtre Roi. Taupe. Ils y consentent tous.
Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
L'enfant n'est-il pas homme? Il aime aussi la gloire.
Bien-tôt tout le marais est couvert de cailloux;
Et Grenoüilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
L'une a dans le moment l'épaule fracassée;
L'autre se plaint d'une côte enfoncée;
Celle-ci, comme eût dit le Chantre d'Ilion, (1)
Reçoit une contusion
Dans l'endroit où le col se joint à la poitrine;
Celle-là meurt d'un grand coup sur l'échine.

(1) Homere qui a écrit la Guerre de Troye, & qui fait souvent des Descriptions anatomiques des blessures.

Enfin la plus brave de là
Leve la tête, & dit : Messieurs, holà ;
De grace allez plus loin contenter vôtre envie ;
Choisissez-vous un Maître à quelque jeu plus doux.
Ceci n'est pas un jeu pour nous ;
Vos plaisirs nous coûtent la vie.

Rois, serons-nous toûjours des Grenoüilles pour vous ?



LE CASTOR ET LE BOEUF.

Fable VI.

NOs Seigneurs les Castors tenant le Canada,
Se piquent d'être un Peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre (1)
Ce Peuple conquerant que Romulus (2) fonda.
Un de ces Messieurs Amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de grossier.
Grossier ! mon ami, tu t'oublies,
Dit le Castor : mais sans t'injurier,
Raisonne un peu. Sur quoi fondes-tu ton reproche ?
Et quelle est à ton sens notre grossiereté ?
C'est, dit le Bœuf, que vous fuyez l'approche
De l'Homme vrai Docteur de la civilité.
Entre vous nuls traitez ; aucunes alliances :

(1) Fleuve qui passe à Rome.
(2) Les Romains.

C'est

C'est pourtant l'Animal favori des Sciences.
Les autres Animaux, les plus sages s'entend,
Chez lui vont prendre leurs licences;
Il en sçait plus que nous; partant,
Vivre avec lui, c'est se polir d'autant.
Il est vrai que de vous on compte des merveilles,
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils disent tous que vous bâtissez bien;
Que c'est plaisir de voir vôtre petit ménage,
Et vos maisons à triple étage.
Par vous, digue, chaussée, ont toutes leurs façons;
Vous portez terre & bois, par tout où bon vous semble;
Vous êtes, dit-on, tout ensemble,
Les civieres & les Maçons.
Mais que sert tout cela? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliser;
L'Homme qui vient à bout des têtes les plus dures

S

Dit qu'il perd son Latin à vous apprivoiser.
La voilà donc nôtre rudesse ?
Dit le Castor. C'étoit mon sens,
Reprit le Bœuf. Apprends que c'est sagesse,
Dit le Républicain. Comment sans cette adresse,
Pourrions-nous vivre indépendans ?
Si nous faisions comme vous autres,
Et qu'avec l'Homme un jour nous fussions familiers,
Il nous feroit servir en Valets d'ateliers,
A bâtir ses toits, non les nôtres.
Eh ! qui ne connoît pas vos jougs & vos colliers ?
Nous prévoyons nos malheurs par les vôtres.

Ne point s'apprivoiser avec gens trop puissans,
N'est grossiereté ; c'est bon sens.



LES DEUX SOURCES.

Fable VII.

Filles d'une même Montagne,
Deux Sources commençoient leur cours.
L'une, à flots résonnans, tomboit dans la campagne;
L'autre, plus lentement rouloit des flots plus sourds.
Ma sœur, dit la Source bruyante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin.
Tu vas tarir dans peu; tandis que triomphante,
Entre les Fleuves moi je vais tenir mon coin,
A trois cens pas d'ici je gage
Que déja je porte bateau;
Puis, étendant mon lit, reculant mon rivage,
Je veux qu'au loin, sur mon passage,
Il ne soit bruit que de mon eau.

Je vais par le commerce appeller la Fortune
Dans tous les lieux de mon département ;
Et puis, majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune. (1)
Adieu, pour remplir mon destin,
Il faut un peu de diligence.
Pour toi, tu ne seras qu'un Ruisseau clandestin ;
Adieu, ma Sœur ; prends patience.
L'autre ne sçait répondre à ce discours hautain,
Que d'aller doucement son train.
Elle s'ouvre un chemin, descend dans les prairies ;
Appelle dans son lit mille petits Ruisseaux
Qui serpentoient sur les rives fleuries ;
Et poursuivant son cours, elle en grossit ses eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des Rivieres ;
Elle a des Mariniers, se voit déja des ponts ;
Nourrit un Peuple de poissons ;
Abreuve de ses eaux les campagnes entieres ;

(1) A la Mer.

Puis des Rivieres même enflant encor son cours,
La voilà Fleuve enfin à force de secours.
Tandis que la Source orgueilleuse,
Qui sans aide croyoit suffire à sa grandeur,
Demeurant un Ruisseau, se trouva trop heureuse
De se jetter enfin dans les bras de sa Sœur.

En vain le sot orgueil s'applaudit & s'admire ;
N'attendez rien de grand de qui croit se suffire.



LA CHENILLE ET LA FOURMI.

Fable VIII.

N'Ecrire que pour amuser,
Autant vaudroit ne pas écrire.
Du langage c'est abuser,
Que de parler, pour ne rien dire.
Auteurs, j'en ai honte pour vous,
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des Farceurs qu'aplaudissent des Fous,
Tandis qu'ils sont sifflez du Sage.
Riches de mots, pauvres de sens,
Tous vos discours ne sont que tours de passe-passe,
Bons pour charmer la populace;
La populace ici comprend bien des Puissans,
Je n'irai pas leur dire en face;
Je ne le dis, discret Auteur,
Qu'à l'oreille de mon Lecteur.
Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de reste,

Lorsque vous contentant de vaines fictions,
Vous n'allez pas orner d'un agrément funeste
Les vices & les Passions ?
Vraiment, je vous trouve admirables :
Vous n'êtes pas les plus coupables ;
Donc vous êtes des gens de bien ?
La consequence ne vaut rien.
Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire,
Comme un perturbateur de la Societé.
Je chasserois aussi pour l'inutilité
Celui qui ne sçait pas instruire.
Tout Citoyen doit servir son pays
Le Soldat de son sang ; le Prêtre de son zêle ;
Le Juge maintient l'ordre, il sauve les petits
De la Griffe des grands ; & le Marchand fidele
Garde à tous nos besoins des secours assortis.
Or, qu'exige la République
De mes Confreres les Rimeurs ?
Que de tous leurs talens, chacun d'entr'eux s'applique
A cultiver l'esprit, à corriger les mœurs.
Malheur aux Ecrivains frivoles,
Atteints & convaincus de négliger ce bien !

Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?
Rien n'est-il pas le prix de rien ?
Je voudrois lever ce scandale,
Et je tâche du moins à faire mon métier.
J'orne, comme je puis, quelques traits de morale.
Qu'un autre fasse mieux ; je serai le premier
A l'en aller remercier.

DEmoiselle Fourmi trottant par la campagne,
Rencontre une Chenille à peine remüant.
L'aide du Ciel vous accompagne,
Dit le Ver en la salüant :
Si tant est cependant que Chenille saluë.
Mais la Fourmi ne s'en remuë ;
Et d'un air dédaigneux recevant l'amitié ;
Pauvre animal que tu me fais pitié !
Dit-elle : entre nous, la Nature
En te faisant a bien manqué.
Qui voudroit te compter pour une créature ?
Tu n'en es qu'un essay croqué.
Dieu soit loüé, puisqu'à me faire

Nature

Nature a voulu mettre un peu plus de façon.
Je vais, je viens d'une jambe legere;
Je ... mais c'eſt trop jaſer pour une ménagere;
Adieu, l'ami rampant: je cours à la moiſſon.
L'humble Chenille eſt müete à l'outrage;
S'enferme dans ſa coque, y vaque à ſon ouvrage;
Puis au moment qu'elle en devoit ſortir,
L'orgueilleuſe Fourmi par cet endroit repaſſe;
Le Ver ſort Papillon. Arrête un peu de grace,
Dit-il à la Fourmi; je voudrois t'avertir
Qu'il ne faut mépriſer perſonne:
Le mépriſé prend quelquefois l'eſſor:
Tel qui rampoit s'éleve & nous étonne.
Me voilà dans les airs, & tu rampes encor.



LES MOUCHES ET LES ELEPHANS.

Fable IX.

EN présence étoient deux Armées,
Qui d'un courage égal toutes deux animées,
Differoient seulement de force & de secours.
Un long rang d'Elephans qui sur de hautes tours,
De soldats bons Archers portoit mainte cohorte,
Servoit à l'une de rempart.
L'autre Armée est plus foible, & n'a contre la forte
Que bon courage pour sa part.
L'instant fatal arrive ; on a sonné la charge ;
Les Elephans de se mouvoir,
Et les traits mortels de pleuvoir.
Quelque temps on tient ferme ; & puis on prend le large.

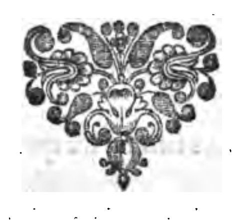
Par tout devant les tours les escadrons plioient ;
La Victoire déja de son aîle divine
Couvroit la troupe Elephantine ;
Et les Monstres vainqueurs juqu'au Ciel envoyoient
Mille cris dont au loin les Echos s'effrayoient.
Par bonheur un essain de Mouches
Eut pitié des Vaincus, prit en aversion
Les Elephans & leurs clameurs farouches.
Ça, punissons un peu cette ostentation,
Dirent-elles. Fondons sur ces superbes masses,
Et que l'on parle aussi de nous.
Ce ne fut pas vaines menaces ;
Et sur les Elephans les picqueurs fondent tous.
Il n'est peau si dure qui tienne ;
Le fût-elle encor plus, Messieurs, vous en aurez,
Bourdonnent-ils ; vous apprendrez
A qui le Destin veut que la gloire appartienne.
Soudain de leurs traits acérez
Ils blessent coup sur coup les yeux de nos Colosses ;

Dans l'une ou l'autre oreille, ou dans la trompe
entrez,
Il les harcellent tant, que devenus feroces,
Les Elephans déſeſperez
Retournent en arriere, en foule ſe renverſent
Sur le Parti qu'ils troublent, qu'ils diſperſent.
Par l'effroi des Vainqueurs les Vaincus raſſurez
Reviennent au combat; la valeur tourne en
rage;
Ils frappent, perçent tout, ce n'eſt plus qu'un
carnage;
Ils font litiere enfin d'ennemis maſſacrez.
Un Floriſſant Empire ainſi changea de face;
Le Roi fut dépouillé; l'Etranger eut ſa place.
Sur cette révolution
L'Hiſtoire a debité maintes raiſons ſubtiles.
Les Vaincus étoient malhabiles;
Ils ne firent pas bien leur diſpoſition:
Le Vainqueur prudent comme Uliſſe, (1)
Dans l'Armée ennemie avoit des gens à ſoi;

(1) Roi d'Itaque, l'un des Capitaines grecs qui détruiſirent Troye, & renommé pour ſa prudence.

C'eſt de ces gens que vint le déſordre & l'ef-
froi ;
Et cent contes pareils que Dame Hiſtoire gliſſe,
Et qu'on croit cependant comme article de foi.
Des Mouches, pas un mot. Pourquoi ?

Aux grands événemens il faut de grandes cau-
ſes ;
Voilà ſon ſiſtême, fort bien :
Mais qui ſçauroit au vrai les choſes,
Verroit ſouvent que ce n'eſt rien.



LA BREBIS ET LE BUISSON.

Fable X.

Quelques-uns veulent que la Fable
Soit courte : ils ont raiſon ; mais l'excès n'en vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien ;
L'aride n'eſt point agréable.
Eſope même étoit trop ſec ;
Je m'en étonne ; car tout Grec
Eſt grand parleur : témoin nôtre Divin Homere.
Ces deux Conteurs ne ſe reſſemblent guere.
L'un par des vers ſans fin dit qu'il faut s'accorder.
A l'autre allez le demander ;
En deux mots il vous expédie.
Ces deux extrémitez ne ſont point de mon goût.

Evitez, c'eſt bien fait, la longue rapſodie;
Ne dites rien de trop; mais auſſi dites tout.
La Fontaine a bien fait d'étendre
Son laconique Original.
Tout fleurit dans ſes vers; le plus vil Animal
Eſt éloquent : c'eſt plaiſir de l'entendre;
Tout prend des ſentimens, des mœurs;
Tout converſe; on y croit être avec ſes ſemblables.
Le précepte à loiſir ſe coule ſous les fleurs;
Sans cela que ſervent les Fables?
Voilà mon Maître, & j'en fais vanité;
Sur ſon exemple & ſon autorité,
Je donne à mes récits toûjours quelque étenduë.
Voici pourtant une Fable plus nuë,
Pour le ſeul interêt de la variété.

UNe Brebis choiſit, pour éviter l'orage,
Un Buiſſon épineux qui lui tendoit les bras.
La Brebis ne ſe moüilla pas;

Mais ſa laine y reſta. La trouvez-vous bien
ſage ?

Plaideur, commente ici mon ſens.
Tu cours aux Tribunaux pour rien, pour peu
de choſe.
Du temps, des frais, des ſoins; puis tu gagnes
ta cauſe.
Le gain valoit-il les dépens ?



LE LION, LE RENARD ET LE RAT.

Fable XI.

LE Lion & le Tigre ayant eu longue
guerre,
Le Lion enfin fut vainqueur.
Devant lui se taisoit la Terre;
Et le Monde Animal reconnut son Seigneur.
De chaque espece aussi-tôt on députe,
Pour aller rendre hommage au Roi.
Ainsi qu'un autre Ulisse, (1) après quelque dis-
pute,
De Harangueur le Renard eut l'emploi.
Il loüa donc sa Majesté Lionne;
Lui dit que son front seul méritoit la couron-
ne;
Que semblable à Jupin, qui sur son Trône
assis,

(1) Tous les Poëtes ont vanté son Eloquence.

Ebranle tout le Ciel quand il meut ses sourcis,
Du mouvement de sa criniere,
Lui Lion, il faisoit trembler la Terre entiere;
Puis, du petit au grand, vient du grand au petit;
Lui dit qu'il n'a de loi que son seul appetit;
Que pour son Souverain chaque espece l'avouë;
Qu'ils sont ses fidéles Vassaux;
Et qu'il peut se joüer des autres Animaux,
Comme du Rat le Chat se jouë.
Le trait déplut au Rat qui même en fit la mouë.
Sire Lion trouvant que Renard disoit d'or,
Lui fit expédier une bonne Ordonnance
Payable à certaine échéance,
Par le Dragon, Garde de son trésor.
Le Singe, comme Sécretaire,
En bonne forme mit l'affaire.
Il remet au Renard le royal parchemin,
Signé *Lion*, & plus bas, *Fagotin*.
Le Renard désormais comptant sur sa fortune,

Croit qu'il achetera les Poulets au marché ;
Mais l'argent n'étoit pas touché ;
D'ailleurs le Rat n'étoit pas sans rancune.
Le trait de l'oraison lui tenoit fort au cœur ;
Il brûloit d'en tirer vengeance.
Il se glissa chez l'Orateur,
Et lui rongea son Ordonnance.
Ce que Lion flatté vouloit faire de bien ;
Rat offensé le réduisit à rien.



PLUTON ET PROSERPINE

Fable XII.

DE'S que l'ardent Pluton eut ravi Proserpine,
Cérès en jetta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vôle aux célestes Lambris:
Jupin, souffriras-tu que Pluton m'assassine?
Je perds ma Fille; helas! Si ce bien m'est ôté,
Ote-moi donc aussi mon immortalité.
Vôtre affaire est embarassante,
Répondit Jupin à Cérès;
Ce Cadet-là n'a pas l'humeur accomodante;
Il tient bien ce qu'il tient: mais calmez vos regrets:
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le Sort scellera.
Que six mois de l'année il garde vôtre fille;
Et les six autres mois pour vous elle vivra.
Voilà mon Arrêt; Toi, Mercure,

Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huissier céleste part, arrive aux sombres bords;
Instruit Pluton. L'Arrêt excite son murmure.
Quoi, mon Frere, dit-il, attente à mes desirs!
Prétend-il donc me tailler mes plaisirs?
Nous lui laissons ses biens; qu'il nous laisse les nôtres.
Je n'aurois que six mois cette chere Beauté!
Eh! comment vivre les six autres?
Est-ce pour l'adorer trop de l'éternité?
Vous êtes à plaindre sans doute;
Lui dit Mercure, en reprenant sa route:
Mais c'est l'ordre du Sort: tel qu'il est, le voilà;
Il faut bien en passer par-là.
Proserpine est donc épousée.
Grande fête aux Enfers; tout supplice y cessa:
On dit qu'ainsi que l'Elisée,
Tout le Tartare à la nôce dança.
Au bout de quinze jours Pluton dit à sa femme;
On va vous ravir à ma flâme;

Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours ni les mois : nos astres (1) immobiles
Ne sçauroient mesurer le temps :
Mais je sens bien, depuis que mes vœux sont tranquilles,
Qu'il s'est passé bien des instans.
On va nous séparer : ô regrets inutiles !
(Le terme est loin pourtant, il falloit deux saisons.)
Autre quinzaine passe, & Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en baaillant, six mois sont donc bien longs !
Autre mois passe encor ; alors le Dieu soupçonne
Que Jupiter le trompe, & qu'enfreignant ses loix,
Il ne veut pas tenir la clause des six mois.
Il s'en plaint ; mais sa plainte eut beau se faire entendre :

(1) Les Anciens croyoient que l'Elisée, séjour des Ombres heureuses, étoit éclairé par des Astres particuliers.

Avec ſa Proſerpine il lui fallut attendre
Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Nôtre Epoux ſentit à la rendre
Plus de plaiſir qu'à l'enlever.

Dans un bien ſouhaitté quels charmes on ſuppoſe!
Vient-on à joüir de ce bien?
Tous les jours il décroît, perd toûjours quelque choſe;
Il devient mal en moins de rien.



LE JUGEMENT, LA MEMOIRE, ET L'IMAGINATION.

Fable XIII.

IMagination, Memoire, & Jugement ;
Quels étranges Acteurs, dit-on, pour une Fable !
Qui fera critique ſemblable,
N'a pas les trois aſſurément.
Jugement lui diroit que ces trois perſonnages
Valent bien le Renard, & le Loup, & l'Agneau ;
Et qu'il s'agit de voir ſi j'ai de ces images
Pû compoſer un bon tableau.
Tout eſt bon, pourvû que du conte
Il réſulte une vérité.
La Fable git dans la moralité ;
Quand l'Auteur y va droit, le Lecteur a ſon compte.
S'il chicane, tant pis ; il a le goût gâté.

Les

Les Acteurs n'y font rien ; j'en atteſte l'uſage.
Mais quand il me contrediroit,
Je ſoûtiens toûjours qu'il faudroit
En appeller au Juge le plus ſage,
Au bon ſens ; & s'il n'y ſouſcrit,
Je refuſe de me ſoûmettre.
D'ailleurs, qui ſuit toûjours une regle à la lettre,
En viole ſouvent l'eſprit.

DOm Jugement, Dame Memoire,
Et Demoiſelle Imagination,
Quoique n'en diſe rien la Fable ni l'Hiſtoire,
Avoient jadis même habitation.
Ils vivoient en commun, enfans de même pere.
Quelque temps de la paix on goûta les douceurs ;
Mais l'union ne dura guere ;
L'humeur broüilla bien-tôt le frere & les deux ſœurs.
Imagination cédoit à ſes ſaillies ;
Memoire babilloit toûjours :

Las de caquet & de folies,
Jugement murmuroit : ainſi paſſoient leurs
jours.
C'étoit ſans ceſſe entr'eux quelque parole ;
Brouillerie au moindre incident :
A leur dire, l'une étoit fole,
L'autre une babillarde, & l'autre un vrai pedant.
Il faut nous ſéparer, mes Sœurs ; que vous en
ſemble,
Leur dit Jugement leur aîné ?
Nous ne ſçaurions durer enſemble ;
Pour vivre à part chacun de nous eſt né.
Imagination trouva le conſeil ſage ;
Pour trois têtes, dit-elle, eſt-ce aſſez d'un
bonnet ?
Les trois Fils de Saturne (1) autoriſent le fait,
Reprend Memoire en un long verbiage,
Dont le réſultat fut que las de leur ménage,
Ils s'étoient ſeparez tout net.

(1) Jupiter, Neptune, & Pluton qui partagerent entr'eux le Monde. Le Ciel échut à Jupiter, la Mer à Neptune, & les Enfers à Pluton.

L'exemple étoit auguſte ; on le met en uſage,
On ſe quitte ; adieu, bon voyage ;
Chacun emporte ſon paquet.
Les voilà donc tous trois qui cherchent domicile.
Ils trouvent bien-tôt un azile
Chez trois Voiſins broüillez qui ne ſe voyoient point :
Circonſtance pour eux qui venoit bien à point.
Celui chez qui logea Memoire,
Devint ſçavant, Dieu ſçait ; & du train qu'il alla,
Langues, Opinions, Uſages, Fable, Hiſtoire,
Il apprit tout, & par de-là.
Imagination fit bien-tôt de ſon homme
Un Poëte hardi, mais des plus effrénez ;
Extravagant, entouſiaſte, en ſomme
Grand inventeur d'objets mal enchaiſnez ;
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnez.
Dom Jugement, maître d'une autre étoffe,

De ſon Hôte obligeant prit un ſoin empreſſé :
En moins de rien il devint Philoſophe ;
Je diſois mal ; il fut homme ſenſé :
Selon ſon prix, jugeant de chaque choſe ;
Ami du vrai, du juſte ; allant toûjours au bien :
Ne décidant jamais de rien
Qu'avec connoiſſance de cauſe.
Nos Voiſins ſentirent bien-tôt
Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque uſage.
Les faits chez le Sçavant étoient tous en dépôt ;
Et là s'alloient fournir le Poëte & le Sage.
Des fougues de l'Auteur le Sage s'amuſoit ;
Le bon ſens veut qu'on ſe délaſſe.
Le Poëte auſſi s'aviſoit
De prendre ſes conſeils dont parfois il uſoit ;
Tant mieux alors pour le Parnaſſe.
Pour l'Erudit, il mépriſoit,
Qui ? tout le monde ; & ſes Voiſins ? Sans doute :
Mais il falloit jaſer. Où chercher qui l'écoute ?
Chez ſes Voiſins. Il le faiſoit.

C'eſt pour le commun avantage
Qu'ici tous les talens ne ſont point d'un côté :
Aucun ne les a tous ; mais ce même partage
Eſt le lien de la Société.

LE SOC ET L'EPE'E.

Fable XIV.

AUtrefois le Soc & l'Epée
Se rencontrerent dans les champs.
De ſa nobleſſe elle tout occupée,
Ne ſembloit pas apperçevoir les gens.
Le Soc donne un ſalut, ſans que l'autre le rende.
Pourquoi, dit-il, cette fierté ?
L'ignores-tu ? belle demande !
Tu n'es qu'un Roturier, je ſuis de qualité.
Eh ! d'où prends-tu, dit-il, ta gentilhommerie?
Tu ne fais que du mal ; je ne fais que du bien :
Mon travail & mon induſtrie
De l'homme entretiennent la vie ;

Toi, tu la lui ravis, bien souvent sur un rien
Petit esprit, ame rampante,
Dit l'Epée; est-ce ainsi que pensent les grands
cœurs?
Oui, répondit le Soc; on a vû des Vainqueurs
Remettre à la charuë une main triomphante:
Témoins les Romains (1) nos Seigneurs.
Mais sans moi, dit la Demoiselle,
Ces Romains eussent-ils subjugué l'Univers?
Rome n'étoit qu'un bourg; on n'eût point parlé d'elle,
Si mon pouvoir n'eût mis le monde dans ses fers.
Tant pis; elle eût mieux fait de se tenir tranquille,
Répondit maître Soc; belle nécessité;
Que l'Univers devînt l'esclave d'une ville
Que de sa vaste cruauté
Elle effrayât l'Europe, & l'Afrique, & l'Asie!
Eh! pourquoi, s'il vous plaît, à quelle utilité?
Pour une ambition que rien ne rassasie.

(1) Plusieurs fameux Romains après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, ont retourné labourer leurs champs.

Trouves-tu donc cela digne d'être vanté ?
L'Epée au bout de sa Logique,
Appelle enfin maître Soc en düel.
Te voilà ; battons-nous : c'est tout ton rituel,
Dit le Soc : Quant à moi, ce n'est pas ma pratique ;
Je travaille, & ne me bats point :
Mais, un tiers entre nous pourroit vuider ce point.
Prenons la Taupe pour arbitre ;
Comme Themis (1) elle est sans yeux,
L'air grave & robe noire ; on ne peut choisir mieux.
Chacun au Juge expose alors son titre.
La nouvelle Themis les entend de son trou ;
Et le tout bien compris, prononce cet adage :
Qui forgea le Soc étoit Sage,
Et qui fit l'Epée étoit fou.

(1) La Deésse de la Justice qu'on peint avec un bandeau sur les yeux.



LES DEUX CHIENS.

Fable XV.

A MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

LAmbert, mon cœur à chaque instant me dit
Que ma Muse te doit un tribut qui te *plaise.*
Il en parle bien a son aise ;
Le plaisir est pour lui, la peine est pour l'esprit.
Tant bien que mal je puis décrire
Ton bon goût, ta raison, tes vertus, tes talens :
Mais parmi de certaines gens,
Semblables véritez sont fâcheuses à dire.
Les Sages sont des Dieux qui refusent l'encens.
Ne te loüons donc point, quoique le cœur m'en dise.
J'aime mieux te féliciter,
Prendre part à la joie exquise

Qu'avec

Qu'avec de vrais Amis tu ſçais ſi bien goûter.
Sçavoir, Politeſſe, Génie,
Guidez par l'Amitié, ſe raſſemblent chez toi.
Ils ont trouvé leur Uranie: (1)
Ils l'aiment: en ce point je parle auſſi de moi.
Qu'on demande à chacun de ces amis d'élite,
Quel lien te l'attache & quel eſt ſon attrait:
A ton tableau chacun mettra ſon trait:
Somme totale, on aura tout mérite,
Et par conſequent ton portrait.
Le mot m'eſt échapé. Tu rougis, mais pardonne;
Mon intention étoit bonne:
De ne te point loüer j'avois pris mon parti:
Mais quand le cœur veut quelque choſe,
C'eſt en vain que l'eſprit s'oppoſe;
Il a toûjours le démenti.
Lis ma Fable; le fait eſt de ta compétence:
J'y peins la diſgrace d'un Chien
Qui fera voir à tous, ce que tu ſçais ſi bien,
Qu'amitié veut de la prudence.

(1) Muſe qui s'occupe de ce qu'il y a de plus elevé dans les Sciences.

Maître Brifaut, chien fort doux, fort civil,
En son chemin rencontra de fortune
Aboyard, Chien hargneux, un autre la rancune. (1)
Il l'acoste humblement. Pardonnez, lui dit-il;
Peut-être je vous trouble en vôtre rêverie;
Mais si vous vouliez compagnie,
Je suis à vous, je m'offre de bon cœur;
Et je tiendrai la grace à grand honneur.
Aboyard n'étoit pas dans son accès farouche:
Les plus brutaux ont leurs instans.
Nos Chiens font amitié: dans la patte on se touche;
On s'embrasse; on se traite en amis de tout temps.
Nos freres suivent leur voyage.
Confidences trottoient de la part de Brifaut,
Racontant ses emplois, ses amours, son ménage;
(Amitié fraîche a ce défaut
Qu'elle jase plus qu'il ne faut.)

(1) Personnage du Roman comique, d'un caractere querelleur & malin.

Le tout, pour amuser le grave personnage,
Qui parloit peu, qui sembloit s'ennuyer,
Plus on prétendoit l'égayer.
Ils arrivent bien-tôt au plus prochain Village.
Là nôtre la Rancune aboye à tous les Chiens;
Attaque l'un, puis l'autre, & se fait mille affaires;
Tant qu'enfin le tocsin sonne sur nos deux freres,
Qui sont, l'un portant l'autre, ajustez en vauriens.
Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles,
Ni plus ni moins que Seigneur Aboyard.
L'un attira les coups, & l'autre en eut sa part.
Je l'en plains; mais choses pareilles
Menaçent qui choisit ses amis au hazard.



LE CONQUERANT ET LA PAUVRE FEMME.

Fable XVI.

ROis, vous aimez la gloire ; elle est faite pour vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître
Soyez ce que vous devez être ;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être ? & qu'est-ce qu'un Monarque ?
C'est plûtot un Pasteur qu'un maître du troupeau ;
C'est le Nocher qui gouverne la barque,
Non le Possesseur du vaisseau.
Vôtre empire s'étend du Couchant à l'Aurore ;
Cent peuples suivent vôtre loi ;
Vous n'êtes que puissant encore ;
Gouvernez bien ; vous voilà Roi.
Le fameux (1) Vainqueur de l'Asie

(1) Alexandre.

N'étoit pas Roi : c'étoit un Voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'Univers allarmé.
De bonne heure Aristote (1) auroit dû le convaincre
Qu'au bien de ses Etats un Roi doit se donner.
Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
Si Dieu sur vôtre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant vôtre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant pour nôtre bien
Substituts de sa Providence.
Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
Mettez-là vôtre gloire & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéïr, voilà nôtre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le vôtre.

CErtain Sophi, (2) tenant Bellone (3) à son service,

(1) Precepteur d'Alexandre.
(2) C'est le nom des Empereurs de Perse.
(3) Déesse de la Guerre.

Conquerant de profession,
Bon homme pourtant & sans vice,
(Exceptez-en l'ambition,
Si c'en est un) qu'on le demande
A Messieurs les Héros ; ils n'en conviendront point ;
C'est là marque d'une ame grande.
Point de bruit avec eux ; & passons leur ce point.
Le Monarque Persan de conquête en conquête
Voyoit tous ses voisins domtez ;
Vingt couronnes ceignoient sa tête,
Et sous ses loix couloient cent Fleuves bien comptez.
Il usoit bien de ses victoires ;
Et vouloit que par tout la justice fleurit,
Il écoutoit les gens, il lisoit leurs mémoires ;
L'Innocent triomphoit, l'Injuste étoit proscrit.
Sur cette bonne renommée,
Des bornes de son vaste Etat,
Une vieille Femme opprimée
Vint apporter sa plainte aux pieds du Potentat.
Sire, par le droit de la guerre,

Ma Fille & moi nous sommes vos vassaux ;
On l'a deshonoré, on a pillé ma Terre ;
Sous un bon Roi doit-on souffrir ces maux ?
C'est vous, Sire, que je reclame.
Que je vous plains, ma pauvre Femme ;
Dit le Prince : Je veille à maintenir les Loix ;
Mais de si loin que puis-je faire ?
Puis-je songer à tout ? l'Astre qui nous éclaire,
Eclaire-t-il tout le Monde à la fois !
Il n'est pas étonnant que si loin de mon Trône
Mes bons ordres soient mal suivis.
Eh ! pourquoi donc, Seigneur, répondit la Matrone,
Ne pouvant nous régir ; nous avez-vous conquis ?



LES DEUX DANDINS.

Fable XVII.

A Caen pays de Sapience,
Vivoient Messieurs Dandins Avocats, pere & fils.
Le pere consultoit ; le fils à l'Audience
Endormoit quelquefois Themis.
Qui l'eût cru d'une ame Normande ?
Le pere accommodit les anciens procès ;
Il sauvoit aux plaideurs les dépens & l'amende ;
Le fils admiroit ses succès :
Mais à ses gains encor il portoit plus d'envie.
C'étoit de jour en jour nouveau remerciment ;
L'un lui devoit les biens, l'autre devoit la vie ;
La Poule & le Ducat au bout du compliment.
Le fils affriandé, sur les traces du pere,
Se met en train de tout accommoder.

Ami de l'un, & de l'autre compere,
Il veut guérir, dit-il, les Normands de plaider.
Déja ſur la moindre querelle,
Il aſſemble les conteſtans,
Leur prêche la paix fraternelle,
Deteſte des procès la longueur éternelle:
Ennuis, chagrins, travaux, rüine au bout du temps.
Bien prêché, dit une Partie;
Mais Pierre eſt un fripon, Monſieur.
Les fripons ſont chez toi, reprend l'autre crieur.
De repartie en repartie
Chacun ſe quitte en s'outrageant;
Laiſſe Dandin, court au Sergent.
D'un démenti reçu nôtre Juge novice
Veut décider. On lui conte le fait;
Mais en préſence de Juſtice,
Le démenti tout frais eſt payé d'un ſoufflet.
Pour de ſi beaux ſuccès, point d'honneur, point d'épice;
Pas le moindre petit Poulet.
Jeannot Dandin court à ſon pere;

Qu'est-ceci, lui dit-il ? comment pouvez-vous
faire ?
Arbitre des procès, vous accommodez tout.
Au diable le premier dont Jeannot vienne à
bout.
J'en veux prévenir un, j'en fais renaître qua-
tre
J'ai beau dire ; ils veulent plaider.
Eh ! sot ; que n'attends-tu pour les accommo-
der
Que les Gens soient las de se battre ?



L'ESTOMAC.

Fable XVIII.

JAdis un Estomac de gourmande memoire.
Et pour qui, je croi, le premier
Fut inventé l'art de manger & boire
Plus que ne veut Besoin nôtre vrai Cuisinier;
Nôtre vrai Medecin, si nous sçavions l'en croi-
re.
Cet Estomac étoit amoureux du ragoût,
De potages farcis & de fines entrées,
De piquants entremets, sophistiques denrées,
Qui font à l'appetit survivre encor le goût.
L'insatiable donc s'en donnant au cœur joye;
Ne disoit jamais: C'est assez.
Tant bien que mal il digeroit sa proye;
Puis, sans rien dire, il vous envoye
Mauvais chile, & de-là se forme mauvais sang;
Sang qui bien-tôt du corps rend toutes les par-
ties
Languissantes, appesanties:

Toutes s'en trouvoient mal; chacune avoit sa
rang.
Tantôt c'étoit bons maux de tête;
Tantôt colique, ou bien douleur de reins;
Poitrine embarassée, ou rhumatisme en quête
De l'une ou l'autre épaule; & pour combler la
fète,
Dame Goute entreprend & les pieds & les
mains.
Qu'est-ceci, dit l'homme malade?
Qui cause tout cela? Ce n'est pas moi du moins,
Dit l'Estomac; je vous rends bien mes
soins,
Et ne vous fais point d'incartade.
Vous fais-je mal? tâtez; faut-il d'autres té-
moins?
La poitrine ma camarade,
N'est pas si fidele que moi:
La Tête rêve trop; le Pied, de bonne foi,
Ne fait pas assez d'exercice:
Le Calomniateur donne à chacun son vice;
On n'est bien servi que de lui.
Le Malade le crut: ainsi, ce fut autrui

Que l'on punit des fautes du perfide.
Topiques aux endroits où la douleur réſide ;
Puis, biſtouris en dance ; enfin la fiévre prend ;
Tout le corps y ſuccombe, & le voilà mourant.
C'eſt fait, pauvre Eſtomac, dites vos patenôtres ;
Les Medecins par les regles de l'art,
Des membres & de vous ont conclu le départ.

Nous avons beau jetter nos fautes ſur les autres ;
Nous en patiſſons tôt ou tard.



L'AMOUR ET LA MORT.

Fable XIX.

LOin, Lecteurs dont la critique
Souffle le chaud & le froid,
Qui répandez sur tout une bile caustique,
Sans distinguer ni le tort, ni le droit.
Toute perfection chez vous s'appelle vice.
Est-on sublime ? on est guindé.
Est-on simple ? on est bas. Tout art est artifice,
Et tout ce qui plaist est fardé.
Si je hazarde quelque conte,
Qui vous semble un peu fort de sens,
Eh quoi ! direz-vous, quelle honte
De proposer ces traits à des Enfans !
Mais, s'il vous plaît, la Fable est-elle l'ennemie
Du profond & du fin, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une Mie,

Qui ne ſçait rien qu'endormir des Marmots ?
Bien-tôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oſerai rimer.
N'eſt-ce qu'à des Enfans qu'il veut ſe faire lire ?
C'eſt bien la peine d'imprimer.
C'eſt ainſi que chaque rencontre
Vous voit changer de meſure & de poids ;
Diſant blanc ou noir ; pour ou contre ;
Vous contrediſant mille fois
Pour vous ſauver d'approuver une.
Eh bien, n'approuvez pas ; qui veut vous y forcer ?
Pour moi, me remettant du tout à la Fortune,
J'irai mon train ſans m'en embarraſſer.
J'avertis ſeulement d'avance,
Que je me propoſe en effet
D'inſtruire & d'amuſer l'Enfance ;
Mais ſans oublier l'Homme fait.
Je voudrois qu'en mes vers tout âge pût apprendre ;
J'imagine & j'écris pour tous.

Laissez à vos Enfans ce qu'ils en pourront pren-
dre ;
Et gardez le reste pour vous.

LA Mort fille du Temps, & l'Enfant (1) de
Paphos,
Jadis, comme aujourd'hui, voyageoient par
le Monde.
Tous deux l'arc à la main, le carquois sur le
dos,
Ils faisoient ensemble leur ronde.
Jupiter vouloit que l'Amour
Blessant les jeunes cœurs, mit des humains au
jour ;
Et que la Mort frappant la Vieillesse imbécile,
Délivrât l'Univers d'une charge inutile.
C'étoit là l'ordre ; & tout devoit aller
Selon ce plan que semble exiger l'âge.
Cloto, (2) disoit l'Amour, aura de quoi filer ;
Nous lui taillerons de l'ouvrage ;

(1) L'Amour.
(2) Une des trois Parques. C'est celle qui file les jours des hommes.

Et

Et moi, disoit la Mort, je m'en vais occuper
Sa sœur Atropos (1) à couper :
Qu'elle ait de bons cizeaux ; pour moi, j'ai bon courage.
Nos Voyageurs, au coin d'un bois,
Se reposant un jour fatiguez du voyage,
Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
Confondent tout leur équipage ;
Et quand il faut partir, le reprennent sans choix.
De l'enfant le Squelete avoit pris maintes fléches ;
L'Amour parmi ses traits mêla ceux de la Mort.
L'une au cœur des Vieillards fit d'amoureuses bréches ;
L'autre des Jeunes gens alla trancher le sort.
Jupiter rit de la méprise,
Et n'y mit de remede en rien :
Il pensa que de leur sotise
Il pouvoit naître quelque bien.
Si nôtre espece en effet étoit sage,

(1) Une des trois Parques. C'est celle qui coupe le fil de la vie.

Depuis ce troc nous craindrions,
Malgré la force ou la langueur de l'âge,
Et la mort & les passions.
Sans ce danger que je soûtiens propice,
Dans la viguem des ans, ou bien sur leur déclin,
Le vice n'auroit point de frein,
Et la vertu point d'exercice.



LIVRE QUATRIEME.

LE ROI DES ANIMAUX.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR.

L'ANCIEN EVESQUE DE FREJUS.

FLeuri, nouveau Mentor (1) d'un nouveau
Télémaque, (2)
Toi, qui le promenant par les fiecles paffez,
Pour le bonheur d'un autre Itaque,
Raproches fous fes yeux tant de faits difperfez.
Dans ces fedentaires voyages,
Tu le conduis fans crainte des naufrages,

(1) Grec fameux par fa fageffe, il fut le gouverneur de Télémaque.
(2) Il étoit fils d'Uliffe Roy d'Itaque.

De païs en païs, cueillant par tout des fleurs
Formant, chemin faisant, son esprit & ses
mœurs.
Tu sçais lui faire de l'Histoire
Une étude féconde, où tout rit, où tout plaît;
Il s'instruit de la vraye & de la fausse gloire;
A chaque trait dont s'orne sa memoire,
Dans son cœur quelque vertu naît.
Mais sçais-tu bien sur quoi j'espere
De tes leçons le succès le plus grand?
C'est qu'en Instruisant, tu sçais plaire;
Tu sçais te faire aimer, & voilà mon garand.
Quand tes sages discours l'invitent
A commencer en lui ce qu'il doit être un jour,
Tes graces, ta douceur obtiennent son amour;
Le Maître plaît; les leçons en profitent.
Tu vois voler son estime & sa foi
Au devant des vertus qu'il confond avec toi.
Fais de cet ascendant un usage fidèle.
L'amour qu'il te donne aujourd'hui,
Est la mesure & la source du zêle
Que tout son Peuple aura pour lui.

LAssez de vivre en Republique
Jadis les Animaux essayerent d'un Roi ;
Ils firent choix d'un Bœuf surnommé Pacifique ;
On se promit d'être heureux sous sa loi.
Le Monarque nouveau, doux, bienfaisant, affable,
Se fit aimer ; mais ce fut tout.
Il ne sçavoit que plaindre un misérable :
Falloit-il punir un coupable ?
Tout son pouvoir étoit à bout.
Mille petits Tirans désoloient sa Province ;
Les Tigres, les Lions enlevoient ses Sujets ;
Qu'y faisoit-il ? il leur prêchoit la paix :
C'étoit pitié qu'un si bon Prince.
Bienfaits tant qu'on vouloit ; point de punition ;
Par tout, Indulgences Plenieres.
On le dépose enfin, pour choisir le Lion.
Le nom de Conquerant suit cette élection.
Bien-tôt le nouveau Roi recule ses frontieres,
Soûmet tous ses voisins à son ambition ;
Fait trembler ses sujets ; plus de rebellion ;

Mais aussi point d'amour ; il n'inspiroit que
crainte.
Sa Majesté cruelle & de sang toûjours teinte,
Effrayoit jusqu'à ses flateurs ;
Sur un soupçon, sur une plainte,
Malheur aux accusez, même aux accusateurs.
Qu'est ceci, dit le Peuple ? & quel choix est
le nôtre ?
La Diéte (1) a bien mal réüssi ;
De deux Rois, pas un bon : nous ne craignions
point l'autre ;
Le moyen d'aimer celui-ci ?
Il ne connoît d'autre Loi que sa rage.
Enfin désesperé d'un si dur esclavage,
Sur le Néron (2) des bois tout le Peuple cou-
rut.
Imaginez-vous le carnage ;
Il en coûta du sang ; mais le Tiran mourut.
Alors, ce Bœuf si débonnaire,
Qu'on avoit déposé sans qu'il en dit un mot :

(1) Nom d'usage en Allemagne & en Pologne pour signifier une assemblée d'Etats

(2) Empereur Romain fameux entre les Princes cruels.

Messieurs, dit-il, j'ai trouvé vôtre affaire;
Cet Elephant est vôtre vrai balot.
Il est bon comme moi, terrible comme l'autre;
Vous serez ses enfans; il vous défendra bien;
Je lui donne ma voix, joignez-y tous la vôtre;
Pour vous régir, que lui manque-t-il? Rien,
S'écria tout le Peuple. On le choisit: son Regne
Répara les malheurs passez.

Rois, qu'on vous aime & qu'on vous craigne:
L'un sans l'autre n'est pas assez.



LE PECHER ET LE MEURIER.

Fable II.

UN Pécher, les amours & l'espoir de son
Maître,
Du jardin l'arbre favori,
Le Printemps ne faisant que naître,
S'applaudissoit d'être déja fleuri.
Il avise un Meurier tout aussi sec encore
Que dans les froids les plus cuisans :
Aucun signe de vie ; on n'y voit rien éclore,
Feüilles ni fleurs ; ses rameaux languissans
Sont encor tous transis à la honte de Flore. (1)
L'ami, dit le Pécher, que te sert le Printemps ?
Ta paresse le deshonore.
Déja de sa touchante voix,
Philomele (2) l'annonce aux Echos de ces bois ;
Toute la Nature s'éveille.

(1) Deésse des fleurs.
(2) Le Rossignol.

Dé

Dès le matin une Aurore vermeille
Vient nous arroſer de ſes pleurs,
Nectar délicieux des arbres & des fleurs.
Cependant, pareſſeux, le Zéphire a beau faire;
Tu dors, quand tout eſt éveillé.
Que ne m'imites-tu ? Regarde, conſidere
Comme j'ai déja travaillé.
Me voilà tout fleuri; d'une belle eſpérance
Voilà déja mon maître régalé.
Je lui tiendrai parole, il peut compter d'avance
Qu'au nombre de mes fleurs mon fruit eſt égalé.
A peine l'Arbre a-t-il parlé,
Qu'un vent de Bize ſouffle, & détruit tout l'ouvrage.
Du Pécher la fleur déménage,
Et tout eſpoir de fruit avec elle envolé
Lui laiſſe à peine attendre un ſtérile feuillage.
Eh bien, dit le Meurier, avois-je donc grand tort
De ne me pas preſſer ſi fort ?

Zéphire a beau souffler, je crains encor la Bise.
Sçache qu'il faut à temps commencer l'entreprise,
Quand on veut en venir à bout.

L'impatience gâte tout.

L'OPINION.

Fable III.

J'Implore ton secours, Invention divine.
Je ne puis travailler sur d'antiques tableaux :
Si je ne crée & si je n'imagine,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine ;
Si le fonds n'est à moi j'y bâtis avec peine.
Je craindrois toûjours que le dol (1)
Ne m'en dépossedât sous ombre de Justice,
Et qu'un jour le maître du sol (2)
Ne revendiquât l'édifice.

(1) Terme de Pratique qui signifie fraude.
(2) Autre terme de Pratiquequi signifie le terrain.

Ne brodons point enfin le Cavenas d'autrui.
Jadis on inventoit ; inventons aujourd'hui.
Nos Peres l'ont bien fait ; ne pourrions-nous le faire ?
Non, me dit-on, les temps en sont passez.
Il falloit naître aux jours ou d'Esope ou d'Homere ;
Mais vous venez trop tard. Imitez : c'est assez.
Je n'en suis point d'avis. Il semble à ce langage
Que le monde soit décrépit,
Qu'il ait tout vû, qu'il ait tout dit :
Il s'en faut bien ; il n'est qu'à la fleur de son âge ;
Et c'est trop dire, il n'a que cinq ou six mille ans.
Or, près des millions d'années
Que vraisemblablement portent ses destinées,
Il ne fait que de naître ; & nous sommes enfans.
Il y paroît ; toûjours timides,

Nous n'osons avancer, si nous n'avons des guides.
Nous demandons à chaque pas,
A-t-on été par là? Non; n'y marchons donc pas.
Voilà bien le discours d'enfans tels que nous sommes.
Nous serons plus hardis, quand nous serons des hommes.
Que de terres encor restent à découvrir!
La Fiction sur tout est un païs immense;
On ira loin, pourvû qu'on pense.
Les chemins manquent-ils? c'est à nous d'en ouvrir.
Imaginons des faits; créons des personnages;
Si nous trouvons des critiques sauvages,
Allons toûjours, & laissons-les crier.
A l'honneur d'inventer Apollon nous convie;
Et nous sommes, malgré l'envie,
Créateurs de nôtre métier.
En vertu de ce privilege
Voici donc de nouveaux Acteurs,
Dame Ignorance & son cortege,

Pareſſe, Orgueïl. Ecoutons ces Docteurs.
Ils font déja gronder tout le Peuple critique
Contre un conte métaphyſique.

DEmoiſelle Ignorance étoit groſſe d'enfant;
Demandez-moi qui l'avoit abuſée?
Je n'en ſçais rien, mais on comprend
Qu'abuſer l'Ignorance eſt choſe bien aiſée:
Elle étoit groſſe enfin, le dernier mois couroit.
Sur cet événement maint Oracle à la ronde
En termes pompeux déclaroit
Qu'elle alloit accoucher de la Reine du monde;
D'un Enfant qui feroit des Rois, même des Dieux;
Qui regleroit lui ſeul tous les uſages;
Et ſi vous voulez encor mieux,
Qui fonderoit des écoles de Sages;
Le monde déſormais verroit tout par ſes yeux.
On accouche de peur; mais la pauvre Ignorance
Accoucha d'admiration:

L'Oracle s'accomplit. Comment ? par la naissance
De Demoiselle Opinion.
On fait venir l'Orguëil & la Paresse,
Parens de l'Ignorance, & de plus ses Amis;
Et de nommer l'Enfant l'honneur leur est remis.
La Marraine l'admire, & lui sourit sans cesse;
Le Parrain gravement le flatte, le caresse;
Et de leur pleine autorité
Ils l'appellent la Vérité.



SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

LES CHIENS.

Fable IV.

POur chercher sûrement fortune
Nombre de braves Chiens se liguerent entr'eux.
De gloire & de butin faisons bourse commune,
Leur dit, monté sur la Tribune,
Un Dogue, Orateur vigoureux.
Vous l'eussiez entendu par sa docte harangue
Enflammer les Confédérez,
Et leur étaler en sa langue
La Concorde & ses droits sacrez:
Ce Dogue en un College avoit pris ses dégrez.
Vous avez tous maint (1) Hector à poursuivre,
Les Loups, les Sangliers: courez; je vous les livre,
Si de vôtre union vous serrez le lien:

(1) Fils de Priam qui defendit Troye, & qui fut le plus fatal aux Grecs.

Mais si quelqu'un hargneux & difficile à vivre
Met le trouble entre vous, & s'en va sur un rien
Traiter son compagnon de visage (1) de chien:
Si vous donnez entrée à la guerre civile,
Vous perirez; & j'en atteste ici
Les manes querelleurs d'Achile:
Car, comme vous voyez, l'Orateur, Dieu merci,
Etoit sçavant & plagiaire aussi.
Sur sa figure pathétique
Nos Liguez font serment de demeurer unis.
Du zêle de la République
Contre tout interêt les voilà bien munis.
De ce pas nos Héros partirent,
Trouvent un Sanglier, l'attaquent, le déchirent;
Il n'est plus question que de le partager.
C'est le point délicat. Nos gens se désunirent.
Moi disoit l'un, j'en veux manger
Ma grosse part: j'ai renversé la Bête.
L'autre, C'est moi qui viens de l'étrangler.

(1) Injure qu'Achille dit à Agamemnon dans l'Iliade.

Pour ceux-ci, qui de loin ont regardé la fête,
Pensent-ils pas se régaler
Comme les plus vaillants ? qu'ils jeunent ; à la quête
Pour leur compte ils peuvent aller.
Tant fut dit, que le feu leur montant à la tête,
Les voilà furieux, combatans pour les parts.
De moment en moment s'accroît leur barbarie ;
La farouche Bellone & l'implacable Mars
Irritant encor la furie,
De carnage & de sang repaissent leurs regards.
Ce Champ au peuple Chien fut une autre Pharsale (1)
Où n'écoutant qu'une rage brutale,
Parens contre Parens, chacun se disputa
Le Sanglier dont aucun ne tâta :
Car, tandis qu'en ce choc leur fureur se déploye,
Que de s'entretuer ils se donnent la joye,
Ils virent accourir une troupe de Loups.
Qui put s'enfuir, s'enfuit ; mais ils ne purent tous :

(1) Champ de bataille où Cesar vainquit Pompée.

Des Loups le reste fut la proye.
Or, de cela deux véritez :
C'est l'Interêt qui fait & qui rompt les traitez
La Discorde sa fille enfante la Rüine.
En seize mille vers bien sonnans, bien comptez,
Plus n'en apprend l'Iliade divine.

LE PORTRAIT.

Fable V.

Le monde est plein de faux Censeurs.
Qu'on leur montre une bonne piece,
Leur ignorante hardiesse
De son autorité la renvoye aux Farceurs.
Il n'y trouvent ni goût, ni force, ni justesse ;
C'est ceci, cela qui les blesse ;
Blâmant, proscrivant tout, & de par les neuf Sœurs.
Eh, Messieurs, c'est orgueil, & non délicatesse :
Vous n'êtes qu'ignorans, soi disans connoisseurs.

DE se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour propre de son métier
Est ami des Portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là nôtre unique folie.
Le Portrait achevé, nôtre homme veut avoir
L'avis des ses amis, gens experts en Peinture :
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre. Ce nez n'est pas bien à sa place ;
Reprend un tiers : Je voudrois bien sçavoir
Si vous avez les yeux si petits & si sombres ?
Et puis, en vérité, que servent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le Peintre en vain s'écrie ; il a beau se fâcher ;
Sur cet Arrêt il faut qu'il recommence :
Il travaille, fait mieux, réüssit à son choix,
Et gageroit tout son bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.

Les Connoiſſeurs aſſemblez de nouveau
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le viſage;
On vous creuſe la jouë; on vous ride la peau;
Vous êtes là laid & ſexagenaire;
Et flatterie à part, vous êtes jeune & beau.
Eh bien, leur dit le Peintre, il faut encor refaire;
Je m'engage à vous ſatisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les Connoiſſeurs partis, le Peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
Ne ſont que de francs ignorans;
Et ſi vous le voulez, demain je les y prends.
D'un ſemblable Tableau je laiſſerai la tête,
Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
Qu'ils reviennent demain; l'affaire ſera prête.
J'y conſens, dit notre homme; à demain donc; adieu.
La troupe des Experts le lendemain s'aſſemble,
Le Peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,

Cela vous plaît il mieux ? dites ; que vous en
semble ?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeller, dirent-ils ? Quel be-
soin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui, vous l'avez pris à
gauche.
Vous vous trompez, Messieurs, dit la Tête,
c'est moi.



LES GOURMETS.

Fable VI.

(1) MAis n'eſt-il pas auſſi des goûts ſûrs? oüi ſans doute:
Ils ſont rares; mais il en eſt.
Heureux qui les rencontre! Heureux qui les écoute!
Plus heureux encor qui leur plaît!
Travaillons y, quoiqu'il en coûte.

SUr un vin frais cuvé le maître d'un Logis
Tenoit conſeil, interrogeoit ſon monde;
La taſſe couroit à la ronde;
Il vouloit que chacun en donnât ſon avis.
L'un le goûtant à vingt repriſes,
Très élegamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquiſes;
Un autre en l'avalant opinoit du godet.
Ce vin tout d'une voix vaut la liqueur ſuprême

(1) Cette Fable eſt liée avec la precedente.

Dont les Dieux s'enivrent là-haut :
On eût defié (1) Bacchus même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, Docteurs en l'art de boire,
Le Marguillier Lucas & le Syndic Gregoire ;
On leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous ?
Vôtre avis n'est-il pas le nôtre ?
Il sent le fer, dit l'un : le cuir aussi, dit l'autre.
Bon, dit on, quelle idée ! & d'où viendroient ces goûts ?
Le Bacchique Senat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi ; mais courte fut la joye ;
L'événement vint les justifier.
On trouve, en le vuidant, dans le fonds du Cuvier,
Une petite clef pendant à sa courroye ;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens vôtre ouvrage a sçû plaire ;
On le dit excellent ne vous y fiez pas.

(1) Dieu du vin.

Maint défaut échape au vulgaire,
Qu'apercevront les délicats.

PANDORE.

Fable VII.

(1) VUlcain tout frais banni du céleste Serdeau
Voulut à sa façon faire une créature.
D'abord; en employant la forge & le marteau;
Il imita du corps la secrète structure;
Puis en fit les dehors; & son adroit cizeau
Tailla, polit, acheva la figure.
Jupiter dit: L'ouvrage est beau;
Certes mon Fils entend bien la sculpture:
D'Humains il feroit presque une manufacture:
Mais après tout, ce n'est qu'un corps,
Qu'une statuë; il y faut joindre une ame
Qui de l'ouvrage anime les ressorts.
Il dit: L'airain respire, & la statuë est Femme.

(1) Fils de Jupiter & de Junon. Jupiter fâché de le voir si laid, le précipita du Ciel en terre d'un coup de pied. Il étoit Forgeron des Dieux.

Tout

Tout habitant du Ciel voulut lui faire un don.
Jugez quel fut son appanage ;
Rien ne manquoit à son ménage ;
De Graces & de Ris on lui fit sa maison.
Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage,
De charmes, de talents, d'adresse, de courage;
Et de là Pandore est son nom ;
C'est-à-dire, tout don ; ô le bel assemblage !
Mais le Dieu sournois de là-bas,
Pluton, s'en vint offrir une boëte à Pandore.
Tenez, dit-il ; voici bien mieux encore ;
C'est le plus grand trésor, si vous ne l'ouvrez pas.
La belle à ce discours trouva quelque embarras.
Elle étoit femme & partant curieuse ;
L'œil toûjours sur la boëte on la voit soucieuse ;
Ne point l'ouvrir, dit-elle ! on se mocque de moi :
Plaisant trésor de qui la jouïssance
Est de n'en point user ! Je m'y perds, plus j'y pense ;
C'est une enigme : oh, par ma foi,
J'en aurai le cœur net. Il faut voir. Elle l'ouvre.

Dieux, qu'en sort-il ? Qu'est-ce qu'elle découvre ?

Quels maux affreux s'échapperent de-là ?

La Douleur & la Mort : pis encor que cela :

Des vices odieux l'engeance toute entiere

Se produisit à la lumiere.

Or je demande en quel rang mettrons nous

La Curiosité qui fut mere de tous ?

A Ce fait ancien joignons un peu du nôtre.

Je ne puis me guerir de l'émulation.

Cette Fable en enfante une autre :

C'étoit mon avant scene ; & voici l'action.

Nous voilà, se dirent les Vices,

Mais que deviendrons-nous ? songeons à nous loger.

Moi, dit l'Ambition, je n'ai point à songer :

Des Grands je ferai les délices,

Et de ce pas je m'y vais héberger :

La Cour des Rois sera mon gîte.

Et moi, dit l'Interêt, je m'en vais au plus vite

Chez les Negotians & Messieurs leurs Commis;

J'y ferai bien-tôt des amis.
Je veux leur enſeigner à ſe tracer ſur l'Onde
Aux plus lointains Climats mille chemins nouveaux :
Je veux que ſur de bons vaiſſeaux,
Ils me promenent par le monde :
Je verrai le païs. La Débauche à ſon tour,
Dans la maiſon du Riche établit ſon ſéjour.
Là, de rien elle n'aura faute ;
Goûtant de plus d'un vin & de plus d'un amour,
Elle va regner chez ſon Hôte.
L'Hipocriſie alors ſe logeoit encor mieux ;
Ces Gens aux doux parler, au ſaint baiſſement d'yeux,
Pour elle ont des chambres garnies :
Elle ſera dans les Temples des Dieux
Maîtreſſe des cérémonies,
Quant à la Jalouſie, où ſera ſon quartier ?
Peut-elle manquer de retraites ?
Ne fût-il dans le monde entier
Que deux Belles ou deux Poëtes.
Ainſi de ſe loger tout Vice vint à bout.
La Vanité pourtant paroiſſoit ſans domaine.

Et toi, lui dit quelqu'un ? N'en ſoyez point e
peine ;
Moi, dit-elle, Meſſieurs, je logerai par tou

LE CHAT ET LA SOURIS.

Fable VIII.

FInette, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souri-
ciere ;
Pour un morceau de lard la voilà priſonniere :
Par fois les plus Sages ſont pris.
Maître Matou que cette odeur attire,
S'en vient flairer le trébuchet ;
Il y voit la Souris & du lard à ſouhait :
Quel repas pour le Maître Sire !
Pour l'avoir, le ruſé ſe met ſur ſon beau dire.
Ma Commere, dit-il d'un ton de papelard,
Mettons bas la vieille rancune ;
C'eſt trop vivre ennemis ; j'en ſuis las pour ma
part :
Si comme moi la guerre t'importune,

Il ne tiendra qu'à toi que deformais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur, lui répondit Fi-
nette.
Quoi, tout de bon, dit l'un ? Oui, dit l'autre.
Voyons,
Reprit le Chat; pour faire alliance complette,
Ouvre-moi ton logis, que nous nous embraf-
fions.
Volontiers ; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.
Ça, dit le Chat de bonne volonté,
Et qui déja croit tenir dans fa manche
Souris & lard tant convoité.
De fes deux griffes il attrape
Le long morceau de bois où la planche pen-
doit.
Il fe baiffe, elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard, & bien loin de
fon compte,
N'eut ni lard ni Souris, n'eut que fa courte
honte.

Le Prudent ſçait tirer ſon bien,
Même de l'ennemi qui penſe à le détruire.
Autre morale y viendroit auſſi-bien.
Tel nous ſert en voulant nous nuire.

LES DEUX LIVRES.

Fable IX.

J'Ai vû quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconſolable.
L'élevoit-on ſur une table ?
Le Marmot penſoit être grand.
Tout Homme eſt cet Enfant. Les dignitez, les places,
La nobleſſe, les biens, le luxe & la ſplendeur,
C'eſt la table du Nain ; ce ſont autant d'échaſſes,
Qu'il prend pour ſa propre grandeur.
Je demande à ce Grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'acuëil même eſt dedain,

Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train ?
Mais quoi ? de tes Ayeux la memoire honorable ;
L'autorité de ton emploi,
Ton Palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme ; est-ce toi ?
Riens moins ; & puisqu'il faut qu'ici je t'aprétie,
Un cœur bas, un esprit mal-fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nud, mais trait pour trait.
Du surplus ton orguëil te trompe & nous surfait.
Il est quelques Puissans que de leur dons celestes
Les Dieux prennent plaisir d'orner :
L'orguëil à ceux-la seuls pourroit se pardonner ;
Mais ceux-là sont les seuls modestes.
C'est un double exemple à donner.

CÔte à côte sur une planche,
Deux Livres ensemble habitoient.

L'un neuf, en maroquin & bien doré sur tranche;
L'autre en parchemin vieux que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écrioit: Qu'on m'ôte d'ici;
Mon Dieu, qu'il put la moisissure!
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci!
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain!
Est-il œil qui ne s'en offense?
Eh! de grace, Compere, un peu moins de dedain,
Lui dit le Livre vieux; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoissiez à fonds... Je vous en quitte,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend son camerade. Eh non; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taisez-vous; vous me faites honte;
Holà

Holà, (1) Mons du Libraire, holà,
Pour vôtre honneur, retirez-moi de là.
Un Marchand vient ſur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres ; il en voit :
A l'aſpect du Bouquin, il l'admire & l'achéte ;
C'étoit un Auteur rare, un Oracle du Droit.
Au ſeul titre de l'autre, ô la mauvaiſe emplette !
Dit le Marchand homme entendu.
Que faites-vous de ce Poëte
Extravagant enſemble & morfondu ?
C'eſt bien du maroquin perdu.

Reconnoiſſez-les bien ; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit ?
Du ſage mal vêtu le grand Seigneur rougit ;
Et cependant l'un eſt un homme ;
L'autre n'eſt ſouvent qu'un habit.

(1) Maniere vaine & cavaliére de prononcer le nom de Monſieur en l'abrégeant.

L'HOMME INSTRUIT DE SON DESTIN.

Fable X.

UN Homme avoit un jour obtenu du Destin,
Que de son avenir il lui fit confidence.
Au Livre de la Providence,
Il lut donc tout son sort, ses progrès & sa fin.
Parmi de menus faits, de grandes avantures
Se déployerent à ses yeux.
Il devoit être Roi, puissant & glorieux,
Et puis captif, & puis mourir dans les tortures.
Ces révolutions sont le plaisir des Dieux.
De tous ces objets quelle idée
Occupe desormais mon pauvre Curieux !
Sa mort le suit par tout ; son ame intimidée
La souffre à toute heure, en tous lieux.
Ce Roi futur, que la frayeur consume,
Se voit dans son affreux chagrin,

Esclave comme Montezume, (1)
Grillé comme Guatimosin. (2)
Ah! par pitié, grands Dieux, ôtez-moi cette image,
S'écria-t'il. Ses vœux sont exaucez.
Il ne voit plus la mort ni l'esclavage;
Dans son esprit ce sont traits effacez.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce Sceptre absolu qui l'attend:
En est-il mieux? le croyez-vous content?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siecle d'un instant.
Quelque faveur que le Ciel lui deploye,
Tout est insipide pour lui:
Où les autres mourroient de joye,
Ce Roi futur séche d'ennui.
Ciel, cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me séparent de mon bien.
Hâtez mes grandes destinées:
Hors de-là je ne goûte rien.
Çà dit le Sort, malgré ton imprudence

(1) Empereur du Mexique fait prisonnier par Fernand Cortez Espagnol qui conquit son Royaume.

(2) Successeur de Montezume qu'on mit sur un brasier pour lui faire avouër où étoit son or.

Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait, tu vas être heureux ;
Je te rends à ton ignorance.

Bon lot ! bien à propos tout homme en fut
pourvû.
Sans cela nôtre impatience
Feroit un mal d'un bien prévû ;
Et le mal nous tueroit d'avance.

LES ARBRES.

Fable XI.

CHez nos Ayeux, à qui Dieu fasse
paix,
Un Astrologue étoit un meuble nécessaire.
Sans son avis on ne pouvoit rien faire.
La Raison commandoit ; il reste encor un
mais ;
Qu'est-ce que l'Astrologue augure de l'affaire?
Vouloit-on bâtir, voyager,
Vendre, aller faire des empléttes,

Se marier ou ſe purger ?
Il vous falloit ſurtout le *Viſa* des Planettes.
Tout Aſtrologue étoit priſé ſon péſant d'or,
Idiot préjugé, qui n'exceptoit perſonne !
L'homme eſt ſi ſot, que je m'étonne
Que la mode n'en dure encor.

❧

UN grand Seigneur ami du Jardinage,
Avoit des arbres à planter.
Son Prédiſeur qu'il s'en va conſulter,
Fait ſon thême, étudie, & trouve pour l'ouvrage
Les Celeſtes aſpects dont il faut profiter.
Allons, dit le Docteur, qu'on plante tout-à-l'heure;
Le Ciel ne veut ni delai, ni demeure ;
Si l'on tarde un moment, ces arbres ſont perdus.
Pour l'influence bienfaiſante
Je ne compte qu'une heure au plus.
Soudain on obéit, on plante ;
En moins de rien voilà nos arbres en état ;

Munis d'un bon certificat.
Ils devoient atteindre un grand âge;
Grêle, pluye & vents en courroux,
Main d'homme n'y pourroit causer aucun dommage;
Le Ciel les protegoit envers & contre tous.
A quelques jours de ce plantage,
Le Seigneur prend un nouveau Jardinier.
Le plan ne lui plut pas; il arracha l'ouvrage
Qui selon lui n'eût pû fructifier.
Quand le Seigneur le vit, Ah malheureux, ah traître!
Qu'as-tu fait là, dit-il au déplanteur?
Ces arbres auroient fait le plaisir de ton Maître.
Mon Astrologue en ce point grand Docteur,
Avoit pour les planter pris l'instant bienfaicteur,
Où tout le (1) Senat planétaire
M'étoit garand du succès de l'affaire.
Tout beau, dit le Manant, à tort vous vous fâchez;
Je n'entends rien, Monsieur, à vôtre Dialogue:

(1) Toutes les planetes.

Mais vos arbres sont arrachez :
L'instant ne valoit rien ; battez vôtre Astrologue.

APOLLON ET MINERVE, MEDECINS.

Fable XII.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

Fontenelle, grand maître & de Prose & de Rime,
De qui l'esprit contient tous les esprits,
Et qui, doüé d'une raison sublime,
Ne l'as point aux dépens des Graces & des Ris:
Je traite dans ces vers la science commune
Que personne n'apprend, que chacun croit sçavoir,
La Morale ; & de peur qu'elle soit importune,
Sous des voiles rians je le fais entrevoir.
Tu sçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'élever aux spéculations,

Tu t'étois muni de bonne heure
Du principe des actions.
Prononce donc sur mes Allégories ;
Juges-en sans appel le fonds & le détail :
C'est à tes lumiéres chéries
Que je soûmets tout mon travail :
Non pas qu'en tout j'espere gain de cause ;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime souffre, & plus loin c'est la chose ;
Je n'irai pas peut être à mon but assez droit ;
Par fois un mot intrus d'un autre tient la place,
Et quelquefois le tour est vicieux ;
Tantôt trop de foiblesse, & tantôt trop d'audace ;
Même, où j'aurai bien fait, j'aurai manqué le mieux.
Mais quoi ! ne sçai-tu pas quelle espece est la nôtre ?
Chacun de ses talens a beau s'enorgueillir :
Dès qu'on est homme, il faut faillir,
Et je suis homme en cela plus qu'un autre.

(1) APollon & (2) Minerve étoient bannis
des Cieux.
Pour quel sujet ? Cela n'importe;
Passons-nous-en; le Souverain des Dieux,
Quand tel est son plaisir, met les gens à la porte:
On obéït, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils ? sevrez de (3) l'Ambroisie
Il faut chez les Mortels aller gagner sa vie.
Moi, dit le Dieu, je sçais un bon métier.
J'ai bien aussi le mien, répondit la Déesse.
Ils firent choix d'une ville de Gréce,
Et s'établirent là, chacun en son quartier.
Apollon se fit Empirique;
Guerissoit tous les maux du corps;
Des organes usez rajustoit les ressorts;
Pour chaque maladie avoit un spécifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute Médecine;
C'étoit l'ame qu'elle pansoit;
En extirpoit le mal jusques à la racine.

(1) Apollon Dieu de la Medecine.
(2) Déesse de la sagesse.
(3) Nouriture des Dieux.

L'Homme est ami du stile charlatan :
Bien le sçavoit la prudente Déesse.
Elle l'affecta donc, & comme Orvietan,
Elle débitoit la Sagesse.
Son affiche portoit en caracteres d'or
Qu'à son art souverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un scelerat, un diable,
Quelque chose de pis encor ;
Je vous le rends blanc comme neige ;
Je vous le gueris net d'un seul trait d'Elixir :
Au sortir de chez moi les Vertus en cortege
Marcheront sur ses pas ; il n'aura qu'à choisir.
Je vous redresse un esprit gauche ;
Je vous netoye un cœur gangréné de débauche ;
Fievre d'ambition, au feu toûjours nouveau,
Avec redoublement & transport au cerveau ;
Mensonge continu, malice invétérée,
Avarice désespérée,
Tous les Vices en un monceau,
Je m'en jouë, & cent fois j'ai fait semblables cures.
Et n'allez pas penser que ce soient impostures :
Usez de mon remede, & je n'en veux le prix

Que de ceux que j'aurai gueris.
Apollon faisoit mieux, on le payoit d'avance;
Avant la guérison il vendoit l'espérance.
Cependant tout couroit chez le Dieu Medecin;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage;
La foule en augmentoit; on eût tout mis en
gage,
Plûtôt que de manquer le remede divin.
Il fut riche bien-tôt, comme un Homme d'af-
faire,
Et Minerve n'étréna pas.

Les maux du corps font tout nôtre embar-
ras:
Ceux de l'ame n'importent guere.



LE TRESOR.

Fable XIII.

UN Prince voyageoit, cherchant les avantures,
Mais non pas tout à fait en Chevalier errant;
Il marchoit avec suite, avoit pris ses mesures,
Sa cassete suivoit, bon trésor, sûr garand
Contre mille besoins enfans des longues courses;
Le courage & l'argent, c'étoit là ses ressources.
Il apperçoit un jour, écrits sur un rocher,
Ces mots en vrai stile d'Oracle:
Je mene au Grand Trésor qu'un Dieu voulut cacher;
Il est gardé par maint obstacle,
Et d'abord, pour premier miracle,
C'est par mon sein qu'il faut marcher.
Perçons-le, dit le Prince. On assemble mille hommes,

Travaillans jour & nuit, bien nourris, bien payez;
Et moyennant de grosses sommes
En peu de jours les chemins sont frayez.
Le rocher traversé, se présente un abîme.
Le Trésor est plus loin, dit un autre écriteau;
Comble-moi. Soit, comblons; dit l'Amadis (1) nouveau;
Le Trésot, à ce que jestime
Sur ces précautions, doit être un bon morceau.
Nouveau travail & nouvelles dépenses.
Mais l'abîme comblé, les belles spérances
Se reculent encor. D'une épaisse forêt
Un Pin gravé lui dit : *Le Trésor est tout prêt;*
Mais pour aller jusqu'à sa niche,
Il faut abattre bien du bois.
Sur nouveaux frais, on travaille, on défriche;
La cassette du Prince est enfin aux abois.
Il arrive au travers de la futaye ouverte

(1) Heros d'un fameux Roman de Chevalerie.

Dans une campagne déserte.
Un seul Dragon gardien du Trésor,
Lui dit : ce n'est pas tout, il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage :
Ma bourse étoit à bout, ma valeur ne l'est pas.
Il fond sur le Dragon, qui réveillant sa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomissoit un affreux nuage
De fumée & de feux précurseurs du carnage.
Le Prince combat en Héros ;
Le danger même l'évertuë.
Il porte mille coups ; le sang coule à grands flots ;
Il est blessé vingt fois ; mais à la fin il tuë.
Enfin, voici, dit-il, le Trésor qu'on me doit.
Il appelle ; on vient voir ; on calcule la somme ;
On trouve, sou pour sou, tout l'argent qu'à nôtre homme
Avoit coûté ce grand exploit ;

t d'un baume excellent deux petites mesures,
'uste, ce qu'il en faut pour guerir ses blessures.
Le Dieu s'étoit joüé du Chevalier errant.

Il vouloit par là nous apprendre;
Qu'après bien des peines souvent
On n'est pas mieux qu'auparavant.
Heureux qui n'est pas pis! ce sont graces à rendre.



LE CHAMEAU.

Fable XIV.

PAr pitié pour le Fou ſouvent le Sage plie;
Pour vrai reſpect le Fou prend ſa pitié.
L'égard qu'on a pour la folie,
La rend plus folle de moitié.
Ce Grand ne peut ſouffrir que l'on le contrediſe.
Eh bien, ſoit, vous avez raiſon.
Nous voilà pris au mot : pas le moindre ſoupçon
Qu'il vient de dire une ſotiſe,
Et que nôtre ménagement
Lui dit qu'il eſt ſot doublement.
On voit un Auteur fanatique,
Sur chacun de ſes vers prêt à s'extaſier,
Pâliſſant, frémiſſant à la moindre critique:
De peur de le mortifier,
Nous nous prêtons à ſa manie;

Un

Un mot d'éloge échape ; & mon homme est perdu.
L'Idiot désormais se va croire un génie.
Vous l'avez dit : du moins, l'a-t-il bien entendu.
J'alléguerois sans peine un tas d'autres exemples ;
La Morale n'a point de matieres plus amples :
Mais je n'épuise rien ; & de crainte d'ennui,
L'Art demande que je m'arrête.
Dire tout au Lecteur, cela n'est pas honnête ;
C'est trop se défier de lui.

Pour mille bons endroits, les Chameaux ont un vice ;
Ce n'est pas trop ; le pied leur glisse ;
Ils sont sujets à s'écarter.
Ceci posé, je puis conter
Comme un Chameau, d'ailleurs fort sage & fort honnête,
S'enorgueillit d'un cas qui lui tourna la tête.
Avec ce Monsieur-là, ceux qui le conduisoient

Alloient paſſer un mont fort rude.
Le Chameau patiſſoit ; ſes pieds s'y refuſoient ;
Nos gens ſont en inquiétude ;
Pour rendre le chemin moins gliſſant & plus beau,
Ils mettoient des tapis ſous les pieds du Chameau.
A la précaution qu'il prend pour déférence,
Le Chameau ſe rengorge ; il vous fait le gros dos ;
Compte ſes pas, comme un Pedant ſes mots,
Et marche gravement ainſi qu'une Eminence.
A paſſer la montagne il met le jour entier ;
Et la nuit toute entiere il rêve
A l'honneur du tapis ; le ſommeil n'y fait trêve ;
Il ne dort point, de peur de l'oublier.
Mais quand, le lendemain, on veut qu'à l'ordinaire,
Pour recevoir ſa charge il baiſſe les genoux,
Qu'eſt-ce, Meſſieurs ? êtes-vous fous,

Dit le Superbe Dromadaire ?
N'eſt-ce pas moi qu'hier vous traitiez en Seigneur ?
Suis-je aujourd'hui d'une autre eſpece ?
Ses Maîtres à grands coups gueriſſent ſon yvreſſe ;
Allons, bas, maître raiſonneur ;
Le tapis t'a gâté : ce n'étoit pas honneur ;
C'étoit égard pour ta foibleſſe.



LES AMIS TROP D'ACCORD.

Fable XV.

IL étoit quatre Amis qu'aſſortit la Fortune ;
Gens de goût & d'eſprit divers.
L'un étoit pour la Blonde, & l'autre pour la Brune ;
Un autre aimoit la Proſe, & celui-là les Vers.
L'un prenoit-il l'endroit ? l'autre prenoit l'envers.
Comme toûjours quelque diſpute
Aſſaiſonnoit leur entretien,
Un jour on s'échaufa ſi bien,
Que l'entretien devint preſque une lutte.
Les poumons l'emportoient ; Raiſon n'y faiſoit rien.
Meſſieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il ſeroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux !

Si nous ſentions, ſi nous penſions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du problême,
Et l'on ſe propoſa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Préſenter leur humble Requête ;
Et le Dieu ſur le champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'eſt-à-dire, qu'il leur donna
Sentimens tout pareils & pareilles penſées ;
L'un comme l'autre raiſonna.
Bon, dirent-ils, voilà les diſputes chaſſées.
Oui, mais auſſi voilà tout charme évanouï ;
Plus d'entretien qui les amuſe.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous, Oüi.
C'eſt deſormais entr'eux le ſeul mot dont on uſe.
L'ennui vint : l'amitié s'en ſentit alterer.

Pour être trop d'accord nos gens se désunis-
sent.
Ils chercherent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contredissent.

C'est un grand agrèment que la diversité.
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes;
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui nâquit un jour de l'Uniformité.



LA PAIX.

Fable XVI.

ENtre les Dieux jadis survint un incident
Les uns vouloient perdre une Ville,
Les autres la sauver ; ils s'échaufent la bile ;
Peu de raisons, grand bruit, & couroux imprudent :
On se raille, on s'outrage, & rien ne se décide.
Déja, l'un l'autre s'excédant,
Pluton branle sa fourche, & Pallas son Egide,
Et le Dieu des Mers son Trident.
Quoi, Messieurs, dit Jupin ; quoi, pour une autre (1) Troye,
La guerre encor s'éleveroit chez vous ?
Voulez-vous toûjours qu'on vous croye
Des Dieux capricieux & fous ?
N'a-t-on pas dit assez de sotises de nous ?

(1) Les Dieux avoient pris parti les uns pour les Troyens & les autres pour les Grecs ; Et ils combattirent même les uns contre les autres.

Hola, la Paix, dit-il; la Paix. Point de nouvelles;
La Paix n'étoit au Ciel; il fallut la chercher.
Va, Mercure, ajuste tes aîles;
J'ignore où cette Paix peut s'être allé cacher;
Cherche-la vîte & me l'améne.
Mercure part, arrive, & le tour d'une haleine.
Le voilà d'abord à la Cour.
On sçait que Politesse habite ce sejour:
Le Dieu croit tenir son affaire.
On s'y louë, on s'embrasse, on s'empresse à se plaire;
Offres, soins obligeans, complimens faits au tour.
Bon, n'allons pas plus loin; mais il se désabuse;
Il voit bien-tôt que c'est traitresse ruse,
Que tout est divisé, qu'on se hait, qu'on se nuit,
Que la guerre est réelle, & le reste un vain bruit.
Aux Tribunaux Mercure se transporte;

Nos

Non pas qu'il crût trouver la Paix chez les
Plaideurs,
Mais chez les Magiſtrats : Gravité les eſcorte;
La Paix regne en leur air, & ſemble être en
leurs cœurs.
Mais il s'y trompe encor ; Thémis embarraſ-
ſée
Ne peut les accorder ſur le ſens de ſes Loix ;
Chacun plaide pour ſa penſée ;
Chicane brouille tout, les avis & les droits.
Des Tribunaux Mercure court aux Tem-
ples ;
Leurs Miniſtres, dit-il, doivent les bons exem-
ples ;
J'y trouverai la Paix. Non pas la Paix, je croi,
Monſieur le Dieu ; mais bien Diſcorde con-
tinuë,
Sentimens oppoſez, haine, mauvaiſe foi.
L'un ſoûtient ſon Oracle, & l'autre ſa Sta-
tuë ;
Chacun veut tout tirer à ſoi.
Voyons chez les Sçavans ; car la ſcience eſt
une,

Dit le Dieu; ces Messieurs doivent être d'accord.
Point du tout; jalouse Rancune
Au milieu d'eux est comme dans son fort.
Dispute à l'infini; procédé malhonnête;
Modernes, Anciens, sont toûjours en procès.
Homere étoit un Dieu. Non, c'étoit une Bête,
Dit l'autre : & des deux parts excès.
Mercure de ce pas s'en va dans les familles.
Que trouve-t-il chez les Epoux?
Prudes & débauchez, coquettes & jaloux,
Maris caducs, Femmes qu'on laisse Filles,
Et s'en vengeant peut-être; enfin les béatilles
De l'Himenée, ennuis, chagrins, dégoûts:
L'un dit blanc, l'autre noir; voilà comme ils sont tous.
Entre Freres autre discorde;
Jalousie, interêt, & toûjours démêlez.
Ne trouverai-je donc personne qui s'accorde?
Tous les cerveaux sont ils troublez,
Dit Mercure? Du moins les Enfans & les Peres...

Autre erreur, & nouveaux debats.
Il les trouve appointez contraires;
Ou les Peres sont durs, ou les Enfans ingrats.
O juste Ciel! j'ai fait une belle ambassade, (1)
Disoit déja Mercure, en retournant aux Cieux:
Mais comme en son chemin il détournoit les yeux,
Il voit la Paix assise, ainsi qu'une Nayade, (2)
Au bord d'une fontaine & sous de verds rameaux.
Ah, te voilà; dit-il? J'habite ces hameaux,
Lui répond elle, avec ce Solitaire.
Fort bien, reprit Mercure, à ce que je puis voir,
Non plus que nous l'Homme a beau faire,
Il faut être seul pour t'avoir.
Encor avec soi-même a-t-on plus d'une affaire.

(1) Paroles de Sosie dans l'Amphitrion.
(2) Nimphe des Eaux.



LE CHEVAL ET LE LION.

Fable XVII.

DOutez, Mortels, doutez; car vous ne
sçavez rien.
Je ris, quand je vous vois prendre l'affirmative;
Je ris quand je vous vois tenir la négative:
Doutez, vous dis-je encor; cela seul vous sied
bien.
Point de questions décidées;
Vous n'avez qu'un petit cerveau,
Où voltigent quelques idées
Qui ne sont pas du vrai l'infaillible flambeau.
Il est ailleurs un Ocean immense
De véritez qui ne vous luisent point;
Et vôtre Etre même est un point
Que vous sentez sans connoissance.
Après cela, pourriez-vous bien
En croire sur le reste un orgueil qui vous flatte?

Apprenez ſeulement ce que ſçavoit (1) Socrate :
Sçachez que vous ne ſçavez rien.

Certain Cheval natif de la Norvege,
Voyageur d'inclination,
Etoit ſorti de ſon Climat de neige
Pour voir le monde ; il paſſe en (2) Albion,
Puis en France, en Eſpagne, & pouſſant ſon voyage
Aborde enfin à l'Africaine plage.
C'étoit là que Sire Lion,
Prince abſolu du voiſinage,
Donnoit ſon ſens, ſon appetit pour loi.
L'Etranger ſçavoit vivre, & pour lui rendre hommage,
Il ſe fait préſenter au Roi.
L'Audience eſt des plus ſuperbes ;
Le Lion eſt aſſis ſur un haut Trône d'herbes ;

(1) Philoſophe Grec, il avoit coutume de dire qu'il ne ſçavoit rien, quoique l'Oracle l'eût declaré le plus ſage des hommes.
(2) L'Angleterre.

Et ſous un riche dais de rameaux enlaſſez :
Ses Courtiſans nombreux autour de lui placez,
Sur l'air du Souverain compoſoient leurs viſages.
Soyez le bien venu, dit-il, & commencez
A me ranconter vos voyages.
J'ai du loiſir ; parlez, & me réjoüiſſez.
Sire, dit le Cheval faiſant la révérence,
Sachez d'abord la différence
De mon païs à celui-ci ;
Les hommes y ſont blancs ; je les vois noirs ici,
Là les campagnes & les arbres
Brillent d'une blanche toiſon.
Que le Ciel y verſe à foiſon.
Les fleuves durs comme les marbres,
Se traverſent à pied, portent d'énormes poids....
O l'inſolent menteur ! interrompt le Monarque ;
Me croit-il une dupe ? en ai-je quelque marque ?
Eſt-ce ainſi qu'on impoſe aux Rois ?
Nôtre Voyageur quadrupede
Veut repartir ; il n'eſt plus temps,

Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour: on vous le chasse; il cede
Aux coups de cornes & de dents.

Tel esprit fort, soit disant infaillible,
Nie avec même orgueil, tout ce qui le surprend.
Je ne le conçois point; donc il est impossible.
Vrai sillogisme d'ignorant!



LES ANIMAUX COMEDIENS.

Fable XVIII.

A MONSIEUR GILLOT.

GIllot, mon frere en Apollon,
Car ce n'eſt pas par fantaſie
Que la Peinture avec la Poëſie
Fraterniſe au ſacré Vallon;
Leur origine en effet eſt pareille;
L'une & l'autre eſt un don des Cieux:
Ce que par les diſcours l'une peint à l'oreille,
L'autre par les couleurs ſçait le conter aux yeux.
Les Animaux qui parlent dans mes Fables,
Doivent agir dans tes tableaux.
Montre-les ſous des traits naïfs & véritables;
Que ſous ta main, Quadrupedes, Oyſeaux,
Inſectes, que tout prenne une ame.
Vole plûtôt au Ciel y derober la flame
Dont (1) Prométhée autrefois anima

(1) Il fut puni pour avoir animé l'homme du feu qu'il avoit derobé dans le Ciel.

Le corps humain que lui-même il forma.
Argumente par ton génie
Contre l'orgueil Cartesien
Dont la Logique aux animaux dénie
Crainte, desir & tout : je n'y souscris en rien.
Je les fais raisonner ; & ton art, je m'en flate,
M'empêchera de paroître menteur :
Tout Animal par toi va dire au Spectateur :
Qu'en pensez-vous ? suis-je Automate ?

LEs Animaux, un jour joüoient la Comédie.
Théâtre artistement formé de rameaux verds ;
Dans les entr'actes simphonie
D'Oiseaux, de Rossignols experts.
Le plus beau cependant n'étoit pas l'harmonie.
Ce qui se faisoit plus loüer,
C'étoit l'assortiment des rôles au génie
Des Acteurs qui devoient joüer.
Le Lion fait le Roi ; Roi qu'il étoit lui-même,
Doute-t-on que sa Majesté

Ne soutînt bien l'honneur du diadême ?
Qu'il ne prît, comme il faut, le ton d'autorité ?
Le Taureau fait l'Amant ; air noble, mine haute,
Et vive flame dans les yeux ;
Passion ne lui faisoit faute ;
Sentant ce qu'il disoit, sentant même encor mieux.
Le Chien prudent & plein de zêle,
Etoit de l'Amoureux le confident fidèle.
La Genisse à la blanche peau,
Parée encor de sa jeunesse,
Faisoit le rôle de Princesse,
Recevant fierement les soupirs du Taureau.
Le Tigre pour regner ménageoit une ligue ;
D'un vrai conspirateur il avoit le maintien :
Bref, afin qu'il n'y manquât rien,
Le Renard conduisoit l'intrigue.
Le beau spectacle que c'étoit
Qu'un choix de tels Acteurs, tous dans leur caractere !
Etoit-ce une action que l'on representoit ?

Non, c'étoit le vrai même; on ne pouvoit
mieux faire;
C'étoit la bonne troupe: aussi l'on s'y portoit.
Mais, un Singe un beau jour en levant les
épaules,
O, dit-il, les pauvres Acteurs!
Il gagea que lui seul il jouëroit tous les rôles,
Et raviroit les Spectateurs.
On vous le prend au mot; il jouë,
Contrefait tout en moins de rien;
Mais que servent ses sauts, sa grimace & sa
mouë?
En faisant tout, il ne fait rien de bien.
Pour imiter le Roi, sur ses pieds il se hausse;
Il fronce le sourcil, crie haut, fait l'emporté;
Et ne met qu'une grandeur fausse
En place de la Majesté.
Il fait l'Amant sans grace & sans délicatesse;
Le Confident sans zêle & sans discrétion;
Met dans le rôle de Princesse
Force mines, faux airs, mainte affectation;
Dans le Seditieux ne fait voir que bassesse,
Ne mêle aucun courage avec l'ambition.

Enfin au lieu d'un intriguant habile,
Il ne montra qu'un étourdi.
De sifflets redoublez l'Acteur est assourdi.
Que ne se donnoit-il pour bouffon, pour agile?
Dans la farce on l'eût applaudi.

La vie humaine est une piéce,
Où nous avons nôtre rôle à joüer.
Chacun a le sien propre où Nature le dresse.
En veut-on prendre un autre? on se fait bafoüer.



LE TIRAN DEVENU BON.

Fable XIX.

NOn, il n'est rien de ce que nous voyons
Qui ne parle & ne nous instruise.
Tout est matiere à nos reflexions ;
Tout évenement moralise.
Sçachons donc reflêchir, méditer, raisonner ;
Sans ce point-là l'Homme & la Bête
Sont même chose : on pourroit les donner
L'un pour l'autre, tête pour tête.
Ne comptons point sur les avis d'autrui :
Ils ne causent souvent que colere ou qu'ennui.
De tout Censeur, quel qu'il puisse être,
Le sermon nous est odieux ;
Quand on se parle, on s'écoute bien mieux ;
Pour être bon disciple, il faut être son maître.
Pourquoi cela ? demande t-on.
En voici, je croi, la raison.

C'eſt qu'on ne ſent quand un autre nous
blâme
Que la honte d'être en ſon tort :
Sentiment douloureux que repouſſe nôtre ame
Et qui lui ſeul épuiſe ſon effort.
Mais, quand ſoi-même on ſçait ſe faire entendre
Que la Raiſon nous doit donner la loi,
On ſent l'honneur de ſe reprendre,
Et le plaiſir de ne ceder qu'à ſoi.
Ce qu'un autre nous dit ſe grave ſur le ſable;
Ce que nous nous diſons ſe grave ſur l'airain.
Ainſi fut fait l'eſprit humain;
Et vous l'allez voir par ma Fable.

IL étoit un Tiran, l'horreur de ſes Vaſſaux,
Qui ſe joüa long-temps au gré de ſon envie,
De leur honneur, de leurs biens, de leur vie.
Guerre, famine, peſte, & s'il eſt d'autres
maux,
Tous enſemble euſſent moins affligé la Province,

Que ne faisoit ce méchant Prince.
Il changea pourtant un beau jour.
Le Tiran se transforme en Prince débonnaire ;
Neron devint Titus, & son Peuple eut un
pere :
Il en étoit l'horreur ; il en devint l'amour.
Un de ses Courtisans lui demandant la cause
De cet étrange changement ;
Tout étrange qu'il est, dit le Roi, peu de chose
L'a produit en un seul moment.
Un jour que j'étois à la chasse,
J'apperçus un Renard, qui de gayeté de cœur
Etrangloit un Poulet qui lui demandoit grace :
Soudain accourt un Loup d'aussi mauvaise hu-
meur,
Qui vous met le Renard en quartiers sur la
place.
Je vois un Tigre au même temps,
Qui sur le Loup assouvissant sa rage
Vous le déchire à belles dents ;
Et le Tigre après ce carnage,
Alla tomber plus loin sous les traits de mes
gens.

Je m'avisai de trouver là l'image
De mes tiranniques penchants ;
Et je me rappellai cette vengeance sage,
Qui garde en ses trésors un salaire aux méchants.

Le bien ou le mal se moissonne,
Selon qu'on seme ou le mal ou le bien.
Cette réflexion fit naître en moins de rien
Tout le changement qui t'étonne.

Sans qu'il en voulût être instruit,
On l'avoit mille fois étourdi de ce thême ;
Mais la leçon porta son fruit,
Dès qu'il se la donna lui-même.



LA

LA VICTIME.

Fable XX.

D'Une blanche Genisse, honneur de son
troupeau,
On fit choix pour un Sacrifice.
Le Dieu que par l'offrande on veut rendre pro-
pice,
N'avoit jamais goûté d'un si friand morceau.
Le front orné des saintes bandelettes,
Elle brilloit des plus riches couleurs.
La tête couverte de fleurs,
Elle marche au son des trompettes;
Grande musique à plusieurs chœurs.
Que de cérémonie! eh! que puis-je connoître,
Dit la Genisse, à tout ceci?
Serois-je donc Déesse? & pourquoi non? peut-
être.
Aux respects qu'on me fait paroître,
Il faut bien qu'on le pense; Eh bien, pensons-
le aussi.

Elle entre au Temple, en raisonnant ainsi.
Nouveaux honneurs; à l'autel on la mene;
Le feu sacré s'allume; on fait fumer l'encens.
De sa Divinité la voilà plus certaine,
N'en doutons plus, dit-elle; je me sens;
Ils m'adorent ces bonnes gens.
Par le (1) Stix je payerai leur peine.
Certaine Mouche alors, fort incivilement,
Bourdonne autour de la Genisse,
Tais-toi; ne vois-tu pas que ton bourdonnement,
Dit la nouvelle Io (2), trouble le Sacrifice?
A mon Apothéose est-ce à toi de souffler?
Pardon; je ne veux rien troubler,
Dit la Mouche; j'attends seulement qu'on t'immole,
Pour te savourer à loisir:
Le mets est bon sur ma parole;
Ces Messieurs sçavent bien choisir.

(1) Fleuve des Enfers, que les Dieux prenoient à témoin de leurs serments.

(2) Nymphe aimée de Jupiter, metamorphosée en Vache par Junon & receuë enfin parmi les Déesses, sous le nom d'Isis.

Seule, tu vaux un (1) Hecatombe...
La Mouche parle encor, que la Genisse tombe.
Le fer sacré termine ses erreurs;
De son sang la terre est couverte.

Ainsi les insensez s'applaudissent d'honneurs
Qui les menent droit à leur perte.

(1) Sacrifice de cent Taureaux.



LES MOINEAUX.

Fable XXI.

NOtre Cœur veut avoir ſa pleine liberté ;
L'ombre de contrainte le bleſſe ;
Et c'eſt un Roi jaloux de ſon autorité,
Juſques à la delicateſſe.
Cet objet me plaît ; mais ſur tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire ;
Vous allez m'en ôter le goût.
Eh ! pourquoi cette Loi m'eſt-elle rigoureuſe
En me liant à mon plaiſir ?
C'eſt que je n'y ſens plus cette douceur flateuſe,
Que je goûtois à le choiſir.
En choiſiſſant, je croi du diadême
Exercer les droits ſouverains.
Quelque ordre ſurvient-il ? je ne ſuis plus le même ;
Le ſceptre me tombe des mains.

Je ſonge alors à ſecoüer ma chaîne,
Impatient de rentrer dans mes droits :
L'objet de mon plaiſir le devient de ma peine ;
Ma dépendance eſt tout ce que j'y vois.
Tout beau, me dira-t-on ; réprimez ce langage ;
Nos devoirs ſelon vous, ſont donc un eſclavage ?
La loi qui les preſcrit nous devroit allarmer.
Non pas ; car elle eſt pour le Sage
La beauté même qui l'engage ;
Et c'eſt choiſir que de l'aimer.

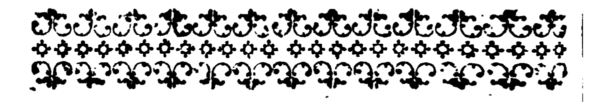
DAns un bois habité d'un million d'Oiſeaux,
Spacieuſe cité du Peuple volatile,
L'Amour uniſſoit deux Moineaux
Amour conſtant, quoique tranquile ;
Careſſe ſur careſſe, & feux toûjours nouveaux ;
Ils ne ſe quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vûs perchez toute la matinée,

Voler ensemble à la dinée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flâme fortunée,
Et de leurs amoureux duos (1)
Attendrir au loin les Echos.
Même roche la nuit est encor leur hôtesse;
Ils goûtent côte à côte un sommeil gracieux;
L'une sans son amant, l'autre sans sa maîtresse,
N'eût jamais pû fermer les yeux.
Ainsi dans une paix profonde,
De plaisirs assidus nourrissant leurs amours,
Entre tous les Oiseaux du monde
Ils se choisissoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie,
Dans un piege se trouvent pris;
En même cage aussi-tôt ils sont mis.
Vous voilà, mes enfans; passez-là vôtre vie;
Que vous êtes heureux d'être si bon amis!
Mais dès le premier jour il semble
Que le couple encagé ne s'aime plus si fort;
Second jour, ennui d'être ensemble;

(1) Airs qui se chantent à deux.

Troisiéme, coups de bec ; puis on ſe hait à mort.
Plus de duos ; c'eſt muſique nouvelle ;
Diſpute & puis combat pour vuider la querelle
Qui les appaiſera ? pour en venir à bout,
Il fallut ſéparer le mâle & la femelle.
Leur flame en liberté devoit être éternelle ;
La néceſſité gâta tout.





LIVRE CINQUIE'ME.

LE PHOENIX ET LE HIBOU.

FABLE PREMIERE.

A LA REINE DE PRUSSE.

J'Ai commencé mon Livre par mon
Roi;
Une autre Majesté couronnera l'ouvrage.
Reine, agrée ici mon hommage;
Ce tribut étranger n'en vaut que mieux pour
toi.
L'encens de tes Sujets ressent la dépendance;
Tous leurs hommages te sont dûs:
Ils sont sujets de ta puissance;
Je ne le suis, moi, que de tes vertus,
J'ai consulté la Renommée
Sur ton cœur & sur ton esprit;

La bonne Couriere charmée
En dit merveille, & jamais ne tarit.
Le Ciel dans ton ame, dit-elle,
A versé ses plus grands trésors;
La noble Vérité, la Justice fidelle
En sont les sublimes ressors.
Ce que de sages loix à tes Peuples commandent,
Tu sçais l'inspirer par tes mœurs;
Et ta vertu soûmet des cœurs
Qui rebelles aux loix, à l'exemple se rendent.
Plus d'une Princesse sous toi
Apprend à soûtenir ton sacré caractere;
S'instruit à faire un jour, à l'envi de sa Mere,
Les delices d'un Peuple, & le bonheur d'un Roi.
La Déesse, en passant, m'a dit que ton suffrage
Ne se refusoit pas à mes heureux écrits:
Sans doute la vertu dont j'y trace l'image,
Y met à tes yeux quelque prix.
Mes Fables à peine encor nées
Aspirent aux mêmes honneurs.

De mes Odes reçoi les Sœurs;
Que ces Cadettes fortunées
Trouvent auprès de toi le sort de leurs Aînées :
Elles te font leur cour, tout au moins par les mœurs.
Puisse ton jeune Fils, qui sous de sages guides
Va s'instruire à donner la loi,
Partager les leçons solides
Que j'ose donner à mon Roi!

P Hœnix, premier du nom, Roi des champs d'Arabie,
Grand adorateur du Soleil,
Avoit, comme un vrai Saint, passé sa longue vie :
Le Peuple aislé n'eut jamais son pareil.
L'Oiseau religieux, après plus de cent lustres,
A son terme étoit parvenu,
L'ordre enfin veut qu'il meure; à peine il l'a connu,
Que sans regret à ses destins illustres,
Sans se plaindre, sans s'allarmer,

Il travaille au bucher qui doit le consumer :
Un Hibou près de là, caché dans un trou d'arbre,
Misérable, vieux, mal en point,
Souffrant & glacé comme un marbre,
Maudissoit le Soleil qui ne l'échauffoit point.
Mon frere, dit le Saint, à quoi bon ce blasphême ?
Prends patience, & meurs mieux que tu n'as vêcu ;
La mort n'est point un mal ; crois-le... Crois-le toi-même,
Dit le Hibou ; moi je suis convaincu
Que c'en est un ; je veux m'en plaindre.
Quand je me portois bien, j'ai fait comme il m'a plû ;
Je meurs encor sans me contraindre,
Et ton Sermon est superflu.
D'ailleurs, tu parles bien à l'aise,
Toi, qui seul de ton ordre avec le monde es né ;
Ton Dieu, le Soleil même, à peine est ton Aîné :

Eſt-il étonnant qu'il te plaiſe
De mourir ? tu dois être ſoû
Et du Monde & de ſon allure :
Si j'avois eu de jours auſſi pleine meſure,
Je regreterois moins mon trou.
Qu'aurois-tu vû de plus ? dit l'Arabique Apôtre ;
C'eſt toûjours même choſe ; un jour reſſemble à l'autre :
Mourant tous deux au même inſtant,
Nous aurons vêcu tout autant.
Adore le Soleil de qui tu tiens la vie ;
Et repens toi de l'avoir fui.
Quel bien t'eſt revenu de cette fuite impie,
Que remords, que chagrin, qu'ennui ?
Mais je finis ; le temps ſe paſſe ;
Et je ſuis preſſé de mourir.
Serviteur, & grand bien te faſſe,
Dit le Hibou ; pour moi je veux guerir.
Le Phœnix alors ſuit ſon zêle ;
D'Aromates, de bois acheve ſon bucher,
Aux rayons du Soleil l'allume de ſon aîle ;
Et ſoûmis, il s'y va coucher.

Les feux emportez par Zephire
Prennent au logis du Hibou :
Sur son bucher le Saint expire,
L'Impie expire dans son trou.
Mais l'un meurt pour toûjours, & l'autre de sa cendre
Renaît avec tout son éclat.
A l'immortalité le Juste doit s'attendre :
La mort & pis, est pour le scelerat.
Mais c'est dommage, ce me semble,
D'avoir encor à dire une autre vérité.
Le Phœnix est unique ; & pour la rareté,
Le Juste à peu près lui ressemble.



LE FESTIN DU LION.

Fable II.

LE Lion, en bon Roi, voulut traiter sa
Cour.
Il n'étoit pas comme ces Rois de l'Inde,
Qu'on ne voit point, qui craignent le grand
jour,
Et dont la majesté sur la terreur se guinde:
Assuré de la crainte, il vouloit de l'amour.
On s'assemble à son antre, où la table est ser-
vie;
Ses Cuisiniers avoient mis là leur art;
Chevres, bonne Volaille, & Moutons gras à
lard;
Bref, du côté des mets, odeur qui fait envie,
Grand appetit de l'autre part.
Sire Lion prend donc sa place;
Princes Tigres après; puis Milords Sangliers,
Et les Ours à l'informe masse;
Un Cerf & quelques Loups se placent les der-
niers:

Bien entendu que de chacune espece.
Les Dames se mêlent entr'eux ;
Car pour les ris & pour les jeux,
Que servent bonne chere & bon vin sans Maîtresse ?
Je dis bon vin, puisqu'il n'y manquoit pas.
Le Singe les servoit, Echanson du repas.
Ce fut lui qui les mit en joye,
Comme Vulcain (1) y mit jadis les Dieux.
A son maintien boufon, bonne humeur se deploye ;
Chacun de rire à qui mieux mieux.
Après l'aimable raillerie,
De libertez en libertez,
On poussa la plaisanterie
A d'offençantes véritez.
Comme au plus foible (c'est le stile)
Tous s'adressent au Cerf. O le Compere agile!
Disoit-on. Quel Héros, s'il ne craignoit le cor!
Il a les pieds legers d'Achille,
Et sçais fuir comme un autre (2) Hector.

(1) Vulcain sert à boire aux Dieux, dans l'Iliade.
(2) Hector fit trois fois le tour de Troïe en fuyant Achille.

Tout-beau, reprit le Cerf chaud de vin & de
bile ;
Serois-je ici, Messieurs, si je n'avois du cœur ?
Je l'avouerai pourtant, le bruit du cor me
blesse :
Mais, comme vous sçavez, chacun a sa foi-
blesse ;
Demandez même au Roi ; la flame lui fait
peur.
Le Lion à ces mots demeure comme un Ter-
me ;
Et réprimant son couroux cette fois,
Il ouvre seulement la griffe, & la referme :
Clemence est le don des grands Rois.
Pour un moment la joye interrompuë
Revient bien-tot ; on boit sur nouveaux
frais.
Dès que la crainte est disparuë,
Voilà tout de nouveau les Satiriques traits.
Entre la poire & le fromage,
Le Cerf crut avoir bien trouvé
De dire à l'Ours : Mon Dieu le joli person-
nage !

Qu'il seroit beau ! que c'est dommage
Qu'on ne l'ait pas tout à fait achevé !
L'Ours n'entend guere raillerie ;
Sur le Railleur il se jette en furie,
Et vous l'étrangle bel & bien.
D'imiter le Lion l'Ours n'eut pas le courage :
Le Cerf par son danger ne devint pas plus sage ;
Les sots ne profitent de rien.

LE RENARD PREDICATEUR.

Fable III.

LA Morale sans doute est l'ame de la Fable ;
C'est une fleur qui doit donner son fruit :
Vous voulez seulement lire un conte agréable ;
Sans le vouloir, vous allez être instruit.
On badine ; il paroît qu'on ne songe qu'à plaire
Et le jeu se tourne en leçon.
L'homme n'eût point voulu d'un précepte severe ;

Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.
Ainsi ce (1) Phrigien que l'Univers renomme,
Fut précepteur du genre humain.
Qu'un Lecteur est bien sous sa main?
Il l'amuse en enfant; mais pour en faire un homme.
Cultivons ce bel art. Qu'à l'envi du prémier
S'élevent de nouveaux Esopes,
Censeurs réjouïssans, & qui loin de crier
Comme de chagrins Misantropes,
En nous réprimandant se font remercier.
Mais, faisons-nous des regles sûres,
Que le conte soit fait pour la moralité;
Prenons si juste nos mesures,
Que nous allions tout droit à nôtre vérité:
Que le trait soit vif, & qu'il frappe.
N'allez pas vous répandre en de trop longs propos;
Plus le sens est précis, & moins il nous échappe.
Gagnez-vous la memoire en ménageant les mots.

(1) Esope.

D'elle-même parfois la Fable eſt évidente ;
Le ſens en ſaute aux yeux, & l'art
Défend alors qu'on le commente.
J'obſerve ici cette regle prudente.
Qui n'entendra pas mon Renard ?

UN Renard grand Docteur, mais déja chargé d'âge,
Ne pouvant plus comme autrefois,
Aſſiéger les oiſeaux, ni chercher loin ſes droits,
De la ruſe eſſaya l'uſage.
Il ſe mit à prêcher, dit-on,
Contre la guerre injuſte & l'appetit glouton.
Outre une morale ſi belle,
Il avoit forte voix, geſte libre & bon ton,
L'air humble & grand dehors de zèle :
Pere Renard ſe fit bien-tôt un nom.
On dit que le Lion eut deſir de l'entendre ;
Pere Renard refuſa cet honneur.
Il avoit ſes raiſons, & qu'il ſçut faire prendre
Pour crainte de s'enfler le cœur.
Outardes, Poules, & mainte Oye

S'en venoient en foule au Sermon ;
On n'appréhendoit point de devenir sa proye ;
Son texte rassuroit tout l'auditoire Oison.
Malheur, s'écrioit-il, à l'animal vorace !
Quoi, sans tuer ne peut-on se nourrir ?
Nous avons tant de biens que le Ciel, de sa grace,
Dans les Campagnes fait fleurir,
Et sur les rameaux fait meurir :
Vivons d'herbe & de fruits ; que faut-il autre chose ?
Tout ce qui vit, Messieurs, doit être respecté.
Nous en dirons plus d'une cause :
Injustice *primo* ; *secundo* cruauté ;
Mais cruauté qui nous expose
A manger nos parens ; oui, nos parens, Messieurs :
Car apprenez que par (1) métempsicose,
(Ecoutez bien chers Auditeurs)
Après que dans un corps l'ame a fait quelque pause,
Elle passe en un autre, & là ne se repose

(1) Passage d'une ame d'un corps dans un autre.

Que pour passer encor ailleurs.

Vous voyez bien que le Loup sanguinaire
En mangeant un Mouton, peut bien manger
son Pere :
Que moi Renard, si j'allois escroquer
Quelque Poule ou bien quelque Outarde,
Je m'exposerois à croquer
Ma pauvre Mere la Renarde.
Plûtôt mourir cent fois ! ah ! que le Ciel m'en
garde.
C'est ainsi que s'estomaquoit
(1) Le Pithagore à longue queuë ;
Ses exclamations s'entendoient d'une lieuë,
Et son zêle le suffoquoit.
Le Sermon achevé, tout l'Auditoire en joye
En le loüant se retiroit ;
Mais pour le consulter, quelque Poule ou quelque Oye
Avec le Cafard demeuroit,
Pour sa collation il vous croquoit la proye ;
Bienheureuse qui s'en tiroit !

(1) Pithagore enseignoit la Metempsicose, & ne mangeoit que des fruits & des legumes.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Fable IV.

RAgotin, Chien Picard & ſentant le ter-
roir,
Fidele & bien la meilleure ame
Que dans ſon eſpece on pût voir;
Hôte d'une maiſon, ne s'y faiſoit valoir
Que par ſes ſoins zêlez pour Monſieur, pour
Madame,
Pour Enfans, Valets, tout le Train:
Jamais Chien ne fut plus humain.
Vous l'euſſiez vû careſſer ſa Maîtreſſe,
Faire cent tours pour l'éguayer;
Prendre ſa part de joye ou de triſteſſe,
Selon qu'il la voyoit ou rire ou larmoyer;
D'une lieuë annoncer ſon Maître;
Pour le ſervir appeller tous ſes gens;
Careſſer ſes amis, de loin les reconnoître;
Patte flatteuſe & point de dents.
Quelquefois dans un petit coche

De traîner les enfants il faisoit son devoir ;
Il escortoit Catos quand elle alloit le soir ;
Pour le Cuisinier même il étoit tournebroche ;
Il étoit tout : aussi dans le logis
Ne comptoit-il que des amis :
J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille
Un jour en disputant un os.
Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille,
Lui dit alors le Chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le Chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en sommeille.
Mais cependant le traître de Matou
Meditant jour & nuit par où
Il pourroit en tirer vengeance,
Le trouve enfin : tout vient quand on y pense.
La Maîtresse avoit un Serin,
Qui la charmoit de son ramage ;
Le scelerat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage ;
Etrangle le Musicien,

Com-

Et tout rongé le porte à la loge du Chien.
Or, je vous laisse à juger le vacarme
Que la Maîtresse fit se trouvant sans Serin.
Tout le logis est en allarme ;
On court, on cherche ; on trouve enfin
Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
Ah ! le perfide ! Il faut qu'il meure ;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vîte, qu'on me l'assomme. On obéit sur l'heure ;
En le frappant chacun le pleure :
Mais l'amitié n'alla qu'à soupçonner le Chat,
Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la défence ;
Et pour toute reconnoissance,
C'est dommage, dit-on ; mais qu'y faire ? il est mort.
Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préservent.
La Haine veille, & l'Amitié s'endort.

HOMERE ET LE SOURD.

Fable V.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.

NOailles, toi qui fais le métier de Heros,
Comme on le sçavoit faire à Rome & dans l'Attique;
Qui connois l'usage Héroïque
De l'action & du repos,
Moderne (1) Scipion, propre à faire un Terence:
Qui même dans les champs de Mars,
Entretenois intelligence
Avec les Nourriçons des Arts;
Couvert des lauriers dont Bellone
T'a couronné plus d'une fois,
Juge de ceux que je moissonne

(1) Capitaine Romain, Ami de Terence Auteur de Comedies.

Par mes Poétiques exploits.
Un Arbitre éclairé mal-aisément se trouve ;
Tout Lecteur ne m'est pas un Juge compétent.
Dans ce siécle hardi (quelque fois je l'éprouve)
Soit que l'on blâme ou qu'on approuve,
On décide plus qu'on n'entend.

LE Chantre (1) d'Achile & des Rats,
Guindé sur des tréteaux dans une grande place,
Recitoit à la populace
Les sotises des Dieux, & les sanglants combats.
Il avoit là son tableau, sa baguette ;
Montroit tous ses Héros, les nommoit par leur nom :
Celui-ci, c'est Ajax ; cet autre, (2) Agamemnon ;

(1) Homere qui a fait un Poëme de la colére d'Achile & un autre de la guerre des Grenouilles & des Rats.
(2) Roy d'Argos & Chef des Rois qui détruisirent Troye.

Puis il chantoit leurs faits : la Scéne étoit complette,
Tout en étoit jusques au violon.
Le Peuple oisif autour de lui s'empresse ;
De ses mots composez admire le beau son ;
Chacun faisoit voler le mouchoir & la piéce ;
Le Chantre renvoyoit & mouchoir & chanson.
On sonne là-dessus le marché du poisson.
Tout déserte ; il reste un seul homme.
Homere court à lui, le nomme
Favori d'Apollon ; l'embrasse tendrement.
Au poisson, lui dit-il, tout court avidement ;
L'heure du marché sonne ; au diable qui demeure !
L'Auditeur étoit sourd : que dites-vous de l'heure ?
Le marché sonne en vain, dit le Chantre criant,
Il sonne ? Adieu, dit l'autre ; en vous remerciant.

Du grand effet de nos ouvrages

Nous nous applaudissons toûjours.
De tels & tels nous vantons les suffrages ;
Et souvent tels & tels sont sourds.

LA VERTU, LE TALENT, ET LA REPUTATION.

Fable VI.

VErtu, Talent, & Réputation
Alloient faire ensemble un voyage.
Ils étoient bons amis, & l'étroit parentage
N'altéroit point leur union.
Quoique nous fassions même route,
Dit Talent, il peut arriver
Qu'on s'égare. On le peut sans doute,
Dit Vertu ; dans ce cas comment nous retrouver ?
Réputation dit : il faut donc que d'avance
Vous me donniez des signes assûrez,
Qui, si je vous perdois, me donnent connoissance,

A peu près pour le moins, des lieux où vous
serez.
Soit, dit Talent : Partout où vous verrez
Du progrès dans les arts, du goût dans les
ouvrages,
Prose ou Vers marquez au bon coin,
Tableaux riants, Sculpture enlevant les suf-
frages,
Cherchez-moi là ; je ne serai pas loin.
Moi, dit Vertu, je serai moins facile
A retrouver, si l'on me perd.
Il ne faudra pas trop me chercher à la Ville ;
Je serai bien plûtôt cachée en un Desert.
Mais cependant, où vous verrez paroître
Des Riches bienfaisans par le Pauvre attendris ;
Des Amis empressez faisant gloire de l'être
Pour les Amis que le Sort a proscrits ;
De fideles Epoux ; des Juges équitables ;
Des Ministres zêlez ; des Vainqueurs raison-
nables,
Aimans le bien public & n'aimans que cela :
Demandez-moi ; je serai là.
Fort bien ; je ne puis m'y méprendre,

Répartit Réputation :
A mon égard, il n'est qu'une précaution
Que je vous conseille de prendre.
Gardez-moi bien ; ayez attention
A ne me point perdre de vuë.
Pour peu que vous m'eussiez perduë
Tous signes seroient superflus :
Qui me perd une fois, ne me retrouve plus.

LES GRACES.

Fable VII.

LEs Graces, bonnes Sœurs, goûtoient les sentimens
De l'amitié la plus unie.
L'émulation d'agrémens
Entr'elles un beau jour sema la zizanie.
Chacune prétendit qu'elle plaisoit le plus ;
Qu'à ses yeux seuls les cœurs rendoient les armes ;
Et que pour lui prêter des charmes,

Elle suffisoit à Venus.
Je n'en veux d'autre Juge qu'elle,
Dit alors Euphrosine avec un ris jaloux.
Soûmettons-lui nos droits ; quelle nomme entre nous
La plus aimable & la plus belle :
Mais promettez, mes Sœurs, de souscrire à l'Arrêt.
Souscrivez-y vous-même, s'il vous plaît ;
Lui répondit Thalie effarouchée
De la voir trop compter sur le gain du procès ;
J'en vois d'ici la plus fâchée.
Allons, dit Aglaé ; voyons-en le succès.
On avertit Venus de ce nouveau caprice.
La Deesse s'assit en son lit de justice,
S'embellissant encor du plaisir de songer
Qu'autrefois en même (1) querelle
Elle s'étoit fait ajuger
La pomme duë à la plus belle.
Les Graces paroissant devant ce Tribunal,

(1) Venus, Minerve & Junon disputerent la pomme que la discorde avoit jettée dans le festin des Dieux. Jupiter les renvoya au Berger Paris qui jugea en faveur de Venus.

S'inquiétent du soin de plaire :
Mais ce soin gâta leur affaire ;
Tout leur art leur tournoit à mal.
L'une fait la grimace en resserrant sa bouche ;
L'autre altere ses traits en faisant voir ses dents ;
L'autre tournoit ses yeux de tant de sens
Qu'elle en devenoit presque louche.
Qu'est-ceci, dit Venus ? Où sont donc vos appas ?
Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces ?
Allez, allez ; finissez vos debats,
Si vous voulez redevenir les Graces ;
Et pour plaire, n'y songez pas.
N'y point songer ? c'est trop. Eh bien, n'y songez guere.
Je soûtiens sans exception,
Qu'on déplaît, dès qu'on veut trop plaire :
Nul Agrément n'est né de l'Affectation.



LE RENARD ET LE LION.

Fable VIII.

L'Homme, ſans doute, envers l'homme
ſon frere
Eſt tenu de ſincérité:
Mais il faut ſouvent, pour bien faire,
Aſſaiſonner la vérité.
Si le vrai prend dans nôtre bouche
Le ton impérieux, l'air hautain de leçon;
L'Amour propre s'en effarouche,
Il faut l'apprivoiſer par un peu de façon.
Il faut par un humble artifice,
L'aider lui-même à ſe perſuader.
Si vous voulez faire aimer la Juſtice,
Inſpirez-là plûtôt que de la commander.
Les Rois ſur tout veulent qu'on les menage;
On doit les manier avec dextérité.
Sans cet art, l'avis le plus ſage
Leur paroît une atteinte à leur autorité.
Fade Flateur, Pédant ſévere

Le meilleur des deux ne vaut rien.
Qui sçait corriger sans deplaire
Est au but ; qu'il s'y tienne bien.
Ces égards nous sont dûs à tous tant que nous sommes ;
Car tout Amour propre a ses droits.
Il faut ménager tous les hommes :
En fait d'orgueil tous les hommes sont Rois.

UN Renard poursuivi, faute d'un autre azile,
S'étoit sauvé dans l'antre d'un Lion,
Le Chasseur l'y laissa sans plus d'ambition ;
Violer la franchise eût été difficile.
Mais le Renard épouvanté
Ne compta guere alors sur l'hospitalité.
Ça, dit le Monarque farouche,
Sois le bien arrivé ; tu seras pour ma bouche.
A quelle sausse est tu meilleur ? dis-moi.
Je n'en sçais rien, dit le Renard au Roi ;
Mais, Sire, ce discours & ce regard severe
Me rappellent mon pauvre Pere.

J'en pleure encor quand je pense à sa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit azile ;
Mais mon Pere trouva la priere incivile ;
Et poussé par le Diable, il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant, reclama la colere
De Jupiter Hospitalier ;
Et sur le champ mon pauvre Pere
Fut enfumé dans son terrier.
Le Lion s'en émût : & soit crainte, soit honte,
Soit pitié du Renard, sa faim se ralentit.
Va t'en, dit-il, avec ton conte,
Tu m'as fait passer l'appetit.

LA BALEINE, ET L'AMERIQUAIN.

Fable IX.

SA Majesté Dame Baleine
Sous son ample épaisseur faisant trembler les mers,
Croisoit la côte Amériquaine ;
Elle occupe un arpent de la liquide plaine,

Et ses cris mugissans épouvantent les airs.
Quelle est ma grandeur, disoit-elle !
Les Habitans des Mers me sont assujétis :
Soit crainte, soit amour, mon Peuple m'est fidele ;
Je le mange à mon choix, sans trouver un rebele ;
Je vais de pair avec Thétis. (1)
Contentez-vous, Messieurs les Hommes
D'oser porter la guerre aux autres Animaux.
Si vous êtes leurs Rois, apprenez que nous sommes
Vos Souverains, vous nos Vassaux.
Dame Baleine ainsi, de bravade en bravade,
Continuoit sa promenade.
Un (2) Celadon Ameriquain
Sur le rivage alors poursuivoit son Astrée ;
Il vouloit l'attendrir ; helas ! c'étoit en vain ;
La belle pour tout prix de s'en voir adorée,
Ne lui rendoit que froideur, que dédain,
Quoi ! dit-il ; toûjours insensible !

(1) Déesse des Mers.

(2) Celadon est donné pour le modele des Amours dans le Roman Pastoral qui porte le nom d'Astrée.

A quel prix donc vous mettez-vous ?
Parlez ; je ferai l'impoſſible.
Soit, lui dit-elle ; engageons-nous ;
Mais à condition, pour vous prendre à la lettre,
Qu'à mes pieds vous allez remettre
Ce Monſtre qui nous brave tous.
L'Amant rêve, médite avant que de promettre;
Puis trouvant ce qu'il a cherché,
A la clauſe, dit-il, il faut bien ſe ſoûmettre ;
Allons, c'eſt vous avoir encor à grand marché.
Il ſe munit de ſa maſſuë,
De deux tampons de bois ; & voilà l'homme à l'eau.
Conduit par ſon eſpoir nouveau,
Des ſes deux bras nerveux il fend la mer émuë,
Aborde la Baleine, & ſans civilité
Grimpe au dos de ſa Majeſté.
De ſes mugiſſemens elle fait trembler l'Onde,
Non pas l'Amant : en vain de ſes nazeaux,
Comme rapides traits elle lance les eaux ;
Il prend ſon temps le mieux du monde :
De ſa maſſuë il enfonce un tampon

Dans un nazeau, puis l'autre; il vous la coule
à fond:
Elle étouffe, & sur le rivage
Nôtre nouveau Bellérophon (1)
Revient triomphant à la nage.
Les flots secondant son ardeur,
Poussent le Monstre mort sur les pas du Vainqueur.
C'est ainsi que périt la prémiere Baleine;
Sa rodomontade fut vaine.

Le plus fort a son foible. Encor un autre point.
Les passions font tout en tous tant que nous
sommes;
Reglons-les seulement; ne les étouffons point;
Elles ont tout appris aux hommes.

(1) Bellerophon tua la Chimere.



LES ABEILLES.

Fable X.

IL est bon d'user de clémence :
C'est le plus beau fleuron de la Toute-
puissance.
Dieux de la terre, aimez à pardonner,
Et ne foudroyez pas, s'il suffit de tonner.
Mais que vôtre bonté jamais ne se permette
D'ôter à la malice un salutaire effroi ;
Rarément convient-il que le Prince se mette
Entre le Coupable & la Loi.
Souvent la clémence indiscréte
Est le malheur du Peuple, & la honte du Roi.
C'est par pitié qu'il faut être sévere.
Qui punit bien, a bien moins à punir.
Pour le présent humeur trop débonnaire
Est cruauté pour l'avenir.

MUscan, Roi d'un peuple d'Abeilles,
Surnommé Grand pour ses merveilles,

Fit dans tout ſon Etat publier un Edit ;
Maint motif élegament dit
Préparoit la défenſe expreſſe
Qu'il faiſoit à toute l'eſpece
De toucher deſormais aux fleurs de mauvais goût,
Attendu que le miel n'en valoit rien du tout :
Enjoint à ſes Portiers de refuſer la porte
A tout contrevenant que l'odeur trahiroit.
La défenſe eſt de droit étroit ;
Point de grace en aucune ſorte.
Fait en nôtre Louvre emmiélé,
Tel an, tel jour depuis nôtre ſéance au Trône ;
Et du grand ſceau de cire jaune
Le tout ſcellé, contre-ſcellé.
Le Peuple ainſi lié par la Loi Souveraine,
Choiſiſſoit bien ſes mets ; ne touchoit qu'au jaſmin,
A l'œillet, à la marjolaine ;
Dînoit le plus ſouvent de roſes & de thin.
Vous les euſſiez vûs tous ſavourer les fleurettes
Dont les jardins ſont parfumez ;
Puis dans leurs utiles retraites

Ils revenoient tout embaumez.
Un jour pourtant une Abeille imprudente,
Favorite du Prince & presque en droit d'errer,
Ayant fait son repas d'une mauvaise plante,
Se présente à la ruche, & l'on vient la flairer.
Vous ne sentez pas bon. Qu'importe que je sente ?
L'ordre n'est pas pour moi, dit la contrevenante.
Les Portiers là-dessus la laisserent rentrer :
Mais le Prince en faisant sa ronde,
Sentit l'odeur coupable ; il appelle son monde ;
Sur son Trône de cire il s'assied gravement ;
Il interroge, il pese ; & puis l'affaire instruite,
Muscan condamne également
Les Portiers & la Favorite.
Ah ! Sire, s'écria le Peuple d'une voix,
Pardonnez-leur du moins pour la prémiere fois.
Non, je n'accorde point vôtre aveugle demande,
Leur dit Muscan ; sçachez qu'un Roi
Doit être esclave de sa Loi,

Et qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.
Ma rigueur est clémence, & de l'impunité
Prévient les suites redoutables.
Combien aurois-je un jour à punir de coupables
Que je sauve aujourd'hui par ma sévérité !

LE RAT TENANT TABLE,

Fable XI.

IL étoit un Grénier vaste dépositaire
Des riches trésors de Cerés.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui sembloit,
Il entroit dans son héritage.
C'étoit peu d'y manger ; le prodigue assembloit,
Les Rats de tout le voisinage.
Il y tenoit table ouverte en Seigneur,
Où selon l'ordre, tout dîneur
Payoit son écot de loüange.

Eſt toûjours bien fêté celui chez qui l'on man-
ge.
Le bon Rat comptoit donc ſes amis par ſes
doigts,
(Car il prenoit pour ſiens les amis de ſa ta-
ble ;)
Chacun l'avoit juré cent fois ;
Voudroient-ils lui mentir ? Cela n'eſtpas croya-
ble.
Mais cependant l'autre Maître du grain,
Voyant que ces Meſſieurs le menoient trop bon
train,
Se réſolut de le changer de place.
Le Grénier fut vuidé du ſoir au lendemain,
Voilà mon Rat à la beſace.
Heureuſement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet eſpoir, chez eux il ſe tranſ-
porte ;
Mais d'aucun il ne fut admis ;
Partout on lui ferma la porte.
Un ſeul Rat, bon voiſin, qu'il ne connut qu'a-
lors,
Ouvrit la ſienne, & le reçut en frere.

J'ai méprisé, dit-il, ton luxe & tes trésors ;
Mais je respecte ta misere :
Sois mon hôte ; j'ai peu ; ce peu nous suffira.
Je m'en fie à ma temperance :
Mais insensé qui se fiera
A tout ami qu'amene l'Abondance !
Il ne vient qu'avec elle ; avec elle il fuira.

L'ENFANT SANS SEXE,

Fable XII.

IL nâquit un Enfant sans sexe ni demi,
Contraire de l'hermaphrodite. (1)
Beautez, à cela près, & des Graces parmi,
Pronostiquoient en lui le plus rare mérite.
Sur l'étonnante nouveauté
Plus d'un Oracle est consulté :
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde ;
Il dit donc que l'Enfant croîtroit
Sans sexe & tel qu'il vint au monde ;
Mais qu'à vingt ans il choisiroit

(1) Qui a les deux sexes.

D'être Homme, ou Femme, ou rien ; enfin ce
qu'il voudroit.
L'Enfant croît ; il est grand ; son esprit, sa prudence
Lui font bien-tôt une foule d'amis.
Tout sexe l'aime ; à tous secrets admis,
Dans son sein pleut la confidence.
Sur tout des tendres cœurs Avocat consultant
En Juge neutre il les entend ;
Regle au plus juste chaque affaire ;
Conseille, accommode les gens ;
Et sans exiger d'Honoraire,
Arbitre entr'eux les frais & les dépens.
Pendant son exercice, il ne reçoit que plaintes,
Ne voit dans les cœurs des Amans
Que caprices, qu'emportemens,
Qu'impatiens transports & devorantes craintes ;
Les biens seulement en desirs ;
Chagrins réels sous l'ombre des plaisirs.
Le temps qui va son train amena la journée
Où le consultant doit opter.
Il marche en pompe au Temple où doit s'executer

De l'infaillible Dieu la parole donnée.
Les Hommes pour leurs interêts
Le prioient de devenir Femme ;
Il en avoit déja tous les attraits :
A quelque bagatelle près
Le Ciel l'avoit designé Dame.
L'autre Sexe de son côté
Le supplioit d'être Homme ; & pourquoi ? pour lui plaire ;
Et puis encor ; de peur que sa beauté
Ne leur enlevât tout : chacun sçait son affaire.
L'Anonime entre au Temple, & le Peuple à l'entour
Prête au choix qu'il va faire une oreille perplexe.
Dieux, laissez-moi, dit-il, tel que je vins au jour.
L'amitié me suffit. En me donnant un sexe,
Ne m'exposez point à l'amour.

Cette priere fut sage autant qu'imprévûë.
Les sexes sont sans doute établis à propos :
Mais en cela la Nature eut en vûë
Ses interêts plus que nôtre repos.

L'HOROSCOPE DU LION.

Fable XIII.

LEs Grands sont friands d'Horoscope ;
Ils pensent que leur sort est écrit dans les Cieux ,
Et que rien de nouveau ne s'offre au (1) Télescope ,
Qu'ils ne s'en trouvent pis ou mieux.
Soleil , Etoiles & Planetes ,
Tout parle d'eux. Petits , n'allons pas nous troubler
Du noir présage des Cometes ;
Les Princes ont l'orgueil d'en vouloir seuls trembler.

UN Lion Souverain d'Afrique
Voulut un jour sçavoir son avenir.
Sa Cour ne lui pouvoit fournir
Aucun Maître en cette rubrique.

(1) Lunette pour observer les astres.

De certain Astrologue un Singe domestique
Promet la chose, & part pour la tenir.
A tout hazard il vole un papier à son Maître;
C'est un Horoscope ; il suffit.
Il l'apporte au Lion ; on le prend, on le lit.
Que croyez-vous que le Lion doive être?
Esclave, & puis Comédien.
L'auriez-vous deviné ? Quoi, traître, oses-tu bien
M'annoncer ce destin, dit le Prince au Prophéte ?
Tu n'es qu'un ignorant. Sire, je le souhaite,
Dit le Singe tremblant. Mais toi,
Sçais-tu ton sort, reprit le Roi ?
Voyons ; dirois-tu bien ce qu'il te reste à vivre:
La griffe étoit ouverte, & le Singe à genoux ?
Sire, dit-il, j'ai lû dans le céleste livre
Que je devois mourir au même instant que vous.
Ce tour adroit répara l'imprudence.
Le Lion superstitieux
Ferma la griffe & retint sa vengeance.
L'Amour propre fit encor mieux ;

Il

Il baptisa sa crainte de clemence.
Nos actions parfois ont un air de vertus :
Qu'on les creuse ; c'est vice ou foiblesse, & rien plus.

Que deviendra la Prophétie ?
Ecoutez. Le Lion arrêté dans des rets
Est pris, enchaîné, puis après
Apprivoisé. Son Maître en veut gagner sa vie ;
Ils partent. Avec eux nôtre Singe Devin
Part aussi bien instruit des tours de Fagotin.
Par les Foires on les promene ;
Par tout nos deux Acteurs établissent leur Scene,
L'un sérieux, l'autre badin ;
C'est (1) Lelio, c'est (1) Arlequin :
Un seul de ces deux en vaut quatre.
Le monde court en foule à ce nouveau Théâtre,
Chacun les voulut voir. Or le jeu du Lion
Etoit de ne le plus paroître,

(1) Celebres Acteurs de la Troupe Italienne.

D'être doux, complaisant & docile à son
Maître ;
Il joüoit la soumission.
De sa queuë il lui faisoit fête ;
De sa patte le caressoit ;
Souffroit que dans sa gueule il enfonçât la tête ;
Le spectateur en frémissoit.
Le Singe d'autre part fait sur son camarade
Cent jolis tours, mainte gambade ;
Monte à cheval sur lui, le mene à son désir :
Le spectacle à la fois faisoit peur & plaisir.
Dom Bertrand applaudi, pour l'être davantage,
S'avise un jour d'un tour de son métier :
Et pour imiter l'homme, osant trop se fier
A la docilité de l'Animal sauvage,
Va dans la gueule du Lion
Fourer sa tête. Une telle action
Surprend le Lion & l'irrite :
Il redevient féroce, & sans attention
A sa mort autrefois prédite,
Il étrangla Bertrand pour l'indiscrétion.
Mais punissant la faute, il en fit une extrême ;

Du colier de Bertrand il s'étrangla lui-même.
C'est ainsi qu'on vit s'achever
Le destin du Lion, prononcé pour un homme:
Jusqu'au tour dont le Singe usa pour se sauver,
Tout s'accomplit, tout se consomme.
Qu'après cela l'on prenne le parti
D'un art aveugle & qui n'a point de guide:
Maître Hazard s'est par fois diverti
A le justifier! mais quoiqu'il en décide,
L'Astrologue a toûjours menti.

LE PRESENT ET L'AVENIR.

Fable XIV.

AUtrefois deux Marchands de nouvelle fabrique,
Seigneur Présent & Seigneur Avenir,
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.
C'est une époque à retenir.
Ils se logent l'un près de l'autre;
Présent dans un lieu fort étroit,
Avenir en grand air. L'un naïf l'autre adroit,

Crioient à tous passans : Messieurs, voyez du nôtre.
Présent avoit beau dire : arrêtez, alte-là ;
Regardez-moi bien ; me voilà :
Oüi je suis le Présent ; venez j'ai vôtre affaire ;
C'est ici qu'est vôtre vrai bien :
Mon Voisin vous appelle. Helas ! qu'iriez-vous faire ?
Il promettra beaucoup ; & ne donnera rien.
Avenir près de là, sur un Théâtre vaste
Où brilloit l'adresse & le faste,
Icy, Messieurs, s'écrioit-il ;
C'est moi qui de vos jours ai débrouillé le fil ;
Je prédis tout ce qui doit être,
Et plus encor. J'ai de tout ; désirez.
Quel bien voulez-vous voir paroître ;
Vous n'avez qu'à dire, Montrez.
Je console d'un mal ; je fais mieux, & d'avance
A sa place je mets un bien.
C'est moi seul qui vends l'espérance ;
Que dis-je ? je la vends : Je la donne pour rien

Prenez, Meſſieurs, voilà des tréſors, de la
gloire,
Des plaiſirs purs; jamais les avez-vous goutez?
Non: patience, il faut m'en croire;
Il vous en vient, & des mieux aprêtez.
Mais voulez-vous encor une preuve meilleure
De mon habileté, de mes droits abſolus?
Préſent vous étourdit de ſes cris ſuperflus:
Vous l'allez voir diſparoître ſur l'heure;
Tenez: vous le voyez; vous ne le voyez plus.
Prodige! il diſparut pour tous tant que nous
ſommes;
Et le fourbe Avenir amuſa ſeul les hommes.



LE BERGER ET LES ECHOS.

Fable XV.

ON nous croiroit gens à réflexions :
Mais nous diſons beaucoup & *nous* ne penſons gueres :
Bien rarement de nos déciſions
Sommes-nous les propriétaires.
Nous répetons de bouche ou par écrit,
Ce que d'autres ont dit & ſouvent après d'autres.
Pure Memoire érigé en Eſprit ;
Jugemens étrangers que nous donnons pour nôtres.
Un ſeul homme a jugé : bien-tôt mille jaſeurs
Adoptent ſon avis comme Loï ſouveraine ;
Et ce torrent de rediſeurs
Groſſit ſi fort qu'il nous entraîne.
C'eſt trop s'abandonner à la pluralité,
Race imbécille que nous ſommes.
Ce n'eſt pas là que gît la vraye autorité.

Pour garants de la vérité,
Comptons les raiſons, non les hommes.

N Ommé par ſon Hameau pour décider d'un prix,
Titire en un Vallon bordé de mainte roche,
Rêvoit ſeul, méditoit un Arrêt ſans reproche.
Ciel, daigne m'inſtruire, & me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis,
S'écrioit-il. L'Echo de proche en proche,
Cent fois répete, Atis. Atis chante le mieux!
Dit le Berger ſurpris. Les Echos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'eſt aſſez, dit Titire;
Ce ſuffrage eſt victorieux.
Il retourne au Hameau. Ça, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux Rivaux un jugement certain.
Atis chante mieux que Silvandre;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.
Nous décidons ainſi, crédules que nous ſommes
Que d'Echos comptez pour des hommes!

LES POISSONS ET LE FEU D'ARTIFICE.

Fable XVI.

SUr la Riviere, à la fin d'un beau
jour,
On tiroit un feu d'Artifice.
C'est en vain que la Nuit croit regner à son
tour,
Du Soleil endormi Vulcain (1) faisoit l'office;
Mille jeux de son art, malgré Phœbus absent,
Firent voir le jour renaissant.
Au bruit soudain, tout le Peuple aquatique
S'effraye au fonds de son manoir;
L'air tonant, embrasé, trouble la République
Ils n'osoient entendre ni voir.
Malgré cette premiere transe,
L'onde les rassuroit un peu;

(1) Dieu du feu

Car,

Car, où seroit la vraisemblance
Que le monde Poisson dût périr par le feu ?
Ils ne sont pas long-temps à le trouver possible.
La vraisemblance arrive ; & mille serpenteaux,
Vrais foudres à leurs yeux, perçant le sein des eaux
Leur portent de la mort la menace terrible.
Ah ! s'écrierent-ils, le Monde va finir.
Chacun déja songe à sa conscience.
Nous le méritons bien ; le Ciel veut nous punir,
Dit un Brochet : perfide engeance,
Sans cesse ici nous nous mangeons ;
Moi, mes Enfans ; vous, les Goujons ;
Et les Goujons quelqu'autre espece.
Malheur aux plus petits : c'est le dîné des gros
J'en dis ma coulpe, & le remords m'en presse ;
Nous avons allumé les célestes carreaux.
Retire ta main vangeresse,
Jupiter ; fais-nous grace, & nous te promettons

De n'être plus inhumains ni gloutons.
Le feu cessa pendant la repentance ;
La peur s'évanouït, & l'appétit revint.
Chacun alors ne se souvint
Que d'aller chercher sa pitance.
Leur vœu d'humanité souffrit bien du déchet.
Le Brochet pénitent déjeuna d'un Brochet.



LE VALET ET L'ECOLIER.

Fable XVII.

MArtin servoit un Financier.
Un jeune Etudiant étoit le fils du Maître ;
Et le Valet & l'Ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois ensemble ils raisonnoient :
De quoi ? des Maîtres & des Peres.
Sur le tapis sans cesse ils les tenoient.
Les Maîtres sont de vrais Corsaires,
Disoit Martin ; jamais aucun égard pour nous ;
Aucune humanité : pensent-ils que nous sommes
Des chiens, & qu'eux seuls ils sont hommes ?
Des travaux accablants, des menaces, des coups,
Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance ! Eh ! mon pauvre Martin,

Les Peres sont-ils moins sauvages ?
Disoit l'Etudiant. Reprimandes sans fin,
Importune morale, ennuyeux verbiages :
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toûjours sages
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de robe ;
Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on s'y dérobe,
Pour céder à leurs visions.
Non, il n'est point d'espece plus mauvaise
Que l'espece de Pere, insiste l'Ecolier.
Et Martin soûtenant sa these,
Pour les Maîtres veut parier.
Aussi long-temps qu'ensemble ils demeurerent,
Ce fut leur unique entretien.
Mais enfin ils se separerent ;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien ;
D'emplois en emplois fit si bien
Qu'il devint Financier lui-même ;
Eut des maisons ; que dis-je ? eut des Palais ;

Table exquiſe & d'un luxe extrême,
Grand équipage, & peuple de Valets.
L'Ecolier d'autre part hérite de ſon pere ;
Augmente encor ſes biens ; prend femme ; a des enfans ;
Le temps coule ; ils ſont déja grands :
Martin devenu riche, il le fit ſon compere ;
Auſſi bons Amis qu'autrefois,
Ils raiſonnoient encor. Quelle étoit leur matiere ?
Les Valets, les Enfans. O la peſante Croix,
Dit Monſieur de la Martiniere,
(Car le nom de Martin étoit cru de trois doigts ;)
Quel fardeau que des Domeſtiques !
Pareſſeux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médiſans iniques,
Ils mangent nôtre pain & ſe mocquent de nous.
Ah ! dit le Pere de famille,
Parlez-moi des Enfans ; voilà le vrai chagrin.
Ils ne valent tous rien, autant garçon que fille ;
L'une eſt une coquette, & l'autre un libertin.

Nul respect, nulle obéïssance ;
Nous nous tuons pour eux, point de reconnoissance.
Quand mourra-t-il ? ils attendent l'instant ;
Et se trouvent alors débarassez d'autant.
Ces gens eussent mieux fait peut-être
De n'accuser que l'Homme, & non point les Etats :
Il n'est bon Valet ni bon Maître,
Bon Pere, ni bon Fils; mauvais dans tous les cas:
Il suit la passion, l'interêt, le caprice ;
Ne laisse à la Raison aucune autorité :
Et semblable à lui-même en sa diversité ;
C'est toûjours égale injustice.



LE CHASSEUR ET LES ELEPHANS.

Fable XVIII.

PArmi les Animaux l'Elephant est un Sage.
Il sçait Philosopher, penser profondément.
En doute-t-on ? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.
Jadis certain Marchand d'yvoire,
Pour amasser de ces os précieux
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affust dans les lieux
Où les Elephans venoient boire.
Là, d'un arbre élevé nôtre Chasseur lançoit
Sans relâche fleche sur fleche :
Quelqu'une entre autres faisoit breche,
Et quelque Elephant trépassoit.
Quand le jour éloignoit la troupe Eléphantine,
L'homme héritoit des dents du mort.
C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine ;

Et chaque soir il tentoit même sort.
Une fois donc qu'il attendoit sa proye,
Grand nombre d'Eléphans de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joye ;
Bien-tôt ce fut son désespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple Colosse accourut à l'Archer,
Environne son arbre, où saisi d'épouvante
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le Chef des Elephans, d'un seul coup de sa trompe,
Met l'arbre & le Chasseur à bas ;
Prend l'homme sur son dos, le mene en grande pompe
Sur une ample colline où l'yvoire est à tas.
Tien, lui dit-il, c'est nôtre cimetiere ;
Voilà des dents pour toi, pour tes voisins ;
Romp ta machine meurtriere,
Et va remplir tes magazins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire ;
Au lieu de te détruire aussi,
Nous t'ôtons seulement l'interêt de nous nuire.
Le Sage doit tâcher de se vanger ainsi.

LA RAVE.

Fable XIX.

UN Jardinier trouvant une Rave fort
grosse,
Entre les Raves vrai colosse,
Dans sa surprise va songer
Qu'il en doit faire hommage au Roi de la
Province.
Tout de ce pas il court offrir au Prince
Le Phénomene potager.
Sire, pardon de la licence ;
Cette Rave, dit-il, est cruë en mon jardin ;
Et j'avions de vous voir si grande impatience
Que j'ons pris, comme on dit, l'occasion au
crin.
Je sçavons bien que ce n'est pas grand'
chose ;
Mais je sçavons aussi que vôtre Majesté
En revanche a de la bonté :
Si je vous l'offrons, c'est à cause

Qu'elle vous appartient par droit de rareté:
Telle Rave, tel Roi. Dieu vous doint la santé
Du bon Manant telle fut la Harangue.
Le Roi prit plaisir à sa langue;
A son zèle encor plus: il reçut le present.
Mais c'étoit peu de l'accueil complaisant;
La Royale magnificence
Prisa la Rave cent louïs;
Et le Manant, les yeux tout éblouïs,
Retourne à son village étaler sa chevance.
Eh quoi! dit son Seigneur surpris,
Payer cent louïs une Rave!
Vertubleu, le Prince est un brave.
Ma fortune est faite à ce prix.
Il vous monte à l'instant sur un Coursier d'Espagne,
Beau, bienfait, & qui sur les vents
Prenoit quelquefois les devants:
Comme un rapide trait il franchit la Campagne.
On arrive au Palais du Roi
A qui le Seigneur court offrir son Palefroi.
Certes le don est superbe; il m'étonne,

Lui dit alors ſa Majeſté :
Mais je me picque un peu de généroſité :
Qu'on m'apporte ma Rave. On l'apporte ; il
la donne.
Tenez, dit-il ; ainſi que le Cheval
Dans ſon genre elle eſt des plus rares.
Il fit bien de punir le préſent déloyal.
Le Monde eſt plein de ces donneurs avares.



LE BONNET.

Fable XX.

C'Est pour nôtre repos que les cœurs sont
cachez :
Joüissons de nôtre ignorance.
Nous serions tous bien empêchez,
Si l'on nous parloit comme on pense.

CErtaine Fée un jour étoit Souris.
C'étoit la fatale journée
Où l'ordre de la Destinée
Lui faisoit prendre l'habit gris.
Un Chat qui la guétoit alloit croquer la Fée.
Certain Homme le vit : Soit caprice ou pitié
Il court aprés le Chat, lui fait manquer sa
proye.
Au diable le Matou l'envoye ;
Mais aussi la Souris le prit en amitié.
Le lendemain elle apparut à l'Homme,
Non plus Souris, mais Déesse ; autant vaut,

Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle, il
faut
Te payer du bien-fait ; le mieux, c'est le
plûtôt.
De Doucette, car c'est ainsi que l'on me
nomme,
Cœur ingrat n'est point le défaut.
Demande donc, & souhaite à ton aise ;
Je puis tout ; tu n'as qu'à parler.
Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise
M'ouvrir les cœurs, me révéler
Tout ce que les gens ont dans l'ame.
Soit, j'y consens, lui dit la Dame.
Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet :
Il est Fée ; & tu vas voir les gens à souhait.
Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire ;
Mais bien tout ce qu'ils penseront.
Tu les verras tels qu'ils seront.
Grand bien te fasse ; adieu, je me retire.
Voilà bien-tôt nôtre Homme & son Bonnet
Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net,
Se disoit-il ; je verrai ce qu'on pense.
C'est par sa Femme qu'il commence,

Le Bonnet de joüer son jeu.
Que je te hais, dit-elle en embrassant le Si
(Contraste assez plaisant du faire avec le dire
Oüi, je te hais, & non pas pour un peu
Sur tout depuis que j'aime Alcandre.
Ah! que la mort tarde à me rendre
Le service de t'emporter!
Pour peu qu'elle me fasse attendre,
Je n'y pourrai plus résister:
Mon Amant presse; il faudra bien se rendre;
(Le tout en le flattant; c'est ce qu'il faut noter.)
La bonne Epouse ainsi connuë,
Le Pere parle à ses Enfans.
En dépit d'eux leur bouche est ingenuë:
Ils attendent ses biens qu'il garde trop long-temps.
Ainsi l'Homme au Bonnet s'en va de gens en gens
Tirer des cœurs les secretes pensées;
Ne trouve en ses Amis qu'ames intéressées;
Ingrats & mauvais cœurs sous dehors obligeans.

Va-t-il rendre quelque visite ?
En lui serrant la main, on l'appelle importun.
D'une parole qu'il a dite,
Quelqu'un veut le loüer : ce quelqu'un hypocrite
Dit qu'il n'a pas le sens commun.
A chaque instant mille dégoûts pour un ;
Rien ne le flatte ; tout l'irrite :
Tant & tant, que nôtre Homme excédé de chagrins
Jette enfin son Bonnet par dessus les moulins.
Le cherche qui voudra. Quant à moi, je le quitte.

FIN.

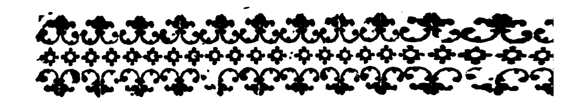


TABLE
DES FABLES CONTENU
dans ce Volume.

A

B

Le

C

D

E

F

G

L l

Fin de la Table.



APPROBATION DE MONSIEUR Fontenelle de l'Académie Françoise, Secretaire de l'Académie Royale des Sciences, l'un des Associez de celle des Inscriptions & belles Lettres & Censeur Royal des Livres.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Fables nouvelles de M. de la Motte, dediées au Roy, avec un discours sur la Fable*, & j'ay cru qu'il y avoit peu d'Ouvrages où l'on trouvât tant d'instructions avec tant d'agrément. Fait à Paris le 14 Mars 1719.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre trés-cher & bien amé *le Sieur de la Motte*, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer plusieurs Ouvrages de sa composition intitulez, *Oeuvres en Prose & en Vers*, & les donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, sur ce nécessaires : Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Sieur DE LA MOTTE, de faire imprimer lesdites Oeuvres en Prose & en Vers, en telle forme, marge, & caractere, en un ou Plusieurs Volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre &

pêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le deuxiéme jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens treize, & de nôtre Regne le soixante-onziéme. Par le Roy en son Conseil. Signé FOUQUET.

J'ai cedé le present Privilege au sieur DUPUIS, *suivant le traité fait entre nous le six Decembre* 1713. *Signé.* HOUDAR DE LA MOTTE.

Registré le present Privilege, & la cession du Sieur HOUDAR DE LA MOTTE cy-contre, sur le Livre, N° 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, N°. 770. pag. 685. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. A Paris ce sixiéme Decembre 1713. Signé, ROBUSTEL, Syndic.

J'ai cedé & transporté le Privilege de mes Fables au Sieur DUPUIS *pour en jouïr en mon lieu & place, suivant l'accord fait entre nous. A Paris le cinq Septembre* 1718. *Signé* HOUDAR DE LA MOTTE.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 394. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 27. Octobre 1718. Signé, DELAULNE, Syndic.







